

Enjeux 8

Page 7 :

GAËL BANDELIER. *Le Taureau versatile*.

Que se passe-t-il lorsqu'un taureau versatile cherche un drame pour fuir le sien qu'il a perdu.

Que vont devenir la comédienne et l'homme suspendu.

Est-on sûr de pouvoir trouver la farce dans le drame, et vice versa.

Peut-on découper, coller, compléter, retourner, deux fois, ou plus, ou moins, une pièce de théâtre.

Quel est le point commun entre un taureau millénaire et un taureau jaune.

Le Taureau versatile? des mots, essentiellement, et des images aussi.

Un drame. Et après ?

Peut-être un autre.

À suivre.

Page 81 :

BENJAMIN KNOBIL. *Boulettes*.

Voici un homme reclus chez lui. Chaque jour sa mère lui fait livrer par coursier spécial un carton fumant de trente boulettes de viande. Son univers commence à implorer lorsque le coursier est remplacé par une coursière, qu'une idylle improbable se noue entre eux, que le goût des boulettes change et qu'il se rend compte que son ombre grossit démesurément.

Une fable quantique sur nos boulettes élémentaires.

Page 163 :

MANON PULVER. *À découvert.*

Régler ses comptes ? Dans la maison Brenner, on a longtemps esquivé. La priorité était de sauver la face et la bâtisse. Mais les interminables problèmes d'argent ont ruiné la cohésion de cette tribu d'artistes, déjà fort peu soudée, et un jour d'anniversaire, c'est le krach familial. Au tournant d'une quarantaine très contemporaine, Stella et Maxime, les enfants, se colletent avec les chausse-trappes des vérités parentales et leurs propres inconséquences. Ah, le poids de l'héritage... Surtout quand il disparaît.

Page 269 :

ISABELLE SBRISSA. *Le Quatre-Mains.*

Sur la scène de théâtre comme sur celle de leurs fantasmes, Pierre et Judith inventent les scénarios, les rôles et les paternaires qui les mèneront à la jouissance. Un jeu parfois morbide, cruel ou humiliant mais qui tend à un certain équilibre.

Enjeux 8

GAËL BANDELIER
Le Taureau versatile

BENJAMIN KNOBIL
Boulettes

MANON PULVER
À découvert

ISABELLE SBRISSA
Le Quatre-Mains



Théâtre en camPoche
Enjeux

*Collection « Théâtre en camPoche »,
dirigée par Philippe Morand,
publiée en partenariat avec la Société Suisse des Auteurs
(SSA)*

Les quatre textes publiés ont été développés
dans le cadre de l'atelier d'écriture théâtrale

TEXTES-en-SCÈNES

une initiative de

Pro Helvetia

Pour-cent culturel Migros

Société Suisse des Auteurs (SSA)

AdS (Autrices et Auteurs de Suisse)

avec le soutien de la Loterie Romande et de

prohelvetia

Cet ouvrage a bénéficié d'aides à la publication accordées
par le Service des affaires culturelles de la Ville de Lausanne ;
par le Service des affaires culturelles du canton de Vaud ;
par le Service des affaires culturelles de la Ville de Genève ;
et par le Service des affaires culturelles du canton de Genève.

« Enjeux 8 »,

deux cent soixantième ouvrage publié

par Bernard Campiche Éditeur,

a été réalisé avec la collaboration

d'Huguette Pfander et de Julie Weidmann

Couverture et mise en pages : Bernard Campiche

Photographie de couverture : Philippe Pache

Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,

& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly

Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,

à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-261-4

Tous droits réservés

© 2009 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

www.campiche.ch

*É*CRIRE, c'est accepter le principe de l'incertitude, bon gré mal gré. C'est partir avec beaucoup d'enthousiasme pour essayer ensuite de se faufiler entre les mailles du doute, du découragement. Et à un moment donné se perdre dans le développement d'un texte, la tête dans tous ses états, essayant de se remémorer le pourquoi et le comment.

C'est un peu comme la formation d'un gouvernement en Belgique où rien n'est simple, où il faut trouver des milliers de solutions ou des compromis. Ou, pour rester plus Suisse, ce serait comme la conception laborieuse, la fabrication délicate de ces montres sophistiquées à soixante-douze complications.

Mais à part ça, l'écriture est la plus belle chose qui puisse vous arriver.

Un atelier d'écriture est un peu comme un laboratoire de recherche. Explorer un contenu, tenter de le comprendre pour ensuite trouver le bon point d'encrage afin de trouver une forme adéquate. Il s'agit de se libérer des contraintes « d'un marché théâtral » et sans cesse réinventer, tenter d'autres approches, d'autres manières de développer des personnages, toujours trouver des structures narratives qui s'accordent mieux à notre monde actuel.

Ce fut un réel plaisir de pouvoir accompagner Manon Pulver, Isabelle Sbrissa, Gaël Bandelier et Benjamin Knobil à travers leurs pérégrinations artistiques. Manon Pulver qui aime dynamiter les fondements de la famille, une famille-nid-de-guêpes. Isabelle Sbrissa qui se pose toujours beaucoup de questions au mauvais moment et qui aime explorer le côté

sombrement sexuel de l'être humain. Gaël Bandelier, l'homme des bois postmoderne qui aime flâner la tête dans les nuages, les pieds dans le fragmentaire et vice versa. Benjamin Knobil qui fonce toujours à très grande vitesse droit au cœur de l'obsessionnel, de la névrose, de l'aliénation – j'en passe et des meilleurs.

Quatre nouveaux textes de théâtre sont arrivés. Et c'est une étonnante cuvée.

PAUL POURVEUR

Gaël Bandelier

Le Taureau versatile

panoplie théâtre

À ma mère

Personnages

L'humain, *puis devient le taureau millénaire, puis le taureau jaune*

La panoplie de taureau millénaire

La comédienne

L'homme suspendu

La famille canard jaune de Vaucanson

Des « moi » narrateurs, *voix circulantes s'appropriant des textes non attribués (et peut-être aussi ceux qui le sont), et peut-être même des didascalies. Les « moi » narrateurs peuvent être des personnages ci-dessus et/ou des panoplies de personnages et/ou des didascalies et/ou bien autre chose.*

Lieux

Ce qui suit ne se déroule pas dans un théâtre, mais quelque part ailleurs, où on a envie.

Liste de lieux, pas d'exemples.

2 500 DRAMES. ET APRÈS ?

L'humain se croit seul, l'humain observe depuis longtemps déjà la panoplie de taureau millénaire qui attend seule dans un sac sous vide. L'humain regarde attentivement la panoplie, il semble hésiter. Il se dit sûrement que ce sera une erreur, mais qu'elle semble bien être inévitable.

Après un temps, l'humain, par résignation et sans doute par facilité, se précipite sur la panoplie de taureau millénaire sous vide, la déballe, et essaie de l'enfiler. Puis il essaie de parler. Mais c'est la panoplie de taureau millénaire qui parle.

« C'est terrible, j'ai perdu mon drame. »
Cette phrase est rapportée par la panoplie de taureau millénaire citant l'humain.
L'humain la prononce souvent, mais on ne comprend pas bien puisqu'il a la tête dans la panoplie, essayant de l'enfiler. Plus ou moins.

LA PANOPLIE DE TAUREAU MILLÉNAIRE. 2 500.
2 500 ans.
C'est les premiers mots que cet humain a réussi à sortir de ma gueule. « C'est terrible, j'ai perdu mon drame ». 2 500 ans pour entendre ça, 2 500 ans et c'est pas fini.

Un drame, dans la réalité, c'est négatif. Le perdre, ça devient positif. Si c'est « terrible », ça redevient négatif. Qu'est-ce qu'on fait avec ça. On le retourne encore et encore jusqu'à ne plus savoir de quoi on parle ? En fin de compte, alors, le drame, qu'est-ce que c'est.

2 500 ans.

2 500 ans et c'est encore sur moi que ça tombe. Lui veut se cacher derrière des ombres, se dissimuler sous une figure millénaire. Devenir un truc immortel.

Ça continue, un humain et un autre et encore, et toujours le même. Oui, ils se ressemblent tous. Mais je sais déjà que ça ne durera pas, je crois qu'il ne me supportera pas longtemps. Lui qui croit que le monde n'aura plus aucune emprise sur lui, lui qui croit sans doute que je suis hermétique. Esprit borné par un corps sans nom.

Mort : néant. Qui dit mieux.

L'immortalité depuis plus de 2 500 ans. C'est plutôt confortable.

Et maintenant, qu'est-il en train de se passer.

LA PANOPLIE DE TAUREAU MILLÉNAIRE. « C'est terrible, j'ai perdu mon drame. » Qu'est-ce qu'on fait avec une parole comme ça, moi je n'ai rien demandé. J'étais bien dans mon silence, j'attendais, oui, j'étais seul. Et maintenant, c'est moi qui porte tout.

« C'est terrible, j'ai perdu mon drame. »

Oui, il veut parler à des gens, oui, mais il faut d'abord qu'il trouve sa bouche, ma gueule.

Ça sert à rien de parler dedans, il faut sortir les mots, il faut que ça sorte, un moment mais ça reste là, ça reste, ça reste dedans, ça coince, il a du mal.

« C'est terrible, j'ai perdu mon drame. »

Ça n'est pourtant pas très difficile. Oui, il a l'air d'avoir peur, peur de se perdre, loin dans l'oubli, si loin dans ce qui est en train de devenir son corps-postiche.

Corps : En cours. Plutôt grand mais est-ce important. Cependant un peu fragile et manquant d'équilibre.

Respiration forte et saccadée. Inquiétant, mais pas alarmant.

LA PANOPLIE DE TAUREAU MILLÉNAIRE. 2 500 ans de corps.

Il n'y a plus que ça. Il a décidé de n'être plus qu'un corps. Un corps c'est plus simple. Un corps, ça ne pense pas. Mais ça se souvient, et ça parle.

Si c'est le corps le poète, le poète est tendu, sur un fil, le funambule fait des aller-retour, insatiable hésitant.

Trouver le bon corps, pour la bonne poésie. Oui, et puis après on laisse aller et ça se déroule. Ou ça s'écroule et on recommence.

Si les mots galopent plus vite que les chevaux, alors il faudrait pouvoir en profiter. Monter

dessus et partir avec, mais souvent on reste loin, et on observe.

Lui, essaie de dire des phrases, de faire, des phrases. Trouver des mots, oui, c'est en parlant que ça existe, et puis c'est bien les mots ça occupe. Ça nous hante, ces fantômes de mots qui rôdent dans les corps, qui se perdent et font du bruit en sortant. Les bruits de couloirs qu'on espère prononcer.

Il y en a eu des corps, majestueux, forts, puissants, 2 500 ans. 2 500 ans de corps.

2 500 ans et lui essaie toujours de parler : « C'est terrible, j'ai perdu mon drame. »

Le pire, c'est la pluie. La pluie du dedans, cette saleté d'organisme, ce corps étranger. Les orages là où ça bouillonne, tout se contracte, les muscles, la peau, tout, le sang, les mots, ça balbutie, ça cherche, ça crache, ça serre.

Son cœur bat, c'est déjà ça. Enfin je crois, oui, le sang coule en torrent, au-dedans, ça circule, ça le remue, oui, me remue. Pour le reste il faut faire confiance. Mais à qui, à quoi, à quoi bon.

2 500 ans de drames, c'est beaucoup pour un seul homme. Sait-il seulement dans quoi il s'engage. Que veut-il devenir, que cherche-t-il.

Identités : néant, ou variables, changeantes. Qui est-ce qui décide, lui ? vraiment ?

LA PANOPLIE DE TAUREAU MILLÉNAIRE. 2 500 ans d'identités. 2 500 ans derrière soi à traîner, 2 500 ans de personnages, endormis, 2 500 ans de couches, salies. La garde-robe, elle, n'a jamais le temps de s'ennuyer, et c'est pas fini, oui, on va s'alourdir encore.

« C'est terrible, j'ai perdu mon drame. »

2 500. 2 500 ans de signes. 2 500 ans de belles significations, et maintenant tout est contradictions. Et moi je suis là, toujours, dans l'obscurité de l'entre-deux-mots.

« C'est terrible, j'ai perdu mon drame. »

2 500 ans de fables les plus invraisemblables. Qui y croit encore, qui va y croire aujourd'hui. Sûrement pas lui, lui cherche seulement un prétexte, 2 500 ans d'épaisseurs, c'est une armure derrière laquelle il ment.

« C'est terrible, j'ai perdu mon drame. »

On m'ouvre, on me ferme on m'oublie. Comme ça vous arrange, on me réduit à ça. On me viole, puis on me laisse je me traîne dans la poussière, je m'use, je pue, je me fais vieux.

2 500 ans. Il y en a eu des grandes histoires, et des drames, il y en a eu des grands artistes. C'était beau.

Maintenant: « C'est terrible, j'ai perdu mon drame. »

À l'intérieur de la panoplie, il entre, il sort. Il
entre à nouveau puis ressort. Il revient. Il force,
il étire, se déchire presque, me déchire.
Il s'épuise, s'essouffle, suffoque bientôt, oui.
Ça va encore être de ma faute.
Non.

Ça y est, il a réussi, il a trouvé, ma gueule il parle
et moi c'est là que je meurs.

L'HUMAIN et LA PANOPLIE DE TAUREAU MILLÉ-
NAIRE. C'est terrible, j'ai perdu mon drame.

COUPS DE VENT, MURMURES
ET TOURBILLONS

LA COMÉDIENNE, *interprétant Juliette*. « Adieu!... Dieu sait quand nous nous reverrons. Je sens comme des frissons de frayeur se répandre dans mes veines et y glacer la chaleur de mon corps... je vais les rappeler pour me rassurer... Nourrice!... qu'a-t-elle à faire ici? Il faut que je joue seule mon horrible scène. *Prenant la fiole que Laurence lui a donnée*. À moi, fiole!... eh quoi! si ce breuvage n'agissait pas! serais-je donc mariée demain matin?... Non, non. Voici qui l'empêcherait... Repose ici, toi. *Elle met un couteau à côté de son lit*¹.

La comédienne continue d'interpréter le rôle de Juliette, mais on l'entendra de moins en moins, progressivement. Parfois, la voix ne porte pas comme on le voudrait, et on se retrouve isolé, entouré de silences, de silences étouffants. Soudainement, le taureau millénaire « c'est terrible, j'ai perdu mon drame ». Le rideau tombe prématurément avec beaucoup d'émotion sur la scène, par inadvertance, panique, partout, panique.

Ça ne grésille plus tellement dans les gosiers, mais on entend encore le souvenir d'une parole, des voix qui essaient de se faufiler.

¹ William Shakespeare, *Roméo et Juliette*, acte IV, scène III.

Des drames étouffés, et qui sourdent de la scène et montent à nos oreilles.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Le taureau millénaire parle. C'est terrible, j'ai perdu mon drame. Il tourne en rond, chancelant, un peu troublé, pour tout dire je me sens déboussolé. Cette panoplie est muette. Peut-on attraper un drame, l'enfiler comme un habit et le porter sur soi.

A-t-on vraiment besoin de ça. Des mots, des mots actuels, dans une bouche inactuelle, et vice versa. Et alors ?

Silence.

Pendant le silence.

On prend la mesure de l'arrivée soudaine du taureau millénaire, et des conséquences sur le sort de la comédienne.

Pendant le silence.

Qu'advient-il de « C'est terrible, j'ai perdu mon drame ».

Y aura-t-il de l'écho.

Pendant le silence.

LA FAMILLE CANARD JAUNE DE VAUCANSON.

Pendant le silence, la famille canard jaune de Vaucanson en profite pour faire un tour. Hahaha! Le rideau! Le rideau! Le rideau!

Le rideau est tombé.

Le silence est rompu.

L'HOMME SUSPENDU. L'homme suspendu tente de faire quelque chose pour rattraper la situation. Mais je fais tomber des cordes par maladresse. Ces cordes qui devaient t'aider, mon amour. Que va-t-il advenir de toi maintenant.

Des cordes tombent des cintres.

LA COMÉDIENNE. Quoi?! Le rideau? Il est déjà si tard? Pourquoi déjà?
Que se passe-t-il?

Soupir.

L'HOMME SUSPENDU. L'homme suspendu est emmêlé dans les cintres avec des cordes, des trucs. Excuse-moi. Ah! Foutues cordes. Mais ne t'inquiète pas, j'ai la situation bien en main.

LA FAMILLE CANARD JAUNE DE VAUCANSON.
La famille canard jaune de Vaucanson revient. Le rideau! Le rideau! Le rideau! Le rideau est tombé.

LA COMÉDIENNE. Mais c'est beaucoup trop tôt, il reste encore plusieurs scènes.

Soupir.

LA COMÉDIENNE, *interprétant Juliette*. « Et si c'était un poison que le moine m'eût subtilement administré pour me faire mourir, afin de ne pas être déshonorée par ce mariage, lui qui m'a déjà mariée à Roméo? »

LA COMÉDIENNE. Pas maintenant. Je ne veux pas mourir, je ne suis pas prête!

Soupir.

La comédienne met un manteau et des bottes de pluie jaunes.

Puis ouvre un parapluie peu importe, elle tente de se protéger.

LA COMÉDIENNE. Et remonte le rideau. Dépêche-toi. Mais qu'est-ce que tu fais ?

Soupir.

LA COMÉDIENNE, *interprétant Juliette*. « J'ai peur de cela ; mais non, c'est impossible ; il a toujours été reconnu pour un saint homme... Et si, une fois déposée dans le tombeau, je m'éveillais avant le moment où Roméo doit venir me délivrer ! Ah ! l'effroyable chose ! »

La comédienne continue d'interpréter Juliette, mais on ne l'entend presque plus.

L'HOMME SUSPENDU. L'homme suspendu est embarrassé. Je crois que des cordes sont tombées. Et je ne peux pas remonter le rideau sans les cordes, tu comprends. Tu ne t'es pas fait mal ?

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Le taureau millénaire reprend la parole. Si j'étais un drame, où est-ce que j'irais. Où se cachent les drames. À quoi ressemblent-ils. Comment les identifier.

LA FAMILLE CANARD JAUNE DE VAUCANSON.
Le rideau ! Le rideau ! Le rideau ! Le rideau ! Le rideau ! Le rideau !

Des cordes tombent à nouveau des cintres.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Le ciel se déverse sur nos têtes. Ceci est une image sans arrière-pensée. Des cordes tombent des cintres. Ceci est une image concrète. Non, ce n'est pas une image.

LA COMÉDIENNE. La comédienne répond à l'homme suspendu. Ça va, je n'ai rien, mais il faut faire quelque chose. Il faut reprendre la pièce, et aller jusqu'au bout. Il ne faut pas laisser le rideau comme ça, je ne veux pas sortir de scène, fais quelque chose. Et essaie de faire quelque chose d'efficace. Et vite, je commence à avoir du mal à respirer les mots qui sortent commencent à m'étouffer, ça me vide.

Soupir.

La comédienne continue d'interpréter Juliette, mais on ne l'entend presque plus.

L'HOMME SUSPENDU. Eh bien, continuons la scène, mon amour. Continuons comme ça. Un peu de concentration, je t'en prie. Et parle plus fort, on ne t'entend presque plus. L'homme suspendu tend l'oreille.

LA FAMILLE CANARD JAUNE DE VAUCANSON.
Le rideau! Le rideau! Le rideau! Le rideau! Le rideau! Le rideau!

LA COMÉDIENNE. Vire-moi ces maudits canards. Pourquoi reviennent-ils toujours? Tu ne peux pas faire attention? La comédienne est excédée.

Soupir.

La comédienne continue d'interpréter Juliette, mais on ne l'entend plus.

L'homme suspendu s'empresse de lui répondre.

L'HOMME SUSPENDU. Mais je n'y suis pour rien. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé. On va y arriver. Un effort, je fais de mon mieux pour t'aider, tu sais, mais je n'ai pas quatre mains.

La comédienne aperçoit enfin le taureau millénaire.

LA COMÉDIENNE. Non! Attends! Attends! Qui est-ce? Que fait-il ici? Qu'est-ce que c'est que ce taureau de pacotille?! Une nouvelle invention qui est censée m'aider à rester sur scène, pour jouer un autre drame peut-être?

Soupir.

La comédienne continue d'interpréter Juliette, mais on ne l'entend plus du tout.

L'homme suspendu est toujours empêtré dans ces trucs.

L'HOMME SUSPENDU. Quoi?! Un taureau? Je ne sais pas moi, ce n'est pas un ami à toi?

Le taureau millénaire s'adresse à l'homme suspendu.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Hé! Y a-t-il un drame là-haut, qui va m'écrire un vrai drame. Un drame, des actions, un drame, des conflits, un drame, des résolutions.

L'homme suspendu lui répond.
L'HOMME SUSPENDU. Mais qu'est-ce que.

La panoplie de Roméo, emballée sous vide, que tenait l'homme suspendu, est tombée sur la scène.

La comédienne se parle à elle-même. La comédienne ne dit rien avec énervement, comme toujours, mais plus que d'habitude, parce que là vraiment.

LA COMÉDIENNE. Et si je pouvais changer de personnage, peut-être que je trouverais un moyen de jouer un drame avec ce taureau, et je pourrais rester sur scène ?

Soupir.

La comédienne enlève sa panoplie de Juliette, et commence à chercher d'autres panoplies de personnages dans les coulisses, et les amène petit à petit sur la scène.

Le taureau millénaire tourne en rond, par exemple.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Où est mon drame.

Où est mon drame. Donnez-moi un drame !

Que l'on m'apporte un drame.

LA FAMILLE CANARD JAUNE DE VAUCANSON.

Le rideau ! Le rideau ! Le rideau ! Le rideau ! Le rideau ! Le rideau !

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Non, le taureau millénaire ne tourne pas en rond. Il cherche un drame ! Un drame ! Drame ! Drame ! Drame !

La comédienne aimerait qu'on enlève ce foutu rideau, bon sang.

LA COMÉDIENNE. Il me faut la panoplie d'un autre personnage. Trouve-moi un nouveau personnage. Vite, un personnage pour la comédienne. Panoplies! Panoplies! Panoplies! Panoplies! Panoplies!

Soupir.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Drame! Drame!
Drame! Drame! Drame! Drame! Drame!
LA FAMILLE CANARD JAUNE DE VAUCANSON.
Rideau! Rideau! Rideau! Rideau! Rideau!
Rideau! Rideau! Rideau! Rideau! Rideau!

La comédienne est de plus en plus isolée dans les silences.

Tandis que les soupirs sont de plus en plus bruyants.

LA COMÉDIENNE. Arrêtez! Je ne suis pas prête.
Panoplies! Panoplies! Répondez-moi.

Soupir.

La comédienne aimerait qu'on lui donne la réplique, au moins une, une dernière. Réplique! réplique!

Soupir.

Rien qu'un mot, un son.

Soupir.

LA COMÉDIENNE. Panoplies! Répondez-moi.

Soupir.

La comédienne cherche des panoplies, des mots, des masques, des postiches, des accessoires, et caetera. Elle marche un peu paniquée, s'agite, beaucoup, même. Elle s'assied, se relève, remarque. Se rassied. Prend n'importe quel truc traînant sur le sol, après tout. L'enfile, puis en enfile un autre, à l'envers peut-être, se lève, en prend un autre l'enfile par-dessus un autre puis un autre. Se rassied. Un autre puis un autre. Elle se relève, se regarde dans une glace. Elle met une perruque un chapeau un deuxième une deuxième un troisième un tissu un deuxième se maquille un œil un deuxième elle enlève un chapeau une perruque un deuxième remet une perruque ramasse un masque une autre met un postiche se maquille la bouche un autre prend un parapluie un autre enlève une perruque un chapeau le remet enlève un masque une deuxième.

Avant-dernier soupir.

On a l'impression qu'il y a du vent qui souffle. La comédienne glisse sur le sol, elle s'agrippe aux cordes échouées. Elle ne respire presque plus.

Sur le sol, il reste un tas de panoplies, dans lequel on peut apercevoir la panoplie sous vide de Roméo et celle, utilisée, de Juliette.

Le taureau millénaire, pendant ce temps, tourne en rond, perdu, le poumon haletant, tandis que la famille canard jaune de Vaucanson passe et repasse.

LA SERVANTE A DÉSSERTÉ

L'espace est vide, excepté une servante, ainsi qu'un tas de panoplies, dont celle de Juliette, et celle, sous vide, de Roméo.

Le vent est tombé.

Un manque se fait sentir.

Une attente, une crainte, et un espoir aussi.

Posée sur le sol, la servante s'allume.
Les planches sont en deuil, les clous rouillent sous
les pas qui pleurent.
Un temps plus ou moins long passe.

L'homme suspendu fait des rondes. Lui et la servante
ne se voient pas. Lui veut ranger des panoplies. Elle,
éclaire trop fort.

Progressivement, les pieds de l'homme suspendu
deviennent comme collés au sol. Il a du mal à
bouger. Il tente de ramasser le passé. L'homme
suspendu dit « si je range les personnages, que
restera-t-il de la comédienne. Et que faire des
panoplies ensuite ». Pourtant, il faut enlever, il faut
nettoyer, ranger, être prêt quand elle reviendra.

L'HOMME SUSPENDU. Je remonte dans les cintres,
avec la servante allumée à laquelle je mets peut-
être une panoplie de personnage, oui, Juliette, ce

sera plus facile. Nous restons un temps immobiles. L'homme suspendu lui parle tendrement, il lui dit que sans elle il ne peut plus aller nulle part, qu'elle est la seule chose qu'il a envie de tenir dans ses bras, qu'elle au moins l'écoute et qu'ils sont bien, là, tous les deux, pour toujours. Je crois qu'elle est heureuse, même si elle ne semble pas très réceptive à mes paroles. Il faudrait peut-être la poser. Ne plus la toucher, au moins pendant un instant.

Subitement, la servante tombe sur le sol, se brise et s'éteint. Point crucial, déchirure dans l'espace. L'homme suspendu en reste sans voix.

La scène se trouve plongée dans l'obscurité.

Obscurité totale. Vide (peur du vide). Et alors ? On espère des projections d'une ou plusieurs images, même parlées, même mentales, un morceau de monde, sans plus. On attend, non il n'y a rien. Et les panoplies, sans corps et sans visage, que font-elles. Que peut-on en faire, plus rien. Des lambeaux de présence comme des hachures de soi sur le sol.

Pourtant, comme si elle allait revenir, « oui, il faut que tout soit prêt pour jouer la suite du drame », l'homme suspendu prend à tâtons ce qu'il trouve encore sur la scène, le visage tendu, frénétiquement essaie de les porter en coulisses, mais hésite, prend, « ce n'est pas possible », pose, porte, laisse tomber, prend peut-être par dépit son visage dans ses mains pendant un instant, sanglote, ramasse, casse des

objets, « quand reviendra-t-elle, que fait-elle », reprend, s'écroule, se relève, le visage marqué dans ses mains, essaie d'effacer sa présence, transporte, balaie, plie, empile, sort de scène, revient, « mais que s'est-il passé, tout ça n'a pas de sens », fait un tas, essaie de le porter mais tout s'écroule sur lui et lui aussi, peut-être alors perd-il connaissance, ou peut-être est-il simplement épuisé.

Quoi qu'il en soit, le taureau millénaire passe comme une ombre flottant dans la nuit.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Les fantômes vont apparaître, on a peur, ils vont envahir l'espace le temps les esprits et tout le reste.

Le taureau millénaire trébuche sur l'homme suspendu, étendu parmi les panoplies.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Qui êtes-vous.

Rien ne se passe.

La nuit ne prend pas la parole.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Je pensais qu'il n'y avait plus personne ici.

L'homme suspendu se relève péniblement, se tient à quatre pattes, ramasse des objets.

L'HOMME SUSPENDU. Je dois enlever toute trace d'elle.

L'homme suspendu se relève complètement, et semble vaciller.

L'HOMME SUSPENDU. Il reste encore des odeurs, son odeur dans les personnages qu'elle a tenté d'incarner.

L'homme suspendu renifle les panoplies, les panoplies qu'il emporte, oui, il veut vider le sol de toute trace de tout reste de vie.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. La scène, s'il n'y a rien, c'est la mort. Mais les fantômes, c'est la mort aussi. Alors des comédiens qui font les fantômes. Qui jouent aux fantômes. Des drames fantômes, des drames qu'on invente et qui nous font peur. Des vivants dans des morts, oui, c'est plus sûr, c'est ça qu'il faut, on sera bien. On sera mieux et comme ça on pourra faire. On pourra dire. Des vivants dans des morts.

L'HOMME SUSPENDU. Certaines nuits sont définitives, et celle-ci semble être de celles-là.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Il faudrait des comédiens, du théâtre, n'importe quoi, un figurant même, une action, aussi minime soit-elle, même immobile. Des personnages et caetera. Il faut trouver quelque chose, il faut inventer quelque chose.

Il faut faire des personnages, oui, avec du vide même, des personnages de la nuit. Des accessoires. Des masques, mettons des masques aux fantômes, oui, ce sera toujours ça, des masques aux panoplies. Faisons un drame. Un drame avec n'importe quoi.

Le taureau millénaire tente d'arracher les panoplies des mains de l'homme suspendu.

L'HOMME SUSPENDU. Vous ne pourriez rien en faire.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Des vivants dans des morts. Il faut faire quelque chose. Y a-t-il encore quelque chose à espérer ici. Tout est-il déjà perdu.

Le taureau millénaire et l'homme suspendu se disputent une panoplie.

L'HOMME SUSPENDU. Il n'y a rien pour vous ici.

L'homme suspendu parvient à reprendre la panoplie.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Il n'y a plus rien pour personne, dirait-on.

Il ne reste plus que la voix, s'il n'y en a plus, la réalité s'engouffre et le monde résonne, ça reste prisonnier et nous avec.

Le taureau millénaire est sorti, tandis que l'homme suspendu achève de vider le sol.

La nuit quant à elle persiste dans sa nuit, de plus en plus profonde, même.

L'homme suspendu marche sur les morceaux de la servante. Ses pieds crissent sur les débris.

L'HOMME SUSPENDU. Elle a ses caprices de lampe, souvent. Mais là, c'est plus grave, j'ai l'impression qu'une nouvelle ampoule ne suffira pas.

S'il s'arrête de parler, il risque quoi exactement.

L'HOMME SUSPENDU. On a envie de crier, on a peur. On se sent seul, même si on sait, on sait que c'est pas vrai, mais on a peur, peur, peur des

autres, peut-être, justement ? Seul ou pas, c'est pareil, la nuit nous remplit de sa matière, nous enveloppe de ses monstres. Alors on parle pour résister. C'est un combat perdu d'avance.

Alors après tout, pourquoi avoir peur.

Un temps.

Un temps.
Silence et obscurité.

OU VICE VERSA
(RÉSUMÉ PESSIMISTE 1)

La famille canard jaune de Vaucanson (automates mécaniques, robotiques, virtuels ou cellulaires), plus ou moins toujours présente sur scène, et dont les membres sont en nombre variable, se met intempestivement en mouvement pour effectuer plusieurs rondes, par exemple. Puis revient à son point de départ (à peu près).

LA FAMILLE CANARD JAUNE DE VAUCANSON.

L'humain et ses préoccupations le corps l'esprit
l'intelligence blablabla préparez-vous à pleurer
et à être heureux de pleurer partageons parta-
geons la tristesse et amusons-nous réjouissons-
nous pour les autres réjouissons-nous de les voir
bientôt

ou vice versa

que faire lorsqu'on a perdu son drame
et qu'on est ce drame
mieux vaut ne pas bouger attendre que le
porteur du drame revienne
espérer que le monde tourne encore afin qu'il
puisse nous retrouver
supposer que le monde existe hors de soi
croire que l'on est en vie
et croire que la vie existe

ou vice versa

comment procéder à un meurtre sans s'en rendre
compte
être un meurtrier mais l'ignorer
simuler et dissimuler le meurtre
faire confiance à ses partenaires
avoir une victime prête à jouer le jeu en toutes
circonstances
bénéficier d'un public patient et compréhensif

ou vice versa

c'est bien de rester seul
pourquoi
pour partager cette merveilleuse sensation de
misère humaine
et ainsi ne pas se sentir si seul

ou vice versa

pourquoi faut-il fuir sa conscience
pour être vraiment seul
pour faire ce que l'on veut
pour retourner sur ses pas et les suivre comme
s'ils étaient ceux de quelqu'un d'autre
parce que la conscience l'air de rien ça pèse lourd
et le corps ne peut pas s'envoler

ou vice versa

peut-on vivre avec un drame mort
est-il plus léger qu'un drame vivant
à quoi reconnaît-on que le drame est mort
peut-on recycler un drame mort

ou vice versa

VARIATION SUR

Des affiches, des journaux, la télé, l'Internet, des sons, des écrans, devant, derrière, deux pas de côté, les drames des autres et caetera. Les drames des autres sont des fictions qui ne nous appartiennent pas et que l'on s'approprie comme des souvenirs de frissons lointains qui dorment en nous.

Recherche d'un fait divers qui pourrait devenir le drame du taureau millénaire.

Liste de faits divers, pas d'exemples. Ah si: Une histoire d'amour qui finit mal. Qui finit mal comment? L'homme tue sa femme par accident, par exemple. Et après on est triste à en crever. Ça tombe bien. Avant: ils s'aimaient passionnément et se consumaient d'amour. Classique. Après: Pour elle, c'est réglé. Mais pour lui, on fait quoi. On a de la compassion, ou de la haine? On le regarde de loin. On n'a sûrement pas envie de l'approcher. Il reste seul, vraiment. Ou on va vers lui, on lui dit n'importe quoi, et il se sent mieux, mais dès que l'on se tait, c'est fini.

Et la mort. Stop tout. Terminus.

Sur le taureau millénaire, des éléments de panoplies commencent à s'accumuler. Le taureau millénaire n'a pas l'air d'apprécier le drame qu'on lui propose.

Le taureau millénaire reste immobile, certainement assis. Il est épuisé et découragé (déjà). Il ne semble pas être attentif à ce qui se passe autour de lui.

Essayons quelque chose de drôle, de léger. Une farce, ou une comédie, ce doit être plus facile à porter. Et puis, on a plutôt envie de rire. Si on tentait une ou deux blagues. Ou une situation comique.

Essayons.

Un homme. Une femme. L'homme tue sa femme. Elle se relève et le tue. Est-ce assez drôle. Et s'ils faisaient cela éternellement, et sur une balançoire.

Un gosse allume un pétard dans un aéroport. Haha-haha! Il se fait exécuter.

Un avion en papier vole avec légèreté. Il s'écrase. On en refait un autre, et on oublie. Et un autre, et un autre. Des centaines d'avions en papier volent, on dirait des papillons, c'est très beau. Ils prennent feu et s'envolent encore plus haut.

Ce n'est ni comique ni tragique. Et le drame n'est pas là.

Le taureau millénaire reste impassible. À quoi pense-t-il, pense-t-on.

Non. Non, oui, un drame, il faut un drame, un drame c'est mieux². Ça fait plus sérieux. Et c'est plus excitant et plus intense. Un bon vieux drame à regarder, tout de même. Oui, ça c'est bien. Et puis, on fait pas tout ça pour rien, alors on continue, ça vaut la peine. S'il faut savoir s'arrêter, il faut aussi savoir continuer. Ou quelque chose comme ça.

Sur le taureau millénaire, des éléments de panoplies s'accumulent.

Un truc explose. Une bombe surprise. Quoi? Peu importe. Un gratte-ciel, un train, une église. Une église, oui la religion c'est bien. Un drame à caractère religieux, ça plaît toujours.
Et la mort. Stop tout. Terminus.

Allez, une guerre. Des bombardements à outrance. Apogée de la misère humaine. Champs de cadavres. Génocide. Drame absolu mais comment en est-on arrivé là on ne recommencera plus jamais.
Et la mort. Stop tout. Terminus.

² Définitions.

Drame: 1. Événement violent ou tragique. 2. Pièce représentant une action sérieuse ou pathétique, mais n'excluant pas les éléments comiques ou réalistes. 3. Genre littéraire comprenant tous les textes écrits pour le théâtre. (Larousse.) Désigne étymologiquement toute action scénique. C'est un genre théâtral caractérisé par le mélange des tons (refus de dissocier le comique et le tragique), l'introduction d'éléments réalistes ou comiques dans un contexte tragique ou pathétique. (Wikipédia.)

Ou alors un président abuse de son pouvoir. Il sème la violence sur son pays. Et sur les autres. Souffrance institutionnalisée, morts en cascades. Pourtant, ultime lueur d'espoir, un homme et une femme tombent amoureux. Mais après l'accouchement il la tue pour servir le gouvernement. Et la mort. Stop tout. Terminus.

La terre tourne. Soudainement, elle s'écroule sous la marée humaine. Et vice versa. Catastrophes en chaîne, on ne maîtrise plus rien. Et le monde est mort. Et la mort. Stop tout. Terminus.

Une maladie terrible ravage un homme. Le cancer sur la main, il salue le monde. Et on meurt tous. Bonjour au revoir. Et la mort. Stop tout. Terminus.

Les éléments de panoplies accumulés provoquent un léger écrasement du corps. Le taureau millénaire réagit. Il semble se préparer à quelque chose.

Le premier drame était mieux. Il est plus personnel, plus intime. L'amour. C'est ce qu'il y a de mieux pour un drame, évidemment. Reprenons. Donc, l'homme tue la femme. Elle meurt. Alors, lui il se dit que c'est sa fin aussi. Et après, c'est fini. Et après?

Un drame, si on le pousse d'un côté, il devient une tragédie, et c'est trop lourd. Si on le pousse de l'autre

côté, il devient une comédie, et c'est trop léger. Peut-on cumuler les drames, pousser le tragique, d'un côté, et le comique, d'un autre côté. Compresser le drame, en gardant l'équilibre. Oui, le compresser, en faire un cube, un cube de drame. Disons un mètre. Un mètre cube de drame, cela suffira-t-il. Peut-on faire tenir un drame dans un mètre cube. Essayons: En temps de guerre, un homme tue sa femme en faisant exploser une église, ou peu importe. Lui meurt ensuite d'une maladie, dans les décombres. Puis la terre s'effondre, sous le regard de la lune qui sourit. Fin. Ça en devient comique. Sous le drame, la farce, toujours, et à la fin elle surgit, elle sort, du cube, comme d'un tube. La farce, c'est le relief du drame. Et le drame meurt, à chaque fois, le cube s'aplatit, et il devient un carré, un carré posé sur le sol, comme une tombe. Le seul vrai drame serait-il donc la mort. Serait-ce cela la farce, le reste de drame après la mort. Et la farce que devient-elle, quand tout est fini³.

³ Définitions.

Farce: 1. Hachis d'herbes, de légumes, de viande, qu'on met à l'intérieur d'une viande. 2. Bon tour joué à quelqu'un pour se divertir: blague. 3. Intermède comique dans la représentation d'un mystère. Petite pièce comique qui présente une peinture satirique des mœurs et de la vie quotidienne. (Larousse.)

La farce est un genre dramatique qui a comme but de faire rire et qui a souvent des caractéristiques grossières, bouffonnées, et absurdes. La farce entre dans la composition des recettes de cuisine. Mélange de viandes diverses et/ou d'autres ingrédients (tels que herbes, champignons, marrons hachés), épicé et généralement lié par une sauce, des œufs, de la panade, dont on garnit une viande, une volaille, un pâté, un poisson, un légume avant de le faire cuire. (Wikipédia.)

*Le taureau millénaire a tous les drames sur lui accumulés,
tellement qu'ils ne signifient plus rien.
Il se lève, puis parle.*

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Les drames des autres,
les drames des autres se heurtent à nos panoplies
et font une jolie lumière scintillante qui joue la
pantomime de la cruauté à notre place.

Ne voulait-il pas trouver un drame dans la réalité.
Un drame ailleurs.

*Le taureau millénaire tente d'enlever les panoplies qu'il a
sur le corps, sans succès. Il continue de parler.*

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Où se situe le drame.
Mon corps peut-il encore en trouver. Si le drame
est sur mon corps, où est-il. Où est-il, où est
mon corps.
Son corps s'est-il enfoui.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Le drame est-il épider-
mique. Le drame est-il cellulaire. Circule-t-il
dans le sang avec l'oxygène (le sang parle plus
que les mots, le sang ne répète jamais deux fois
la même chose. Le sang n'expire jamais. Le sang
ne se trompe jamais).

Peut-être a-t-il peur.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Peut-on digérer et déféquer un drame, le laisser derrière soi, creuser un trou et l'oublier.

Veut-il simuler ou dissimuler un drame.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Le drame ne se trouve pas dans le corps, ou s'il y est, le drame a déjà eu lieu. Le corps, c'est l'écran sur lequel se projette le drame, et la farce, l'empreinte du souvenir, et c'est trop tard⁴.

Il y a toujours deux possibilités, mais entre la chute dans un fossé et l'escalade d'une paroi rocheuse, on choisit toujours l'escalade. On choisit de monter, la tête pleine d'espoir, sans se douter que la chute sera d'autant plus vertigineuse. Comme si on avait besoin de tomber de plus haut encore. Le plus haut possible, il ne faut pas gâcher ses efforts. Il faut profiter au maximum.

Le corps serait donc la chute de soi ? Un précipité de résidus d'esprit ?

Il est vrai que la tête se trouve au sommet du corps, en équilibre.

⁴ Oscillations drame-farce.

Que se passe-t-il entre les deux. Que peut-on y mettre. Lequel est positif. Lequel est négatif. Doit-on obligatoirement y passer en courant. On préfère rester assis au chaud, souriant devant l'écran, et on meurt derrière. De quel côté est le drame, de quel côté est la farce.

TRAGIQUE DE RÉPÉTITION

Pendant ce temps.

La comédienne est étendue sur le sol, à l'indicatif.

Pendant ce temps.

La comédienne répète des rôles au conditionnel.

Le temps et l'espace sont donc au conditionnel.

Pendant ce temps.

Si la comédienne avait joué un autre personnage ce jour-là. Un personnage qui serait mort à sa place, politesse des cadavres.

Pendant ce temps.

L'HOMME SUSPENDU. L'homme suspendu fait sans cesse des allers et venues des coulisses à la scène, de la scène aux cintres, des cintres aux coulisses, dans le désordre, et caetera. J'amène et j'enlève des panoplies, masques, des éléments de décors, des accessoires et autres et caetera de théâtre d'un endroit à un autre puis à un autre.

Je me demande si « tout cela est-il bien utile ? », mais je continue pourtant.

Pendant ce temps.

LA COMÉDIENNE. Il faudrait mourir (s'entraîner à mourir). La comédienne, il faudrait être prête pour le drame, alors elle devrait chercher la bonne mort, toujours, une mort qu'on ne regretterait

pas, il faudrait trouver sa mort avec le bon personnage. Et on jouerait, un nouveau drame, et on pourrait continuer, et on jouerait la mort. Elle (la mort ?) tire les personnages au sort.

L'homme suspendu observe la comédienne, dans la pénombre. Il trépigne en silence.

Pendant ce temps, la comédienne est à l'indicatif. La comédienne gît sur la scène. Un tas de trucs de théâtre (panoplies, costumes, masques, postiches, et caetera) reste inerte. Tout est figé l'espace d'un instant. Arrêt sur image.

Gros plan.

On regarde attentivement la dernière expression sur son visage.

La comédienne est pétrifiée.

Noir.

Pendant ce temps, les personnages sont au conditionnel.

LA COMÉDIENNE. Comment je serais morte Phèdre. Par amour, par culpabilité, du poison.

Le corps tombe, se casse, se convulse, déchirement intérieur. Gestes brusques, nerveux. Cris, je m'écroule, je me roule par terre. On ne bouge plus.

Convulsions, puis on s'immobilise. Spasmes, convulsions encore. Cris. Voilà, ça y est, j'y suis.

Noir.

Pendant ce temps, les personnages sont au conditionnel.

LA COMÉDIENNE. Comment je serais mort Roméo.

Par amour, et encore, et du poison.

L'amour est dans mon cœur, le poison coule dans mes veines, il me brûle. C'est quand il aura rejoint le cœur que la mort viendra, et nous réunira, mon amour. Désespoir à son apogée. Le corps coule sur la scène. Et après, évidemment, Juliette se réveille et se tue.

Noir.

L'homme suspendu continue de travailler tout en essayant d'attirer l'attention de la comédienne.

Pendant ce temps, les personnages sont au conditionnel.

LA COMÉDIENNE. Comment nous serions morts Hamlet. Dans le désordre: Claudius, tué par Hamlet. Le «spectre» du roi Hamlet: Déjà mort, certainement assassiné par Claudius pendant son sommeil. Gertrude, meurt accidentellement en buvant le vin empoisonné destiné à Hamlet. Polonius, tué par Hamlet par amour, et grâce à une tapisserie qui dissimule. Laertes, tué par Hamlet. Épée et poison. Ophélie, la mort de son père qui la rend folle, alors elle se noie. Je prends un verre d'eau. Rosencrantz et Guildenstern, exécutés en Angleterre.

Hamlet enfin. Épée et poison, encore et toujours.

Horatio, seul personnage important sauvé par Shakespeare. Il n'y a plus de poison, le verre est vide, fin des tempêtes fin du monde.

Noir.

Pendant ce temps, les personnages sont au conditionnel.

LA COMÉDIENNE. Comment je serais morte Antigone. Dans les récits mythologiques, elle est emmurée dans une grotte et est laissée à son sort. Chez Sophocle, je me pends dans la grotte. L'auteur m'a retiré tout espoir de m'en sortir.

Noir.

L'homme suspendu s'impatiente, il ne sait plus quoi faire. « Elle préfère les morts à moi, se dit-il, un peu ridiculement ».

Pendant ce temps, les personnages sont au conditionnel.

LA COMÉDIENNE. Comment je serais morte la Mouette. Voletant tranquillement près de mon lac, la cage ouverte amoureuse pleine d'espoir, subitement abattue par derrière par le chasseur Trigorine. La mouette vidée, empaillée. L'amour un feu de paille.

Noir.

Pendant ce temps, les personnages sont au conditionnel.

LA COMÉDIENNE. Comment je serais mort le Malade imaginaire. Sur scène, habillé de vert.

Non. Le 17 février 1673, Molière se préparait dans les coulisses avant de jouer *Le Malade imaginaire*, pour la quatrième fois. Dans la salle, le public attendait patiemment le lever du rideau. «Le rideau, levez le rideau» ordonne-t-il. Molière joue

Argan, malade imaginaire jouant une forte toux. Mais il est pris de réelles convulsions. «Le rideau, baissez le rideau!» s'écrie alors immédiatement Armande, son épouse. «Rideau! Rideau! Rideau! Rideau!» Quand le rideau est enfin baissé, des applaudissements se font entendre, «quel comédien! quel comédien!», tandis que l'on emporte Argan hors de scène. «Comment était-ce?» demande-t-il. «Splendide! La pièce est un très grand succès», répond un comédien. «Je veux rentrer chez moi», termine Molière. Il rendit l'âme entre les bras de son épouse: le sang qui sortait abondamment de sa bouche l'avait étouffé⁵. Mourir hors scène c'est rater sa sortie. L'auteur lui a aussi retiré tout espoir de s'en sortir. Une comédie finit en tragédie. Ou le drame dans la farce⁶.

Noir.

Peut-être l'homme suspendu aurait-il envie de dire à la comédienne « qu'elle crève », mais il n'ose pas. Et il le regretterait.

Pendant ce temps.

LA COMÉDIENNE. La comédienne ne devrait pas ne voudrait pas mettre trop de pathos.

Doser le tragique, mais tout de même, on aurait envie, c'est ça, le plaisir de mourir. Et l'air de rien,

⁵ Version des faits d'après Mikhaïl Boulgakov.

⁶ Jeux de mots avec le mot « farce ».

« Les panoplies se remplissent de farce humaine », « Prenez un animal et faites-en une farce », « La farce s'attrape, elle se soigne, sinon ça devient un drame », « aller au théâtre pour se farcir un drame », et caetera.

ou feignant l'air de rien, on en mettrait trop, beaucoup trop, et on demanderait pardon. Pardon, et on en rajouterait encore, peut-être, peut-être a-t-on besoin de ça, après tout. Cela fait partie du processus, le pathos, après, on n'en a plus, c'est les autres, les spectateurs, qui en ont beaucoup, sûrement trop. C'est là aussi qu'on aurait besoin, de faire pleuvoir, tempête et déluge, chez les autres. Mais si on est seul. Il se passe quoi, tempête dans un verre d'eau ou noyade d'un ventilateur. Seul, la mort ne vaut pas la peine. Mourir, c'est nourrir le drame une dernière fois.

Noir.

L'homme suspendu a envie de claquer la porte. D'éteindre la scène, et de s'en aller. Mais il ne fait rien.

L'homme suspendu continue de travailler comme s'il ne s'était rien passé.

Pendant ce temps, la comédienne est à l'indicatif. La comédienne gît sur la scène. Un tas de trucs de théâtre (panoplies, costumes, masques, postiches, et caetera) reste inerte. Tout est figé l'espace d'un instant.

Arrêt sur image.

Gros plan.

On regarde attentivement la dernière expression sur son visage.

La comédienne est pétrifiée.

Noir⁷.

⁷ Si pas de noir, que se passe-t-il 1) pour la comédienne à l'indicatif 2) pour la comédienne au conditionnel.

BOÎTE CRÂNIENNE SANS SQUELETTE

Dans la tête du taureau millénaire, le drame trotte, et, prudemment, mûrit.

Quelque chose ricoche avec entêtement à l'intérieur, tandis que ça crie à l'extérieur. Une balle de revolver? Non sûrement pas. Qui aurait amené une arme ici. On n'en a pas besoin. Ça doit être autre chose, mais quoi? Une idée, un souvenir, un fantasma, une envie, une douleur, ou quelque chose comme ça.

Dans un coin, on aperçoit un tas d'ampoules de rechange/ampoules cassées, ça clignote.

Dans ce tas vivant par intermittence, l'homme suspendu change l'ampoule de la servante. Elle s'allume, non, pas tout de suite. Il voudrait qu'elle s'allume, mais ça ne suffit pas. Il en cherche une autre, la bonne ampoule. Alors la servante finit tout de même par s'allumer. Serein, l'homme suspendu peut alors l'éteindre et laisser la place.

On imagine.

Des accessoires. Un ventilateur, un verre d'eau, des morceaux de papier, et caetera, s'échauffent et attendent.

Des bruits de couloirs montent le long des murs. Les corridors hurlent parfois et font claquer les portes.

Un tas de panoplies sous vide. On attend les squelettes de costumes et de chair, et leurs danses macabres qui font semblant.

Plusieurs membres défectueux de la famille canard jaune de Vaucanson. L'homme suspendu les réparera plus tard.

Par exemple⁸.

Vision sans préméditation.

Un taureau jaune court, dans un espace onirique, espace intérieur, intime. Il ressemble un peu au taureau millénaire, mais comme retourné sur lui-même, un taureau en négatif. Le taureau jaune se rapproche d'une vachette jaune. Ils ont l'air de se connaître, malgré tout, elle a peur. Ils s'effleurent puis se touchent de plus en plus fort, se pressent l'un contre l'autre frénétiquement. Le taureau jaune embrasse trop la vachette jaune, jusqu'à l'étouffer sans s'en rendre compte. Cri d'effroi. De la douleur jaune se répand sur le sol, qui sort du corps étalé le corps vidé, le corps plat inanimé.

Commentaires.

Est-ce la peine de continuer lorsque le drame a eu lieu dans la tête. Le drame existe-t-il en dehors de la tête. Faut-il l'inscrire dans le corps. Le sang a-t-il besoin de couler pour attester de la réalité du drame. Le drame ne se prononce pas, il a lieu dans le temps

⁸ Autres exemples.

Un paysage en disant long sur ce qui peut advenir.

Un personnage presque immobile attendant quelque part.

Des ombres inquiétantes comme des lames dans la lumière.

Et caetera.

d'un « et caetera ». Derrière les mots, le drame est en embuscade, le drame se déroule déjà.

Paradoxe.

La mort est la réalité la plus réelle, et celle qui paraît la plus irréelle. Ou vice versa.

ET BIS REPETITA
(RÉSUMÉ PESSIMISTE 2)

La famille canard jaune de Vaucanson (automates mécaniques, robotiques, virtuels ou cellulaires), plus ou moins toujours présente sur scène, et dont les membres sont en nombre variable, se met intempestivement en mouvement pour effectuer plusieurs rondes, par exemple. Puis revient à son point de départ (à peu près).

LA FAMILLE CANARD JAUNE DE VAUCANSON.
Ne pas faire semblant mais faire semblant de faire semblant tout en montrant qu'on ne fait pas semblant ni de faire semblant ni pas (mais faire semblant quand même)

et bis repetita

le taureau millénaire a vu quelque chose
le taureau millénaire a vu un taureau jaune
qu'est-ce que c'est un taureau jaune
c'est comme canard mais c'est taureau
millénaire ou jaune ça change quoi
on t'a reconnu sous ton déguisement tu n'es
qu'un humain
tu te caches de plus en plus
un pauvre petit humain
que tu sois taureau
que tu sois millénaire

que tu sois jaune
tu n'es qu'un pauvre petit humain
sous les panoplies l'humain est nu
sans les panoplies l'humain est nu

et bis repetita

se pourrait-il que désormais les personnages
n'existent plus
se pourrait-il qu'un personnage se trouve dans
tout ce qu'il voit
se pourrait-il qu'il se perde en lui-même
se pourrait-il qu'il se perde dans les autres

et bis repetita

comment se fait-il que la comédienne meurt
plusieurs fois
que se passe-t-il pour elle
mourir une fois c'est dramatique mais plusieurs
fois
nous on ne meurt pas
et on ne meurt pas plusieurs fois
ne pas mourir plusieurs fois c'est comique
la comédienne, elle est morte ou elle joue
elle est morte en jouant
elle joue en mourant

et bis repetita

UNE COURSE HYPERRÉELLE

Le taureau millénaire a vu quelque chose, sorti de lui, une image de lui-même projetée devant lui après laquelle il court. Un personnage idéal, virtuel. Ou quelque chose comme ça.

Le taureau millénaire cherche une panoplie de taureau jaune dans un tas de panoplies sous vide.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. C'était quoi ce taureau jaune qui courait. Il semblait fuir quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Il avait l'air d'avoir un drame. C'était quoi ce taureau jaune qui courait. Il faut que je devienne ce taureau jaune.

Le taureau était jaune. Le taureau était jaune. Le taureau était jaune, mais il n'avait pas l'air de savoir pourquoi. Je dois bien avouer que moi non plus, mais après tout on s'en fout. Ce qu'il y a c'est qu'il était là, et qu'il courait jaune, et qu'il était jaune. Et un drame.

Le taureau était jaune, je ne sais pas à quoi ça sert d'être jaune. Je ne comprends pas. À être blanc peut-être ? Comme un œuf (sans le blanc), le soleil (bien que sa lumière soit blanche), un pissenlit (bien qu'il soit blanc quand il est vieux), un poussin (bien que la poule soit

blanche), un cheveu blond (bien que la peau soit blanche), une peau de banane (bien que la banane soit blanche), un Chinois (bien qu'il mange du riz blanc), du vin blanc (bien qu'il soit jaune), des dents blanches (même quand on rit jaune), un blanc-bec (de canard jaune). Et caetera.

Et puis un taureau, c'est pas blanc, alors pourquoi il serait jaune. Peu importe après tout, il faut que je devienne moi aussi un taureau jaune. C'est pas difficile, je mets une panoplie jaune, et je deviens un taureau jaune.

Il met une panoplie jaune, et il croit qu'il devient un taureau jaune.

La panoplie de taureau jaune fait gravement pencher toutes les panoplies jusque-là accumulées.

LE TAUREAU MILLÉNAIRE. Voilà, je suis le taureau jaune.

Un temps.

Et alors ? Où est le drame. Le taureau jaune avait l'air d'un héros, un hyperhéros même. Il avait l'air très léger, il volait, presque. Un drame jaune.

Une menace se fait sentir, vraisemblablement celle d'une chute. Comme si la panoplie de taureau jaune n'était pas exactement à sa place, ou était de trop, ou quelque chose comme ça.

La comédienne se trouve dans les coulisses. Elle observe et agit.

LA COMÉDIENNE. Un taureau jaune!? Je n'ai jamais vu un personnage pareil. D'où sort-il? Il me faudrait une panoplie de vachette jaune, ça le mettrait en confiance.

Elle trouve des morceaux de trucs jaunes, et se fabrique une panoplie de vachette jaune⁹.

LA COMÉDIENNE. L'homme suspendu arrive près de la comédienne dans les coulisses. Lui, il me dit que « je ne veux pas te perdre », que « tu dois rester avec moi ». Elle lui répond que tu exagères, je ne suis pas ta chose. Lui, il me dit que je suis la seule chose qu'il a envie de tenir dans ses bras.

LA COMÉDIENNE. Elle : Laisse-moi, je vais aller sur scène. Il faut que j'aïlle sur scène.

L'HOMME SUSPENDU. Lui : Non, reste là, près de moi.

LA COMÉDIENNE. Elle : Lâche-moi. Tu me fais mal.

L'HOMME SUSPENDU. Lui : Je t'aime, tu sais.

LA COMÉDIENNE. Elle : Oui mais ce n'est pas le moment.

⁹ Si la comédienne ne se trouvait pas dans les coulisses, elle serait dans les cintres, et observerait la scène. Et l'homme suspendu se trouverait alors dans les coulisses et observerait les cintres. Regards croisés. L'homme suspendu aimerait qu'elle vienne vers lui, ou lui hésiterait à aller vers elle, mais les deux resteraient là, à seulement regarder, immobiles sur eux-mêmes, chacun dans son instant.

L'HOMME SUSPENDU. Lui : Ce taureau, là, n'est qu'un imposteur. Elle me répond qu'« avec lui, je peux enfin jouer avec un personnage. Parce que sinon je traîne seule sur scène, pendant que toi tu es une catastrophe. Et que ça fait longtemps que c'est comme ça. Et un taureau jaune, c'est très séduisant. » Lui : oui, mais là, tout de même, tu exagères. Et moi je fais tout ce que je peux pour toi.

La comédienne enfle la panoplie-prothèse qu'elle a confectionnée. Comédienne visage masque de vachette jaune, corps gros pis jaunes un peu trop ronds.

L'HOMME SUSPENDU. Lui : Après on ne sait plus quoi se dire. Elle est restée indifférente à mes dernières paroles, elle est déjà près du taureau jaune.

LA COMÉDIENNE. Malgré la peur de l'inconnu, tentative de séduction, attirance d'un drame avec moi vachette jaune.

La panoplie de vachette jaune entraîne la comédienne dans une parade amoureuse.

L'HOMME SUSPENDU. En voyant la panoplie de vachette jaune, la panoplie de taureau jaune est excitée, elle veut la baiser, c'est un réflexe. Elle tente alors de l'attirer à elle.

La panoplie de vachette jaune, voyant la panoplie de taureau jaune excitée, ajoute encore peut-être quelques attributs. Pour la séduire ou pour se protéger. Puis les panoplies se tournent autour en s'observant, de plus en plus impatientes. Le désir monte, et il semble être féroce.

L'homme suspendu est abasourdi par ce qu'il voit. Il veut tenter quelque chose pour empêcher ça, mais sa maladresse coutumière l'empêche d'empêcher. Alors je râle, mais pour ça non plus, parler, je ne suis pas très adroit. Où a-t-elle bien pu trouver cette panoplie de vachette jaune. Un accident, oui, un projecteur qui tombe sur le taureau, un morceau de plafond, il faut que je fabrique un accident.

Sous la panoplie de taureau jaune, le taureau millénaire dit quelque chose.

LA COMÉDIENNE. La comédienne, par contre, moi je n'ai presque plus de texte.

Ils se rapprochent. Puis très vite approche finale.

La panoplie de taureau jaune dit : Je tente de trouver les orifices, les sexes des panoplies, des masques, costumes, postiches, et caetera. La panoplie de vachette jaune dit : Moi aussi, je tente de trouver, mais on a le temps, calme-toi.

L'HOMME SUSPENDU. Ils tentent de trouver les orifices ! Je vais l'attraper avec une corde de pendu. Ou oui je vais me jeter sur lui, je vais le tuer de mes propres mains, en faire des boulettes et les écraser, il sera tout plat et on marchera dessus.

Les panoplies jaunes s'émancipent des personnages de taureau millénaire et de comédienne, vont baiser dans leur coin, tandis que le taureau millénaire

continue d'enlever brutalement couche par couche de panoplies ainsi qu'à la comédienne, cherchant, parfois déchirant jusqu'à ce que les deux se retrouvent nus, jusqu'à ce que le taureau millénaire devienne un humain, et la comédienne, désormais à découvert, a mal et déjà froid.

L'HUMAIN. Désir sexuel intense. Je parviens à enlever la panoplie de taureau millénaire. Il la jette sur la scène sans s'en préoccuper, s'en débarrasse enfin. Cette panoplie qui me rendait le corps si lourd.

Quelques membres de la famille canard jaune de Vaucanson prennent la panoplie de taureau millénaire et la mettent sous vide, peut-être en ricanant.

L'HOMME SUSPENDU. L'humain et la comédienne s'embrassent et tentent de baiser. Étreinte violente et trop vive. Amants-aimants attirés sans contrôle qui s'entrechoquent en aveugles.

L'HUMAIN. Mais c'est étrange nous ne sommes plus excités. Froideur et inertie des corps. On a perdu notre élan. Les corps tombent des mains. Les corps tombent par terre. Ils ont fait ce qu'ils ont pu.

Focalisation de l'attention sur un tas de panoplies abandonnées.

L'HOMME SUSPENDU. Comment réagit l'homme suspendu à ce qu'il voit. Il joue à penser que ce ne sont que des rôles qu'ils jouent. Je veux mettre à mon tour une panoplie jaune et elle aussi en mettra une et on vivra dans le bonheur jaune.

Mais il est trop tard. L'homme suspendu entreprend de ramasser des cordes et remonte dans les cintres.

L'HOMME SUSPENDU. Où est la panoplie de Roméo.

L'HUMAIN. L'humain se relève. Et j'enfile la panoplie de taureau jaune qui a fini de baiser avec celle de vachette jaune. Et je deviens le taureau jaune.

Et il devient le taureau jaune.

La panoplie de taureau jaune est parfaitement ajustée au corps de l'humain.

De son côté, la comédienne ne se relève pas. Elle reste immobile, allongée sur le sol. Comédienne corps gribouillé de jaune, maquillage raté.

La panoplie de vachette jaune, par contre, est sortie de scène. La panoplie sous vide de taureau millénaire aimerait également sortir de scène, et suivre la vachette jaune. «Et si elle ne veut pas de moi, je la violerai.» Mais la panoplie sous vide de taureau millénaire reste où elle est, elle continue de parler, mais on ne comprend pas ce qu'elle dit.

ET APRÈS : LE DRAME JAUNE
(À SUIVRE)

Un nouveau drame, un autre, un drame au futur, un drame au futur, il faut, oui, ou au présent, mais plus tard. Un drame projeté devant soi, un drame à suivre, un drame que l'on pourrait suivre sans craindre de le dépasser, un drame qui avance à la même vitesse que soi, un drame à pousser pour avancer. Un drame que l'on peut tenir sans se brûler les mains. Un drame sans danger, un drame sans mort prématurée. Un drame les mots agissent. Un drame deux dimensions, la troisième étant soi-même en train de chercher sa place. Un drame sous vide, à déballer et à remplir avec son air propre, vider ses poumons dans le drame, puis, mourir, seulement après, le bouche-à-bouche final écho du soupir. Un drame jaune, un drame à vivre, une dernière fois, et encore une fois. Un drame jaune, hyperdrame? ultradrame? postdrame? Un drame, jaune, ou n'importe quoi d'autre.

À suivre : Le drame jaune.

Préparation, premier essai.

On apporte des accessoires.

Prendre un verre d'eau, des morceaux de papier, prendre un ventilateur, respirer lentement, respirer encore, respirer pour tous les autres, ceux qui ne

peuvent plus ou qui n'ont jamais pu, respirer plus longtemps qu'il n'est permis, respirer une dernière fois et tout expirer. D'un coup une dernière fois.

Je prends le ventilateur, le verre d'eau, les morceaux de papier, et il me neige dessus. Il fait froid, la solitude du personnage. La lumière bleue glaciale le transperce déjà. Et c'est terrible. Musique lancinante à nous arracher des larmes. Souffrance sur le visage, masque pathétique. Non, une autre expression. Oui, exagérément pathétique. Une crampe sur le visage. Des panoplies, des trucs, on amène des trucs sur scène. Encore, des couches, on cache, on se traîne debout, mais on tremble, on avance. Un autre ventilateur, oui, en face, plus fort, comme ça tourbillons, tempêtes. On ne sait plus où se mettre. On ne sait plus où respirer. Il y a trop d'air on étouffe il y a trop d'air. Je n'en peux plus. Je tremble de plus en plus, le froid la peur on se recroqueville. On veut partir d'ici mais on reste sur place. On patine les pieds glissent mais on ne bouge pas. Les papiers par terre, je jette l'eau dessus. Plouf! j'ai fait le printemps.

Un ventilateur, des morceaux de papier.

Le drame ne se trouve pas dans les morceaux de papier, ni dans leur déchirure. Le drame ce n'est pas les hélices du ventilateur qui tournent à pleine puissance. Le drame ce n'est pas les morceaux de papier qui s'entrechoquent mollement. Le drame ce n'est pas la chute des morceaux de papier. La chute des corps. Le drame est une loi métaphysique dont l'équation finale ne se laisse pas résoudre. Le drame,

c'est le vent qui fait voler les choses, et décide de les laisser s'écraser, quand il le souhaite.

Préparation, deuxième essai.

On enlève les accessoires.

Il n'y a plus rien, ni papier ni verre d'eau ni ventilateur, il fait chaud. Oui, trop, trop chaud. J'enlève des couches de panoplies, je suis presque nu je me sens mieux, un désir monte. Non, c'est pas ça. Alors il fait vraiment trop chaud, beaucoup trop chaud, on ne peut plus respirer. Oui, ça c'est mieux, on étouffe, on meurt presque. On se traîne par terre, on rampe, on est écrasé, oui, ça c'est bien. Des oiseaux tombent de chaleur, il pleut des oiseaux crevés. Loi de la gravité, ils s'écrasent sur le sol, le bruit est assourdissant, ça résonne sans cesse, c'est insupportable, on a peur, après, ce sera nous, on le sait déjà. Et très vite on est recouvert de cadavres d'oiseaux, ça pourrit sur nous, on pourrit avec et c'est fini. Puis on se relève. On oublie tout et on est prêt. On oublie tout. Un drame jaune, un drame au futur, ou au présent, mais plus tard.

À suivre : le drame jaune.

ET CAETERA
(RÉSUMÉ PESSIMISTE 3)

La famille canard jaune de Vaucanson (automates mécaniques, robotiques, virtuels ou cellulaires), plus ou moins toujours présente sur scène, et dont les membres sont en nombre variable, se met intempestivement en mouvement pour effectuer plusieurs rondes, par exemple. Puis revient à son point de départ (à peu près).

LA FAMILLE CANARD JAUNE DE VAUCANSON.

La famille canard jaune de Vaucanson mange des graines après un tour (ou plus) de scène les canards chient

et caetera

le taureau versatile va-t-il mourir
il court à sa perte
et nous prendrons sa place
être taureau c'est pas mal
être taureau jaune c'est bien
être canard jaune c'est mieux
et nous mangerons des graines
et le taureau courra toujours
et il tombera dans nos crottes
et il ne sera plus jaune
et il ne sera plus rien
et nous sommes le drame
et nous sommes la farce

et caetera

le drame a eu lieu et on ne l'a même pas vu
à quoi ressemblait-il
un drame jaune ça ressemble à quoi
nous on est jaune alors le drame il était canard
non il était dans le taureau
mais on peut pas le voir alors
on imagine
on suppose
et on se dit qu'il est comme on l'imagine
et comme on le suppose
et lui le taureau il l'a vu le drame il l'a vu
il cherche mais quelque chose fuit
le taureau versatile cherche un drame pour fuir le
sien qu'il a perdu
est-ce une contradiction
est-ce cela la perte
est-ce cela le drame
si perdre un drame c'est perdre le monde que
fuit le taureau
il ne veut pas connaître la fin
la fin du drame il en a peur
et il finit comment le drame
avec la fin
et après la fin il se passe quoi
il fait semblant de chercher un drame
c'est ça le drame jaune
c'est après la fin

et caetera

FROID DE CANARD

*La comédienne est allongée sur le sol, inerte.
La comédienne est seule, avec elle-même, elle dialogue avec
son passé.*

Il m'a coupé la parole.

J'inspire profondément. Je veux parler, mais, plus rien ne sort. Il me coupe la parole. J'essaie alors de garder ça pour plus tard, mais je crois que je ne pourrai jamais, je dois retenir tout ce que je peux. Je ne sais plus ce que j'ai à dire exactement, mais j'en ai encore, ça c'est certain. Ma salive se solidifie à force d'attendre, mes mots cimentés. Je me bats, j'essaie sans cesse d'articuler, de garder de la souplesse dans les voyelles, et de l'écume acide sur mes lèvres creuse des sillons qui me plongent dans le silence. Ne pas cesser de bouger, ne pas cesser de saliver pourtant, liquéfier au maximum, cette pâte, réussir à faire sortir des bulles d'air. Expédier des bulles d'air vers l'extérieur, un son, rien qu'un pauvre son, une odeur déjà, il faut sortir. Il faudrait pouvoir.

Il ne s'est rendu compte de rien. Une erreur, sans même une petite intention. Pas la moindre intention à mon égard. Il est arrivé subitement

et il est allé trop loin. Il a franchi une limite invisible pour lui. Mais c'est moi qui suis passée.

Au-dessus de moi, il bouge, parle, s'agite, il cherche, commence à me toucher, change de place. J'ai peur. Mais il ne le sait pas. De plus en plus fort. Jusqu'où ira-t-il ? Il tourne maintenant autour de moi, tout mon corps a peur. Ma peau est si fine je crois qu'elle ne pourra pas me protéger. Je n'aurais jamais dû m'exposer comme ça, nue, face à lui.

Il se met en place définitivement, ça y est, il a trouvé.

C'était un matin, je crois que c'était un matin, disons que c'était un matin de toute façon c'était le dernier. Il tombait des cordes et il y avait une violente tempête. Je ne crois pas que j'ai eu mal, je ne m'en souviens pas très bien. Ça n'a pas duré très longtemps je pense, quelques secondes à peine. Mais tout de même. Lui n'a jamais tremblé, même s'il était très agité.

Je ne tremble déjà plus. À peine le temps de retenir son souffle, de le garder pour soi, le plus longtemps possible, essayer de ne pas le laisser fuir, on le retient alors que lui veut sortir. À un moment donné, l'air sort malgré tout, malgré soi. Et c'est à ce moment-là. C'est à ce moment-là que l'on espère qu'il n'est pas à sens unique, qu'il peut revenir comme il est parti. Reviens vite je t'en prie, vite, reviens.

Je ne sais pas ce qui se passe à ce moment précis. On se concentre le plus possible, mais on se disperse d'autant. On se crispe et on bascule dans le vide. J'essaie un geste pour lui dire. Un frisson, un spasme, rien, même pas la chair de poule. Je ne bats plus des paupières, mes yeux grands ouverts je le vois en permanence, aveuglée par la lumière trop forte, l'oubli est pour moi désormais impossible, éteignez les projecteurs, c'est insupportable. Et je pense à toi, éteins je t'en supplie mon amour, ne me regarde pas. Éteins ! Je te devine dans l'ombre je ne sais pas ce que tu fais, tu es sans doute là, juste en dessus, immobile, tandis que tu laisses couler l'ombre sur moi, elle me recouvre bientôt entièrement d'un linceul je disparaïs.

Je suis partie, il est parti. On finit seule, on n'a pas le choix après un moment, on aimerait l'ignorer, mais ça arrive quand même. C'est fini, et on est déjà loin, l'air de rien.

Il s'envole avec moi. Je ne sais plus quoi dire, alors il se tait. Et on reste là. Puis on parle. On essaie. Trouver les mots, c'est difficile, lui dis-je. Surtout les bons, ou alors on imagine ce qu'on pourrait dire. On imagine les mots justes au bon moment. C'est encore mieux que de les dire vraiment. Mais peut-être plus difficile. Ou peut-être pas. On vole toujours, lentement. Parfois sur place aussi, puis on repart. Je m'accroche à sa taille, je le serre fort, je tente un baiser mais tout s'évapore dans ma

tête, il faudrait pouvoir prendre mon souffle dans sa bouche. Aller respirer à l'intérieur de lui, aller rechercher ce qu'il m'a pris.

Mes bras sont tendus, crispés contre mon corps. Pourtant je ne tombe pas. J'essaie de rebondir mais sans élan rebondir est impossible. Mon corps est désespérément hors d'atteinte pour moi.

Et après ? Qu'est-ce qu'on a fait après. C'est là où ça devient difficile. Couchée sur le sol, j'ai rêvé une dernière fois.

Il y a le feu. Le feu très près. Trop près. Je tremble mes mots, alors je parle, il me répond qu'il ne sait pas. Alors je parle encore. Il me coupe la parole, puis on se tait. Puis il parle. On s'éloigne du feu. Je ne sais plus. Et encore. « Le soleil ? Non, sûrement pas. » Peu importe. On est si petits dans le vent. On est emportés, parfois jetés à terre, puis resoulevés, et repris dans le vent. Le vent. Il y a trop de vent, lui dis-je. Alors il me répond, il me rassure. Puis il se tait, il s'agite et sitôt se calme, plusieurs fois. Il fait froid, moi, j'ai froid. On est trop loin, maintenant, on se regarde muets, puis on parle. Mais pas longtemps. On se rend compte qu'on ne s'entend plus. Nos mots nous ont brûlés. Où nous sommes-nous perdus.

On se retrouvera sûrement, oui l'espoir ultime d'un jour de fête. On ne saura peut-être pas quoi se dire. Alors on essaiera de meubler les silences

avec des silences qu'on espère complices. On fera semblant de se couper la parole. Seulement semblant. Et après ?

Et si on allait voir le monde, lui dis-je ? « Oui, mais encore faudrait-il savoir lequel. » Il ne me répond pas.

Si j'avais eu un dernier élan à ce moment-là, j'aurais pu m'envoler, j'aurais pu sortir de moi, me laisser flotter dans le vent. Mais mes yeux sont restés impassibles, silence sans compassion. Derrière le rideau, j'étais morte mais je ne m'en souvenais pas. Mon dernier souffle était la dernière parole silencieuse que j'ai prononcée. Mon murmure étouffé par un taureau jaune. Il m'a coupé la parole et il est parti avec en courant.

La scène se referme sur moi, on cloue les planches et on éteint.

La comédienne meurt.

Le drame a lieu.

La comédienne est morte.

Le drame a eu lieu.

Plus profonde est l'inspiration, plus longue est l'expiration.

Dernier soupir.

Silence.

LE FUNAMBULE ÉTAIT UNIJAMBISTE

Au loin, l'homme suspendu, tenant la panoplie sous vide de Roméo dans les mains, prend le corps de la comédienne et à l'aide de cordes en fait une marionnette. Il la déguise avec la panoplie de Juliette.

Tout est en suspension, attaché à des cordes. Le temps et l'espace sont accrochés aux cintres, ballet vertical, ou quelque chose comme ça. 2 500 restes de panoplies, de masques, postiches, accessoires, 2 500 pièces de théâtre à découper, à coller, à compléter, à retourner.

Au loin, l'homme suspendu continue de faire de la comédienne une marionnette.

Reconstitution du drame. Les images au ralenti. On essaie de comprendre ce qui s'est passé. Panoplies, accessoires, textes, et caetera, marche arrière, on ré-embobine. On essaie de se souvenir. Le vent se retire et avec lui tout ce qu'il a provoqué. Comment en est-on arrivé là, que s'est-il passé au juste. Déclencheur: un déséquilibre est subitement apparu: le funambule était unijambiste. Le funambule était unijambiste. Mais est-ce la seule explication. Comment résoudre un tel cas, et le peut-on.

*Roméo-sous-vide et Juliette-marionnette jouent ou ont joué
une scène d'amour, au loin.*

Roméo-sous-vide: Enfin nous voilà réunis, seuls,
mon amour. Nous pouvons dès à présent laisser nos
destins s'unir en toute quiétude, et jouir du bonheur
que l'avenir daignera nous offrir.

Juliette-marionnette: Oui, et pour l'éternité, mon
amour.

Roméo-sous-vide: M'aimerez-vous suffisamment
pour me suivre partout où je me rendrai?

Juliette-marionnette: Mon sang ne coule dans mes
veines qu'à la lueur de votre amour. Sans vous ma vie
est une nuit interminable.

Roméo-sous-vide: N'aimerez-vous que moi jusqu'à
la fin des temps?

Juliette-marionnette: Que mes yeux brûlent si je
regarde un autre homme. Que mon cœur devienne
cendre s'il s'enflamme pour un autre que vous.

Roméo-sous-vide: Que je meurs si un jour je ne
vous aime plus.

Juliette-marionnette: Que je me tue si je ne vous
aime plus, mon amour.

Roméo-sous-vide: Embrassez-moi.

Juliette-marionnette: Oui.

Roméo-sous-vide: Rien ne pourra jamais nous
séparer. Nos pouls sont à l'unisson.

Juliette-marionnette: Oui, nous sommes plus forts
que toutes les douleurs que le monde peut engen-
drer. Plus forts que la pire tempête qui puisse
s'abattre sur terre.

Roméo-sous-vide: Oui.

Juliette-marionnette: Oui.
Roméo-sous-vide: ...
Juliette-marionnette: ...
Roméo-sous-vide: Oui.
Juliette-marionnette: Oui.
Roméo-sous-vide: Taisez-vous. Embrassez-moi une
fois encore.
Ils s'embrassent.

*Et caetera*¹⁰.

¹⁰ *Et caetera.*

ŒUVRE DE GAËL BANDELIER

POINT DE FUITE POSSIBLE

Paris : L'Harmattan, 2007

Benjamin Knobil

Boulettes

Création de *Boulettes*

Le 5 janvier 2010
au Théâtre Pulloff à Lausanne

Mise en scène: Benjamin Knobil
Assistant à la mise en scène: Romain Aury-Galibert
Décor: Néda Loncarevic
Lumières: Laurent Nennig
Costumes: Diane Grosset
Son: Bernard Amaudruz
Maquillages: Viviane Lima

Avec :

Le Fils: Romain Lagarde
La Call-Girl: Sandrine Girard
Le Livreur: Lionel Frésard
La Mère: Lionel Frésard

Une production de la Compagnie nonante-trois

Décor

Dans une cuisine avec un grand frigo et une table sur laquelle il y a un ordinateur et un carton de boulettes. Au sol, des rouleaux de papier ménager, un rouleau de sachets de congélation, des produits de nettoyage, et des cartons de boulettes vides empilés avec soin. Des deux côtés de la table, deux chaises de bureau relax. Une des chaises fait face à l'ordinateur, l'autre est dos au public. Deux portes: une porte donnant sur un intérieur et une porte d'entrée donnant sur un palier.

La pièce est très sombre, éclairée par une étrange lueur verdâtre et mouvante. Il y a comme des ondulations d'ombres sur les murs. On entend des bruits lointains qui sont un mélange de gargouillis et de compressions de voitures.

1 – LES BOULETTES DE MAMAN

Le Fils est assis sur sa chaise, éclairé par la lumière de son ordinateur. Il se lève, ouvre le frigo et en sort une bouteille d'eau sans refermer la porte. La lumière du frigo vide l'éclaire. Il soulève le couvercle du carton de boulettes posé sur la table avec cérémonie. Il regarde le contenu, choisit une boulette, et en croque une petite. La lumière du frigo et de l'ordinateur baissent immédiatement. Il referme vite la porte du frigo. On entend plus fort ce son étrange, mélange entre un gargouillis géant et la compression d'une voiture. Il réouvre le frigo. La lumière reste stable.

LE FILS, *qui parle à la chaise qui est dos au public.* C'est physiquement impossible. Je ne comprends pas comment mon frigo et mon ordinateur marchent encore.

Il s'essuie les mains avec une feuille de rouleau de papier ménage.

Le temps semble suspendu, mélangé, répété, je l'ai déjà dit? Toujours pas de connexion. Toujours pas de connexion Internet. Je lance un diagnostic réseau.

Il tapote des touches sur son ordinateur.

Attendre maintenant. Manger des boulettes de viande. C'est la seule chose qui me reste à faire. Avant qu'il n'y en ai plus. Les ingurgiter les unes après les autres. Avec application et méthode. Le mieux est toujours de commencer par les plus petites. Une petite boulette et bien la mâcher. C'est ma mère qui les fait. Elle coupe de l'ail et de l'oignon et les hache finement avec du persil et de la coriandre fraîche sur sa planche en titane noir. Elle mélange le tout avec de la viande hachée. Un mélange de foies de volaille, de porc et de bœuf. Elle assaisonne le tout avec du sel, du poivre du Setchouan et du cumin moulu. Avec deux grosses cuillères profondes, elle façonne grossièrement les boulettes avant de les arrondir en les faisant rouler sur son plan de travail. (C'est son grand moment. Elle doit penser à Andy Garcia dans *Le Parrain* en train de faire des gnocchi en tenant la main de sa fiancée, qui n'est autre que la fille du grand chef de la mafia.) En poussant des soupirs, elle plonge les boulettes dans de l'eau bouillante salée. Puis elle met le tout au frigo. Le lendemain elle les enduit de jaune d'œuf et de chapelure avant de les tremper dans une friteuse. Elle les pose ensuite sur du papier absorbant pour pomper l'huile d'arachide. Ensuite, ma mère met les boulettes dans un carton à pâtisseries, puis elle appelle un coursier qui me livre le précieux colis encore fumant.

Chaque jour à 16 H pile, le coursier de CDS, *Call Delivery Service*, arrive et frappe à la porte deux coups brefs. On frappe à la porte. Vous n'attendez personne... Vous ouvrez la porte oui ou non?...

J'ouvre avec un petit sachet en plastique à la main. Sous sa casquette il me regarde d'un œil goguenard. C'est toujours le même coursier gras à tête de taureau versatile cherchant un drame. Je lui donne deux boulettes en guise de pourboire que je glisse dans la pochette plastique. Puis il part avec son sourire stupide en me demandant toujours comment je fais pour rester si mince. Chaque jour je mange mes trente boulettes de viande, et pourtant, j'ai remarqué que je ne grossissais pas. Je l'ai déjà dit? Le samedi il arrive avec deux cartons pour le week-end. J'ai acheté sur Internet grâce à un site spécialisé un micro-ondes pour mes boulettes du dimanche, mais je ne l'utilise plus. Le réchauffé a un goût de réchauffé. Le dimanche je mange froid. Trente boulettes.

Depuis toujours, chaque jour je mange mes trente boulettes de viande. Et pourtant, j'ai remarqué que je ne grossissais pas. Je ne fais pas de sport. Je passe mes journées chez moi à travailler sur mon ordinateur. Je traduis de l'anglais au français pour une revue sur abonnement des articles scientifiques, je suis spécialisé dans le domaine de la physique quantique. Je travaille beaucoup et je dors peu. Je me suis fait délocaliser à domicile par

mon patron. Ça lui permet d'économiser sur les trajets, les tickets restaurant, et la machine à café.

Bruit d'alerte de l'ordinateur.

Échec diagnostic réseau... Échec diagnostic réseau... Toujours pas de contact avec l'extérieur... Plus de connexion...

Machinalement il prend une boulette du carton et la croque. Bruits lointains de mélange de gargouillis et de compressions de voitures. Il se précipite pour fermer la porte du frigo. Toute lumière disparaît. Silence. Puis il ouvre la porte du frigo qui se remet à briller difficilement ainsi que l'ordinateur. Mouvements d'ombres sur les murs.

Cette... présence... J'ai toujours senti derrière moi comme... une présence... Pas d'une femme ou d'un homme. Non, non... ces derniers mois... dernières semaines... cette présence s'est faite massive et menaçante... massive et menaçante, oui, provoquant en moi une angoisse oppressante qui...

On frappe à la porte. Il sursaute.

2 – ON FRAPPE À LA PORTE

LE FILS, *qui s'essuie les mains avec une feuille de rouleau de papier ménage.* Et puis vous arrivez. Faim ? Froid ? Toujours pas ? C'était il y a près de deux mois, un samedi, à 16 H. Ou hier. Je ne sais plus. Toc ! Toc !... On frappe à la porte... Toc ! Toc !... On frappe à la porte... Vous n'attendez personne... Vous ouvrez la porte oui ou non ?...

Il se lève, prend un sachet en plastique et va vers la porte. Il l'ouvre et lève ses yeux machinalement sur le livreur. La casquette est trop abaissée sur son visage. Il ne distingue pas ses yeux cachés par des longs cheveux gras. Elle porte une combinaison rouge délavée, balafrée en diagonale par une fermeture éclair bleue. Sur sa poitrine, un logo large et idiot : trois lettres formées par un serpent ailé avec des lunettes d'aviateur planant au-dessus d'une planète en forme de cœur : GDS pour Call Delivery Service. Il reste fixé un moment à regarder la poitrine de la femme. Il est abasourdi et reste comme un crétin avec son sachet en plastique dans la main.

LA CALL-GIRL. Bonjour ! *Call Delivery Service!*

LE FILS. Qui êtes-vous ?

LA CALL-GIRL. *Call Delivery Service!*

LE FILS. Vous êtes une fille.

LA CALL-GIRL. Bravo! Faut le savoir avec cette combinaison.

LE FILS. Où est...

LA CALL-GIRL. J'ai votre carton. Dites, ça sent rudement bon.

LE FILS. Sent bon?

LA CALL-GIRL. C'est bien sombre chez vous.

LE FILS. Sombre?

LA CALL-GIRL. Sombre. Si vous voulez bien signer ici.

LE FILS. Où est...

LA CALL-GIRL. Je suis nouvelle.

LE FILS. Où est...

LA CALL-GIRL. Quelque chose ne va pas?

LE FILS. Où est le deuxième carton? On est samedi et vous n'avez qu'un carton. Ou est le deuxième carton? Le samedi c'est toujours deux cartons.

LA CALL-GIRL. Deux cartons ?

LE FILS. Où est le deuxième carton ?

LA CALL-GIRL. Quel deuxième carton ?

LE FILS. Le deuxième carton du samedi.

LA CALL-GIRL. Mes instructions c'est de vous livrer
aujourd'hui un seul carton.

LE FILS. Le samedi c'est deux cartons, un pour le
samedi et un autre pour le dimanche.

LA CALL-GIRL. Un autre pour le dimanche.

LE FILS. Un autre pour le dimanche !

LA CALL-GIRL. Je viens demain.

LE FILS. Vous venez demain ?

LA CALL-GIRL. Oui.

LE FILS. Avec un carton.

LA CALL-GIRL. Oui.

LE FILS. Avec un carton du dimanche ?

LA CALL-GIRL. Oui.

LE FILS. Il n'y a pas de livraisons le dimanche.

LA CALL-GIRL. Moi, je travaille demain.

LE FILS. Même le dimanche ?

LA CALL-GIRL. Je viens demain, à 16 H, vous livrer votre carton de boulettes.

LE FILS. Ce dimanche.

LA CALL-GIRL. Ça sent tellement bon ! J'aurais mal au cœur de vous en priver.

LE FILS. Mal au cœur ?

LA CALL-GIRL. Cœur, comme liqueur, shaker ou moqueur.

LE FILS. Vous vous moquez de moi ?

LA CALL-GIRL. Quel accueil ! Détendez-vous un peu. Il fait beau.

LE FILS. Il fait beau ?

LA CALL-GIRL. Il fait beau, il fait beau, il fait beau.

LE FILS. J'ai pas remarqué.

LA CALL-GIRL. C'est tout noir chez vous ! Faut pas voir les choses en noir.

LE FILS. Je vous vois en rouge.

LA CALL-GIRL. En rouge ?

LE FILS. Avec un logo formé par un serpent. Un serpent ailé à lunettes volant au-dessus de la terre.

LA CALL-GIRL. Une terre en forme de cœur. Vous avez de la chance de recevoir chaque jour ces boulettes...

LE FILS. C'est ma mère.

LA CALL-GIRL. Elle est très dévouée pour organiser ces livraisons.

Silence

Vous prenez le carton ?

LE FILS. Vous venez demain ?

LA CALL-GIRL. Oui.

LE FILS. Avec un carton du dimanche.

LA CALL-GIRL. Oui.

LE FILS. Alors à demain.

LA CALL-GIRL. Oui. On pourra mieux bavarder.

LE FILS. Bavarder ?

LA CALL-GIRL. Il faut que je file. Bon appétit !

LE FILS. Bon appétit ?

LA CALL-GIRL. Bon appétit. Vous êtes vraiment un spécial vous !

LE FILS. Ah bon ?

LA CALL-GIRL. Je vais être en retard pour ma livraison de 16 H 30 chez Frigério ! À demain...

Il attrape le carton de boulettes et lui claque la porte au nez. Il se retrouve debout toujours avec son petit sachet à la main. Ne sachant pas quoi en faire, il retourne vers sa table et commence en parlant à faire un ménage sommaire.

LE FILS. Même le dimanche... Je suis presque sûr que tous les livreurs qui ont jamais frappé à ma porte étaient des hommes. Est-ce que je dois dire « livreur » pour quelqu'un de l'autre sexe ? Coursière c'est vraiment trop laid et puis livreuse c'est trop littéraire. Non. Une fille de *Call Delivery Service* qui vient quand on l'appelle pour délivrer ses colis c'est une call-girl... Une call-girl... Un clic, une carte de crédit, et voici un être humain qui frappe à la porte avec des

marchandises. Internet c'est comme avoir deux mamans. On appelle et ça vient. Ce premier samedi, quand la call-girl est partie j'ai ouvert le carton pour voir s'il y avait bien le même nombre de boulettes. Tout semble normal. Je croque une boulette. Je sens comme une légère variation dans le goût. Un peu comme une note de musique mal assurée ou une saveur qui disparaît trop tôt. J'ai très mal dormi quand elle est partie. Même le dimanche. Si j'ai des boulettes chaudes le dimanche, est-ce que ça veut dire que maman prépare des boulettes le samedi pour les frire le dimanche? Maman ne fait pas de boulettes le samedi. Qu'est-ce qui a pu lui faire changer sa routine? Elle ne change jamais sa routine. Est-ce qu'elle a peur de ne pas fabriquer assez de boulettes avant ses soixante-quinze ans? Elle fait chaque jour ses quatre-vingt-dix boulettes. Après être passé chez moi, le coursier va chez Frigério (l'entreprise de congélation) pour faire congeler les soixante boulettes surnuméraires. Quand ma mère sera morte, Frigério m'enverra chaque jour mes trente boulettes. Ma mère a peur de mourir. Elle a calculé que s'il elle mourait avant ses soixante-quinze ans, je n'aurais pas assez de boulettes pour lui survivre. Ma mère a soixante-huit ans. Elle doit tenir encore sept ans. Est-ce que c'est pour me dire que je lui manque désormais même le samedi? Est-ce qu'elle s'oblige à travailler même le dimanche pour me faire culpabiliser?

Machinalement il prend une boulette et la croque. Bruits lointains de mélange de gargouillis et de compressions de voitures. Il se précipite pour fermer la porte du frigo. La lumière disparaît. Silence. Puis il ouvre la porte du frigo qui se remet à briller difficilement. Mouvements massifs sur les murs.

*S'essuyant les mains avec une feuille de papier ménage. Ce mouvement massif dans mon dos comme... jamais comme ça... sensation de vivre dans un film muet expressionniste germanique (entre *Le Cabinet du docteur Caligari* et *Nosfératu le vampire*)... le sol n'est pas droit... mon sang se vide... une angoisse sourde de mortalité et de solitude qui scie les tripes... ce noir gélatineux... un goudron tiède qui m'enveloppe complètement... il ne manque plus que les plumes... toujours eu peur du noir... C'est la seule chose qui me donne toujours envie de retourner dans les bras de maman... maman... Comme maintenant, j'ai été tenté de l'appeler pour lui demander ce qui se passait, mais il n'était pas... il n'est pas question de retourner dans l'engrenage, pas question, pas question... Non... Ce cessez-le-feu silencieux est plus sûr... Pourquoi mon ordinateur ne répond pas. Pourquoi il ne répond pas... Est-ce que c'est le disque dur? La carte mère... est-ce qu'il faut changer la carte mère?*

On frappe à la porte. Il sursaute.

3 – PREMIER DIMANCHE

Le Fils va vivement à la porte. Il l'ouvre et lève ses yeux machinalement sur la Call-Girl. Elle ne porte pas de casquette. Ses cheveux sont attachés. À la place de la combinaison rouge délavée à fermeture éclair bleue, elle porte une robe mauve laissant apercevoir son décolleté. Il a beaucoup de mal à enlever ses yeux du décolleté.

LA CALL-GIRL. Bonjour! *Call Delivery Service!*

LE FILS. Vous...

LA CALL-GIRL. Comme promis! On est dimanche et j'ai votre carton.

LE FILS. Il est là.

LA CALL-GIRL. Il y a encore quelque chose qui ne va pas?

LE FILS. On est dimanche.

LA CALL-GIRL. Oui, on est dimanche.

LE FILS. Et vous avez mon carton.

LA CALL-GIRL. Vous êtes tout pâle.

LE FILS. Ah ?

LA CALL-GIRL. Il fait noir comme une tombe chez vous. Vous êtes sorti prendre un peu l'air aujourd'hui ?

LE FILS. Sortir prendre l'air ?

LA CALL-GIRL. Oui.

LE FILS. Ah non. Je n'ai pas fait ça.

LA CALL-GIRL. Vous devriez, il fait beau.

LE FILS. Il fait beau.

LA CALL-GIRL. Oui. Il fait beau, il fait beau, il fait beau. J'ai enfin pu mettre ma robe.

LE FILS. Il fait beau, il fait beau, il fait beau.

LA CALL-GIRL. Ma robe ne vous plaît pas ?

LE FILS. Ce n'est pas ça. Il fait beau. Ça fait bizarre dans la bouche quand on le répète.

LA CALL-GIRL. Il fait beau, il fait beau, il fait beau... Vous êtes un spécial vous !

LE FILS. Un spécial ?

LA CALL-GIRL. C'est un compliment !

LE FILS. Un compliment ?

LA CALL-GIRL. Mais oui. Un compliment. Vous devriez profiter du beau temps. Vous n'êtes pas habitué à bavarder.

LE FILS. Je n'aime pas le mot bavarder dans la bouche. Bave-arder. Bave-arder.

LA CALL-GIRL. Et ma robe alors ?

LE FILS. Votre robe est mauve. C'est joli, mau-ve.

LA CALL-GIRL. La coupe ? Elle vous plaît ?

LE FILS. Vous avez une jolie coupe dedans.

LA CALL-GIRL. C'est un compliment ?

LE FILS. Je ne sais pas vraiment comment...

LA CALL-GIRL. Il suffit de dire les choses simplement. De se lancer...

LE FILS. ... Je ne sais pas... bave-arder, bavarder.

LA CALL-GIRL. C'est facile. Tenez. Les choses peuvent changer. Un jour on est en bonne santé et après ça change.

LE FILS, *qui réfléchit*. Ça n'a rien à voir.

LA CALL-GIRL. Si. Ce qu'on croit éternel peut disparaître.

LE FILS, *qui réfléchit*. Non, c'est pas comme ça...

LA CALL-GIRL. Que ferez-vous le jour où il n'y aura plus de boulettes, que votre mère...

LE FILS, *qui la coupe*. Oui! La robe vous va bien et elle a une jolie croupe.

LA CALL-GIRL. Comment?

LE FILS. Coupe! Coupe! Une jolie coupe! La robe a une jolie coupe!

Il sourit. Elle lui retourne son sourire, ce qui le trouble.

Pourquoi vous souriez comme ça?

LA CALL-GIRL. Comment?

LE FILS. Merci pour les boulettes! À demain!

Il lui claque la porte au nez. Puis il va s'affaler dans sa chaise relax qu'il transformera peu à peu en chaise de dentiste.

Elle m'a souri. Comme quand j'avais douze ans. Je n'ai plus l'habitude de sourire. Je n'aime pas montrer mes dents. C'est ma mère qui a choisi

mon orthodontiste car son nom lui inspirait confiance. M. Capeletti, un redresseur de dents avec un nom de nouille molle. J'avais douze ans et j'ai haï M. Capeletti tout de suite. Ma mère et lui se regardaient et se souriaient en coin dans un rapport commercial obscène. Avant de me faire baguer sur son siège hydraulique, M. Capeletti s'est penché vers moi et m'a murmuré: «Tu as les dents de devant écartées, les dents du bonheur. On va essayer de ne pas trop toucher à ça, c'est un signe de puissance sexuelle.» Clin d'œil, à moi d'abord, puis à ma mère. En jugeant déjà mes performances sexuelles futures, elle m'a souri et regardé d'un air fier que je ne connaissais pas encore. Ce même sourire. Un sourire plein de promesses. Un regard engageant et ambigu d'exciseuse prête à trancher avec délectation un prépuce pour la première fois. Ce jour-là, si elle avait pu, elle m'aurait circoncis avec la fraise du dentiste et servi mon reste mixé dans les boulettes du soir. Plaqué contre la chaise électrique avec la bouche démesurément ouverte par des écarteurs, j'ai l'impression d'être broyé dans une mâchoire de fer et d'être avalé, dissous et englouti dans un jus dangereux de sourires et d'ombres. Je n'aurais jamais dû ouvrir... la porte... la bouche... ouvrir... jamais du sourire... me découvrir... ouvrir... jamais du sourire... sourire... me découvrir...

4 – DEUXIÈME DIMANCHE

On frappe à la porte

LE FILS. Toc! Toc!... On frappe à la porte... Vous n'attendez personne... Vous ouvrez la porte oui ou non?... Que feriez-vous?... Hein!... Toc! Toc!... Vous ne répondez pas?! Le lundi suivant à 16 H on frappe à la porte.

On frappe encore à la porte. Il va craintivement vers la porte et l'ouvre. La Call-Girl porte son costume réglementaire avec sa casquette et ses cheveux gras. Elle est aimable et souriante de manière très professionnelle.

LA CALL-GIRL. Bonjour! *Call Delivery Service!*

LE FILS. Bonjour, je dois...

LA CALL-GIRL. Votre carton.

LE FILS, *prenant le carton.* Merci. Hier, votre sourire...

LA CALL-GIRL. Signez là...

LE FILS, *en signant.* Pourquoi m'avez-vous souri? Je n'aime pas...

LA CALL-GIRL, *reprenant le pad*. Merci.

LE FILS. Je ne comprends pas... vos dents...

LA CALL-GIRL. Je bavarderais bien avec vous, mais il faut que je file. J'ai du lundi au samedi ma livraison de 16 H 30 chez Frigério.

LE FILS. Ah bon, mais...

LA CALL-GIRL. Dimanche. On bavardera dimanche.

LE FILS. Ah bon, mais...

LA CALL-GIRL. Merci et à demain !

Il ferme la porte. Mouvements sur les murs. Il va devant son ordinateur et commence à jouer à un jeu dont on entend des sons idiots.

LE FILS. On bavardera dimanche. Va jouer maman a du travail. Pareil les autres jours de la semaine. Travail, boulettes, livraison, boulettes, sensation d'être suivi, boulettes, dodo, boulettes (comme si l'ombre de M le maudit me suivait en sifflo-tant avec ses yeux globuleux). *Il siffle* Peer Gynt *de Grieg*... Vous comprenez. Un samedi avec un seul carton. Viendra-t-elle demain? J'aime être sûr de mes routines. Est-ce qu'elle viendra vraiment avec un carton du dimanche? Si elle ne vient pas est-ce que je dois me rationner jusqu'à lundi 16 H? Si elle vient, est-ce qu'il fera beau?

S'il fait beau, est-ce qu'elle portera son uniforme ou sa robe mauve? Est-ce que maman est malade pour faire des boulettes le samedi pour le dimanche. Malade? Elle doit tenir encore sept ans pour envoyer assez de boulettes chez Frigério... Je l'ai déjà dit?

Bruit de « game over ».

Au moins les jeux fonctionnent encore. Toujours pas de connexion. Est-ce que les paramètres de mon routeur ont été effacés? Je vais refaire une partie. Commencer ma routine habituelle comme si j'allais me mettre au travail... Comme si tout était normal... Oui... Tout va redevenir normal...

Il ferme les yeux et prend une grande inspiration.

D'habitude pour tromper mon angoisse je commence ma routine habituelle avant de me mettre au travail. Je fais quelques jeux sur mon ordinateur, toujours dans le même ordre: patience simple, mah-jong, dames, Space Invaders et Shoot the Cook 5. Je relève mon mail professionnel pour charger mes traductions puis je surfe sur Internet sur des sites scientifiques pour mon travail, sur des sites de vente par correspondance et surtout de téléchargement légal de films. Pas de sites de rencontres, de forums ou de blogs où de pauvres âmes impudiques étalent leurs sentiments mièvres et bileux

sur des tranches d'ego indigestes. Je préfère être seul tout seul. Je travaille difficilement, les nuits sont longues, je mets du temps pour m'immerger complètement dans des traductions complexes, sur des bombardements de protons et de photons, incidences en rayons gamma. Traduire... traduire... traduire... traduire encore de l'anglais au français l'univers de la physique et de la chimie. Je suis spécialisé dans les domaines de la physique quantique. Je l'ai déjà dit? Je travaille beaucoup et je dors peu. J'ai toujours eu peur de dormir tout seul dans le noir alors j'ai pris l'habitude de travailler la nuit. J'ai un grand fauteuil inclinable spécial que j'ai commandé sur Internet qui me permet de dormir dessus. Il avait tous les critères que je recherchais mais il était en promotion et ne venait que par deux... Que par deux... C'est absurde... je veux une chaise et j'en ai deux... Pourquoi? Pour qui? Pour qui? Pourquoi par deux? J'aime bien m'endormir seul sur mon fauteuil au milieu d'une phrase ou devant un film entre deux traductions et me réveiller dès les premières lumières du jour. Je dis toujours que mon travail produit des ondes quantiques neutres... Au contraire du sommeil de maman... Ses ronflements faisaient vibrer la structure de la maison au niveau subatomique et me gardaient éveillé...

Il dodeline de la tête et commence à s'endormir. Soudain on frappe à la porte. Il sursaute et va à la porte contrarié et

de mauvaise humeur. Il ouvre la porte avec brutalité. La Call-Girl, ses cheveux attachés, porte sa robe mauve.

LA CALL-GIRL. Bonjour! *Call Delivery Service!*

LE FILS. Qu'est-ce vous faites là?

LA CALL-GIRL. On est dimanche.

LE FILS. Dimanche?

LA CALL-GIRL. Oui.

LE FILS. Quelle heure est-il?

LA CALL-GIRL. Ouvrez vos volets! On se croirait au fond d'une grotte aux parois grouillantes de vermine.

LE FILS. Quelle heure est-il?

LA CALL-GIRL. 16 H tapantes.

LE FILS. 16 H?

LA CALL-GIRL. Il fait beau, il fait beau, il fait beau!
Vous n'êtes pas sorti aujourd'hui.

LE FILS, *contrarié*. Oui. Il fait beau. Il fait beau, il fait beau, il fait beau et vous portez votre robe mauve.

LA CALL-GIRL. Il fait beau, j'ai mis ma robe mauve et j'apporte le carton de boulettes du dimanche du monsieur.

LE FILS. Du monsieur ?

LA CALL-GIRL. Je parle de vous.

LE FILS. Vous parlez de moi.

LA CALL-GIRL. Vous aussi.

LE FILS. Je parle de qui ?

LA CALL-GIRL. Je sais pas moi, de vous, de moi.

LE FILS. Je parle de moi ? Je suis perdu.

LA CALL-GIRL. Vous allez bien ? Vous avez une drôle de tête.

LE FILS. Une tête de monsieur.

LA CALL-GIRL. Vous n'êtes plus un petit garçon.

LE FILS. Une tête de monsieur.

LA CALL-GIRL. Une tête de quelqu'un qui devrait profiter du beau temps. Il fait beau, il fait beau, il fait beau.

LE FILS. Quand on répète les mots ils perdent leur sens.

LA CALL-GIRL. Il fait beau, ça n'a pas de sens, c'est juste bon.

LE FILS. C'est bon dans quel sens ?

LA CALL-GIRL, *qui sourit*. C'est comme les boulettes de votre maman.

LE FILS. Qu'est-ce qui vous fait sourire ?

LA CALL-GIRL, *qui sourit*. Quand c'est bon, c'est bon, et quand c'est fini, c'est fini.

LE FILS. Que voulez-vous dire ?

LA CALL-GIRL. Ou qu'il y ait une pénurie de boulettes.

LE FILS. Il n'y en a plus ?

LA CALL-GIRL. Il faut bien quelqu'un pour les fabriquer. Votre mère devra bien un jour fermer sa cuisine.

LE FILS. Dans sept ans.

LA CALL-GIRL. C'est bien long sept ans. Beaucoup de choses peuvent arriver en sept ans.

Elle sourit.

LE FILS. Pourquoi vous souriez toujours comme ça?!

LA CALL-GIRL. C'est dimanche! Et vous, pourquoi vous ne souriez pas?

LE FILS. Je... je ne sais pas... comment sourire... me découvrir...

LA CALL-GIRL. Je ne vous ai jamais vu sourire.

LE FILS. Je dois rentrer maintenant.

Fébrile, il prend maladroitement le stylet pour signer sur le pad, mais le laisse tomber par terre.

LE FILS. Oh. Pardon, je vais le ramasser.

Il se baisse pour ramasser le stylet. En descendant il est troublé par l'odeur de la robe. Il se retrouve à quelques millimètres des pieds de la call-girl. Il reste quelques secondes interdit devant ce spectacle.

LA CALL-GIRL. Vous aimez mes pieds?

LE FILS. Non. Oui! Enfin... C'est...

LA CALL-GIRL, *en riant*. Ah! Vous avez une fascination pour les pieds?

LE FILS. Je... Je... Les pieds... *Il se relève brusquement.*

LA CALL-GIRL. Je plaisante. Je vous ai contrarié?
Vous êtes tout rouge.

LE FILS. Je me suis relevé trop vite, j'ai la tête qui tourne.

LA CALL-GIRL. Laissez-moi vous aider.

LE FILS. Ne me touchez pas! Même si j'ai une drôle de tête je vais mieux.

LA CALL-GIRL. Une drôle de tête de monsieur.

LE FILS. Une tête de monsieur qui ne comprend pas ce que vous lui voulez.

LA CALL-GIRL. Venez avec moi prendre l'air. Prenez votre manteau et sortons.

LE FILS. Je dois rentrer maintenant.

LA CALL-GIRL. Alors tant pis pour vous. À demain, et pensez à ce que je vous ai dit.

LE FILS. À quoi? Il fait beau?

LA CALL-GIRL. À ça aussi. À demain!

LE FILS. À demain.

LA CALL-GIRL. C'est gentil de ne pas me fermer la porte au nez.

LE FILS. Je vous ai fait mal ?

LA CALL-GIRL. Non. *Elle sourit.* À demain, à pied, pressée et professionnelle.

Le Fils ferme la porte et reste collé derrière. Il pousse un long soupir de soulagement.

LE FILS. Encore ce sourire... un sourire comme maman... un sourire plein de dents... et ses pieds... ses petits pieds aux orteils boudinés... j'ai perdu tous mes moyens... La dernière fois que j'ai été aussi près des pieds d'une femme j'avais seize ans. Je suis dans un petit appartement de vacances. Un salon, une cuisine, deux chambres et deux couples: ma mère et son amant trapu, et mon amie et moi. C'est ma première fois. L'étendue des saveurs érotiques qui me restent à découvrir me tétanise. Tout à mes efforts maladroits et besogneux, je guette les moindres signes du plaisir dans la respiration de plus en plus irritée et impatiente de ma compagne au corps nubile. J'ai léché, mordillé et embrassé ses pieds (comme dans le film *El* de Luis Bunuel), sans résultat. Constatant mon échec, j'ai soigneusement contourné son buisson d'un noir obscur et touffu et je me suis mis à lui rayer avec application les seins avec mes lèvres gercées. Je pense avec frustration aux « Oh ! James » lascifs et sonores des Bond girls. Et puis soudain, le feu d'artifice. « Oui ! Oh oui ! Oui ! Encore ! Oh oui c'est bien... » Je n'en crois pas mes oreilles. Je m'arrête

et relève ma tête. C'est ma mère. Modelée, pétrie et retournée sur le plan de travail, ma mère dans la pièce d'à côté déclame ses encouragements à son vaillant pâtissier. Ses cris se transforment en rugissements extatiques. Plus les voisins se plaignent avec des « Ça suffit ! Silence ! », des « Mais c'est pas vrai ! », « On veut dormir ! », plus le crescendo s'approche du climax final. Défait, je regarde ma compagne dégoûtée et déçue tandis qu'enfin la déflagration atomique de l'orgasme de ma mère souffle la ville entière. Le lendemain matin, les voisins me regardaient d'un air goguenard et admiratif; ils me prenaient, moi, l'adolescent humilié, pour l'étalon du bonheur, jugeant le pouvoir de mes boulettes, incapables d'imaginer ma mère dans le rôle de gorge profonde.

Un temps.

J'ai faim. Il faut que je mange.

Il regarde le fauteuil.

Une pénurie de boulettes ?

Il va vers le carton de boulettes et en prend une. Il s'apprête à la croquer, change d'avis et va vite vers le frigo pour le fermer. Dans l'obscurité il croque sa boulette. Tout tremble dans un chaos de cris, de chuchotements et de sons de compression et de digestion. Comme un orgasme qui monte. Il ne sait où aller et se retrouve contre un mur.

Apeuré et terrifié dans l'obscurité. Les ombres vont et viennent en glissant sur les murs et se fondent les unes dans les autres... l'ombre de ma call-girl est-elle là elle aussi? ... quand elle a sonné à la porte j'ai vu son ombre recouvrir mes pieds... nos ombres se mélangent sur le sol... est-ce qu'elles se sont plu?... que font-elles quand elles se superposent?... est-ce qu'elles ont des rapports érotiques?... est-ce que son ombre et celle de maman parlent... parlent... bave-ardent sur moi... sur moi... en mangeant des boulettes?... J'ai l'impression d'entendre des chuchotements, des murmures... comme... des milliers d'ombres de femmes me frôlent, me touchent, me harcèlent... des seins qui glissent contre ma poitrine, des fesses se frottant furtivement contre mes cuisses, des mains parcourant mes cheveux, des doigts tenter mes lèvres invitant ma bouche à les sucer... Cette sarabande s'arrête pour laisser la place à de vieilles ombres ridées qui me tirent les joues en faisant mal, mal comme seules les grand-mères savent le faire. J'ai l'impression que ma joue va être déchirée... laissez-moi... arrêtez vos chuchotements... Vos vieilles histoires ne m'intéressent pas... Je ne veux pas... non... c'est faux... c'est entre moi et maman... taisez-vous... je ne veux pas vous écouter... non! Je ne peux rien pour elle... je préfère avoir peur... non! je ne veux pas la revoir... Arrière! silence! silence!

Il va vivement au frigo et en ouvre précipitamment la porte qui éclaire de nouveau la cuisine.

Non. Je ne vais pas saisir le téléphone, je ne vais pas envoyer un mail à maman. Je ne peux pas le faire, je ne peux pas le faire ! Est-ce que je dois sortir un sabre laser pour affronter le côté obscur de mon ombre ? Elles sont là comme des sirènes à tourner autour de la cuisine comme des tentatrices enveloppantes et mortelles. Il faudrait peut-être que (comme Kirk Douglas dans le film *Ulysse*), je m'attache au frigo pour entendre leur chant sans être tenté de les rejoindre au fond des abysses. Non, ce n'est pas le moment de rejoindre le royaume des ombres.

Il éteint son ordinateur, va sous la table et commence à débrancher tous les fils.

D'abord rétablir la connexion. Vérifier tous les câbles : le câble du modem, la tension électrique, et surtout, l'alimentation...

On frappe à la porte. Il sursaute et se cogne la tête sous la table.

5 – TROISIÈME DIMANCHE

LE FILS. Toc! Toc!... On frappe à la porte... Vous n'attendez personne... Vous ouvrez la porte oui ou non?... Que feriez-vous?... Hein!... Toc! Toc!... Vous ne répondez pas?! le dimanche suivant, le troisième dimanche. 16 H. Je l'ai déjà dit?

Il va pour ouvrir la porte. La Call-Girl est là dans sa robe mauve portant le carton de boulettes recouvert d'un plastique. Elle est trempée et dégouline des pieds à la tête. Ses seins pointent sous l'étoffe mouillée. Le Fils a du mal à cacher son émoi.

LA CALL-GIRL. Bonjour! *Call Delivery Service!*

LE FILS. Votre robe est collée.

LA CALL-GIRL. Pardon?

LE FILS. Votre robe mouillée colle.

LA CALL-GIRL. Oui?...

LE FILS. Ne bougez pas je vais vous chercher une serviette pour vous essuyer.

Il disparaît dans l'obscurité de son appartement pour aller chercher une serviette.

LA CALL-GIRL. C'est très gentil à vous. Ne vous perdez pas dans vos ténèbres!

Elle pose le carton au sol.

LE FILS, *off.* À qui parlez-vous?

LA CALL-GIRL. À vous. Vous n'êtes pas sorti aujourd'hui.

LE FILS, *off.* Pas aujourd'hui.

LA CALL-GIRL. Il pleut il pleut il pleut.

LE FILS, *qui revient avec la serviette.* Il pleut il pleut il pleut?

LA CALL-GIRL, *qui commence à s'essuyer.* Comme vous dites.

LE FILS. C'est vous qui avez dit ça.

LA CALL-GIRL. Qu'est-ce que j'ai encore dit? Il fait beau, il fait beau...

LE FILS. ... il fait beau. Vous avez mis la robe mauve.

LA CALL-GIRL. Qui est collée.

LE FILS. Vous êtes toute mouillée.

LA CALL-GIRL. Tenez, vos boulettes! *Elle se baisse pour ramasser le carton au sol.*

LE FILS. Mes boulettes ?

LA CALL-GIRL. Ne vous inquiétez pas pour vos boulettes, j'ai mis un plastique dessus.

LE FILS. Vous avez mis un plastique sur mes boulettes ?

LA CALL-GIRL, *qui rit.* Je m'excuse.

LE FILS. Pourquoi ?

LA CALL-GIRL. Je ne suis jamais sûre que vous me compreniez.

LE FILS. Il pleut il pleut il pleut. Il fait beau il fait beau il fait beau. C'est bon c'est bon c'est bon.

LA CALL-GIRL. Vous avez toujours l'air un peu perdu.

LE FILS. Je suis là.

LA CALL-GIRL. Je m'excuse, je n'ai pas à être si personnelle.

LE FILS. Vous êtes personnelle.

LA CALL-GIRL. Vous trouvez ?

LE FILS. Oui. Vous êtes personnelle.

LA CALL-GIRL. Ça me fait plaisir. Personnelle comment ?

LE FILS. Personnelle... comme vous.

LA CALL-GIRL. Personnelle, personnelle, personnelle ?

LE FILS. Oui.

Silence

LA CALL-GIRL. Vous avez un parapluie ? Je vous le rendrai demain.

LE FILS. Je n'ai pas de parapluie, mais gardez le plastique de mes boulettes.

LA CALL-GIRL. Sur ma tête ? Vous trouvez que j'ai une tête de boulette ?

LE FILS. Je ne sais pas.

LA CALL-GIRL. Monsieur est d'un galant !

LE FILS. Je ne voulais pas...

LA CALL-GIRL. Vous êtes drôle. J'ai une tête de boulette ?

LE FILS. Je suis...

LA CALL-GIRL. Vous aussi! *Elle rit.* J'aime bien bavarder avec vous.

LE FILS. Bavarder. Bave-arder

LA CALL-GIRL. Bavarder bavarder bavarder.

LE FILS. Bavarder bavarder bavarder.

LA CALL-GIRL. À demain alors ?

LE FILS. Vous ne venez pas demain ?

LA CALL-GIRL. Et vous ?

LE FILS. Moi oui, mais vous ?

LA CALL-GIRL. Moi oui.

LE FILS. Moi aussi.

LA CALL-GIRL. Pour vous apporter vos boulettes.

LE FILS. Mes boulettes.

LA CALL-GIRL. Les boulettes de votre mère.

LE FILS. De ma mère.

LA CALL-GIRL. Vous y avez pensé ?

LE FILS. À quoi ?

LA CALL-GIRL. Vos boulettes. Vous n'avez pas peur
de ne plus en avoir ?

LE FILS. Comment ?

LA CALL-GIRL. Qu'un jour il n'y en ait plus ?

LE FILS. Pourquoi vous dites toujours ça ?

LA CALL-GIRL. Vous y avez pensé alors. Vous feriez
quoi ?

LE FILS. Il y en aura toujours.

LA CALL-GIRL. Rien n'est sûr. Il faut savoir se
préparer au pire.

LE FILS. Vous ne connaissez pas ma mère. Elle ne
laisse rien au hasard.

LA CALL-GIRL. Vous seriez triste ?

LE FILS. Vous voulez que je sois triste ?

LA CALL-GIRL. Elle pourrait tomber malade.

LE FILS. Vous connaissez mal ma mère.

LA CALL-GIRL. Être à l'hôpital avec une maladie incurable.

LE FILS. Vous aussi.

Silence.

LA CALL-GIRL. Vous êtes fâché ?

LE FILS. À demain.

LA CALL-GIRL. Vous êtes fâché.

LE FILS. Vous posez toujours de drôles de questions.

LA CALL-GIRL. Fâché fâché fâché ?

Silence

LE FILS, *en regardant ses pieds*. J'aime bien le son « ch ». Votre bouche fait bien le son « ch ».

Silence

LA CALL-GIRL. C'est la première fois qu'on me dit ça.

Silence. Il regarde ses pieds.

LA CALL-GIRL, *en souriant*. Dimanche. Chavirer. Bouche. Chaud... Chaussette.

Silence.

LE FILS, *perdant tous ses moyens et parlant trop fort.* À demain !

LA CALL-GIRL. À demain, à pied, pressée et professionnelle.

LE FILS. Pressée.

LA CALL-GIRL. Et professionnelle. Ma livraison de 16 H 30.

LE FILS. Chez Frigério.

LA CALL-GIRL. Chez Frigério.

LE FILS. L'entreprise de congélation.

LA CALL-GIRL. Pour les boulettes du monsieur.

LE FILS. À demain.

LA CALL-GIRL. À demain.

LE FILS. À demain.

LA CALL-GIRL. À demain.

LE FILS. À demain.

LA CALL-GIRL. À demain.

LE FILS. À demain.

LA CALL-GIRL. À demain.

LE FILS. À demain.

LA CALL-GIRL. À demain.

LE FILS. À demain.

Il referme la porte et retourne machinalement sous la table pour rebrancher les câbles.

Qu'est-ce qui s'est passé? Je me sens tout drôle.

Il allume l'ordinateur qui produit un son d'alerte agressif.

Kernel Panic. Kernel Panic c'est l'état dans lequel vous m'avez mis. C'est l'équivalent de BSOD, blue screen of death si vous avez un PC, «L'écran bleu de la mort». Le système est complètement planté, je dois tout réinitialiser. C'est dimanche soir, l'obscurité grandit et les mots minutes s'accumulent, les pages se transforment en unités monétaires. À côté du clavier le carton de boulettes se vide avec régularité et précision... ma tête bascule et dodeline de sommeil de plus en plus... bosons et quarks... mon fauteuil s'incline... retour aux leptons et rayons gamma... toujours cette sensation d'être observé... Quelle heure est-il?... Spectres et rayons gamma... gamma... mama... gamma...

claquements des doigts sur le clavier... clic-clac-
clic-clac-clic-clac-clic-clac-clic-clac-clic-clac-
clic-clac-clic-clac...

... une femme (comme Marylin Chambers dans *Derrière la porte verte* des frères Mittchel), en combinaison *Call Delivery Service* sur des talons hauts. Elle marche triomphante comme une reine sur l'asphalte. Sa poitrine naturelle balance de gauche à droite au rythme du battement croisé de ses jambes interminables. Ses pieds parfaits délicatement enlacés dans un scandale de cuir. Ses fesses cambrées et généreuses montées en série se déhanchent avec fierté en courant alternatif. Elle tourne la tête et me regarde en suçotant son index de sa bouche opulente. D'un mouvement de menton lascif et perceptible de moi seul, elle m'invite à la suivre dans un tunnel isolé. Le passage devient tellement sombre que je ne vois plus rien. Soudain, je suis agrippé avec ferveur et plaqué contre un mur en briques jaunes. Follow the yellow brick road ! Je sens ses lèvres pulpeuses qui s'écrasent goulûment contre les miennes, sa langue tiède et avide qui me retourne le palais, sa main qui glisse dans mon pantalon pour saisir ma verge de vertige. Après une cascade sans fin de coups de langue et de morsures, mon sexe est bientôt englouti dans sa bouche ferme comme un fourreau érectile dentelé de velours. Tandis qu'une main experte emprisonne mes testicules et les fait tinter de bonheur, l'autre tient chaudement mon organe

en haleine. Les gémissements étouffés de ma tortionnaire augmentent en intensité. Au moment où je vais la maculer, elle se retire pour se dénuder, me laissant un répit bienvenu exposant à mes mains aveugles sa beauté turgescente. Je sens sous mes doigts sa toison taillée comme un jardin anglais, luisante de désir tel un torrent d'amour, invitant mon trident à la biner sans relâche. Effritant mon dos contre le mur, je la soulève en empoignant ses cuisses, et sa main experte m'introduit en terre promise. Une forêt de cheveux zèbre mon corps, dans le quatre-mains effréné elle se tord et crie empalée de plaisir. Je sens la marée irrésistible qui va bientôt nous emporter, au moment suprême, au moment où la vague nous submerge, elle hurle, son visage transfiguré, transfiguré en celui de ma mère, elle hurle, Oui ! Oh oui ! Oui ! Encore ! Oh oui c'est bien ! Mange ! Mange mon fils ! Mange !

On entend le bruit de redémarrage de l'ordinateur. Il se précipite devant l'écran comme quelqu'un réveillé en sursaut...

Il redémarre. Il redémarre... Toujours pas de connexion...

Il vérifie les connexions.

Pas de signal. Pas de signal. Seul au monde. Seul au monde. De la chaleur... mes boulettes sont froides, si froides, si froides...

On frappe à la porte. Il sursaute.

Il y a quelqu'un? Dites quelque chose...
parlez... parlez!

6 – QUATRIÈME DIMANCHE

On frappe encore à la porte.

LE FILS. Toc! Toc!... On frappe à la porte... Vous n'attendez personne... Vous ouvrez la porte oui ou non?... Que feriez-vous?... Hein!... Toc! Toc!... Vous ne répondez pas?! Le dimanche suivant, C'est déjà dimanche. 16 H. Dimanche 16 H.

Il se précipite à la porte et l'ouvre. La Call-Girl porte sa robe mauve. Ses cheveux sont défaits et brillants de propreté comme pour une publicité de shampoing. Il semble brusquement paniqué; il fait tout pour masquer une érection soudaine et massive.

LA CALL-GIRL. *Call Delivery Service* bonjour!

LE FILS. ... Ah...

LA CALL-GIRL. Vous avez encore l'air soucieux aujourd'hui.

LE FILS. ... C'est dimanche.

LA CALL-GIRL. C'est moi ou il fait chaque jour plus sombre chez vous?

LE FILS, *agressif*. Non ! C'est que je ne sais pas que si parce que...

LA CALL-GIRL. Fâché ?

LE FILS. Ce n'est pas ça.

LA CALL-GIRL. Comment vous faites ?

LE FILS. Quoi ?

LA CALL-GIRL. Sortir, les cafés, le soleil, la pluie, les gens, les fleurs...

LE FILS. La lavande ! C'est les cheveux !

LA CALL-GIRL. Les cheveux ?

LE FILS. Votre robe lavande, il fait beau ?

LA CALL-GIRL. Il pleut, il fait beau ?

LE FILS, *changeant de position pour contenir son érection*.
Ça je comprends bien mais...

LA CALL-GIRL. Ça sent bon vos boulettes.

LE FILS. Quoi ?

LA CALL-GIRL. J'aimerais bien les goûter.

LE FILS. Goûter mes boulettes ?

LA CALL-GIRL. Vous le faites exprès !

LE FILS, *qui se contorsionne de nouveau*. De quoi parlez-vous ?

LA CALL-GIRL. Je suis curieuse et puisque c'est dimanche...

LE FILS. Oui c'est dimanche mais je dois...

LA CALL-GIRL. Il fait beau il fait beau il fait beau.

LE FILS, *au supplice*. Oui. Je ne peux pas rester là comme ça.

LA CALL-GIRL, *qui comprend enfin la situation*. Comme ça comment ?

LE FILS. Je ne sais pas comment vous dire ça.

LA CALL-GIRL. Essayez.

LE FILS. C'est trop dur, c'est trop dur...

LA CALL-GIRL. ...c'est trop dur. Je suis trop directe ?

LE FILS, *se débanchant*. Non. Non. Vous êtes très bien.

LA CALL-GIRL. Vous avez un problème avec votre pantalon ?

LE FILS, *prêt à exploser*. Non ! Oui ! Non !

LA CALL-GIRL, *souriant*. C'est moi ou vos boulettes qui vous font danser comme ça ?

LE FILS, *hurlant presque*. Moi ! danser !? À demain !

LA CALL-GIRL. Attendez. Dimanche prochain...

LE FILS, *la coupant et faisant semblant de danser*. Tout ce que vous voulez !

LA CALL-GIRL. Je ne vous ai jamais vu si gai.

LE FILS. Gai ! Oui ! Je suis gai !

LA CALL-GIRL. Vous êtes gay ?

LE FILS. Non pas comme ça. Dimanche, à dimanche !

Le Fils s'apprête à fermer la porte mais la Call-Girl la maintient ouverte.

LA CALL-GIRL. Je vous taquine. Sérieusement. Ne fermez pas la porte. C'est très important que je vous dise... Votre mère...

LE FILS, *se débanchant de manière soudaine et brutale*. Dimanche prochain. Je vous donne des boulettes dimanche prochain.

Il veut fermer la porte mais elle bloque la fermeture avec son pied.

LA CALL-GIRL. Dimanche prochain? On est dimanche aujourd'hui et ce que j'ai à vous dire ne peut plus attendre... votre mère...

LE FILS, *qui la coupe*. Oui! On parlera! Dimanche prochain! Je dois partir. *Il la pousse et lui claque la porte au nez. Il réouvre la porte.* Pardon excusez-moi.

LA CALL-GIRL. Écoutez-moi, votre mère...

Il reclaque la porte. Il réouvre la porte.

LE FILS. Pardon pour la porte sur le nez.

Il reclaque la porte brutalement.

Mon érection est si forte qu'elle me fait mal... Le parfum de ses cheveux... Elle utilise le même shampoing à la lavande que maman... Je n'arrive pas à savoir si c'est cette odeur de lavande mélangée à celle des boulettes qui m'a mis dans un tel état d'excitation... Qu'elle utilise le même shampoing que maman est-il une coïncidence? Avec tous les shampoings sur le marché? Pourquoi sourire tout le temps? Pourquoi jouer comme ça avec moi? Pourquoi ces doubles sens fielleux... Ce sourire, ce fiel, je

ne sais pas quoi dire... je ne sais jamais quoi répondre...

Il prend une boulette et hésite à la manger. Il parle à sa boulette.

Fiel, fille, elle, fiel... Comment une fille souriante au logo de serpent peut-elle être pour moi? Pour de l'argent? Pour de l'argent? Comment fait maman? Elle doit bien payer un supplément pour les livraisons du dimanche... Les prix augmentent sans cesse. Tout est devenu cher. Même les bas morceaux deviennent hors de prix. Fiel, fille, elle, fiel... Les foies de volaille restent abordables mais sont enquinants à préparer, car même sur ces pièces minuscules il faut retirer le fiel. C'est une des choses que ma mère fait avec le plus de difficulté. Fiel, fille, elle, fiel... Le fiel est pour elle un condiment inestimable. Un mode de vie. Une fois retiré, elle le regarde avec un sourire indéfinissable. J'ai longtemps cru qu'elle mettait le fiel de ses petits foies dans des bocaux avec de l'alcool de framboise pour faire des conserves spéciales. Je l'imaginai parfois inhaler puis boire cet élixir vicieux (une amertume venimeuse enrobée dans les vapeurs sucrées d'une baie sanglante).

Fiel, fille, elle, fiel... « Vous avez un problème avec votre pantalon? » – « C'est moi ou vos boulettes qui vous font danser comme ça? » Pour de l'argent? Est-ce que ma call-girl a bu

l'alcool de fiel de maman ? Qu'est-ce qu'il faut dire ? Comment répondre ? Ne plus jamais parler ? Je n'ai jamais su comment répondre.

Je me revois à l'anniversaire de mes seize ans. Ma mère m'a organisé un anniversaire surprise. Elle a invité le ban et l'arrière-ban de tous les humanoïdes que je peux connaître. J'arrive de l'école et tous sont là en train de parler de moi en attaquant une masse impressionnante de boulettes débordant d'un énorme et antique couscoussier. Le fiel coule à flots, le verre de fiel de maman n'est jamais vide. Avec un stoïcisme appuyé, elle raconte à tous d'un air las et douloureux comment elle doit nettoyer mes draps souillés par mes masturbations intempestives, elle, fiel, elle raconte qu'en tant que mère elle doit comprendre et accepter mes urgences masculines adolescentes et incontrôlées, elle raconte que ses boulettes me donneront au moins une semence saine et de qualité pour transmettre de génération en génération un héritage culturel et culinaire unique, fiel, fille, elle, fiel... Est-ce que maman a encore tout préparé ? Pourquoi ces sourires et ces allusions ? Est-ce que ma mère a directement sélectionné une call-girl sur catalogue et lui a fait boire sa goutte au fiel ? Fiel, fille, elle ou fiel ? Pour de l'argent ? Qui est-elle ? Pourquoi elle ? Pourquoi... « Fâché »... « bavarder »... la coupe de cette robe mauve... ce sourire... des pieds si proches... votre poitrine mouillée... votre poitrine mouillée...

7 – LE TROU NOIR DE MAMAN

On frappe à la porte. Le Fils sursaute et laisse tomber par terre la boulette qu'il avait dans la main.

LE FILS, *nettoyant la boulette tombée par terre puis s'essuyant les mains.* Toc! Toc!... On frappe à la porte... Vous attendez quelqu'un... Je l'ai déjà dit? Je l'ai déjà dit? Je me suis rasé et j'ai fait sécher une chemise boutonnée sur un cintre pour qu'elle soit bien repassée. Je fais ma lessive le samedi matin. Le règlement de copropriété l'interdit le dimanche. J'ai mis un slip d'hiver en nylon renforcé et un pantalon épais en velours côtelé en cas d'embarras. Je fais comme Albert Einstein qui portait chaque jour toujours les mêmes vêtements. J'ai commandé par catalogue sept tenues complètes de printemps et sept d'hiver. Je fais ma lessive le samedi matin et je n'ai jamais de problèmes de chaussettes orphelines.

On frappe à nouveau. Il se prépare, il sort de sa poche un petit sachet en plastique. Il inspire et ouvre la porte. C'est l'ancien livreur.

LE LIVREUR. Bon dimanche!

LE FILS. Que...

LE LIVREUR. Eh bien vous avez bonne mine vous !

LE FILS. Qu'est-ce que vous faites là ?

LE LIVREUR. Y paraît que ma collègue est malade, ou un décès, je sais pas.

LE FILS. Elle est morte ?

LE LIVREUR. Non, pas elle, j'ai pas bien compris, j'ai dû me grouiller en vitesse pour venir ici.

LE FILS. Elle est malade alors.

LE LIVREUR. Ce que je sais pour sûr c'est que je la remplace pour le moment.

LE FILS. Jusqu'à quand ?

LE LIVREUR. Je sais pas, mais pour me faire sortir le dimanche, y m'ont proposé une sacrée prime rien que pour vous livrer vous en particulier.

LE FILS. Pour moi.

LE LIVREUR. Sacré bonus ! Vous êtes un sacré spécial. Et toujours le petit sachet ! Faut pas perdre les bonnes habitudes, hein ! Ces boulettes. Jamais rien goûté de pareil. Une sacrée chance d'avoir une maman comme ça.

LE FILS. Vous trouvez...

LE LIVREUR. Ah oui! C'est bon mais pour la ligne c'est pas terrible. Z'avez vu?

LE FILS. Quoi?

LE LIVREUR. Depuis que je vous livre plus j'ai déjà perdu au moins cinq kilos. Question poids, c'est des boulettes tueuses à sous munitions. Comment vous faites pour rester si mince, j'ai jamais compris!

LE FILS. Je ne sais pas.

LE LIVREUR. Bon. À demain. Eh! N'oubliez pas mon petit sachet hein!

LE FILS, *prenant deux boulettes qu'il met dans le sachet en plastique.* Ah oui... le sachet...

LE LIVREUR. Trop bon vos boulettes! Ça vaut bien tous les kilos!

Le Fils ferme la porte crispé, en proie à une rage froide de plus en plus forte. Il pose le carton sur la table et prend une boulette dans la main. Il marche de long en large et soudain sans s'en rendre compte il explose la boulette qu'il avait dans la main. Il va pour prendre du papier ménage mais s'arrête subitement.

LE FILS. L'odeur. L'odeur des boulettes a changé...
Elle est minérale... La tête me tourne...

En titubant, il va prendre une autre boulette dans le carton et se prépare à la porter à sa bouche. Il retient son souffle, puis il croque la boulette. Flash lumineux. Tout s'éteint dans une explosion musicale symphonique assourdissante mêlée des bruits de gargouillement et de compression. Jeux et ondulations d'ombres sur les murs.

Comme... comme une symphonie spectrale... je n'ai jamais mangé une boulette avec ce goût-là... sa saveur est un feu d'artifice froid qui se décline en bouche... comme un millefeuille mathématique... Je perds tous mes repères... comme un vide gravitationnel sourd qui fait se contracter tout mon corps...

Je dois croquer encore... encore une... juste une... encore une...

Bis repetita. Il retient son souffle, puis il croque une boulette. Flash lumineux. Tout s'éteint dans une explosion musicale symphonique assourdissante mêlée des bruits de gargouillement et de compression. Jeux et ondulations d'ombres sur les murs.

Sur le point de s'évanouir. Maman! Maman? Mademoiselle? Maman? Il fait tellement sombre. Je suis englouti dans mes ténèbres. Comme le fameux chat du physicien quantique Schrödinger qui est entre deux états de matière,

je ne sais pas si je suis mort ou vivant... Enrobé dans le noir comme si j'étais un petit bout de porc au centre d'une des boulettes de maman.

Il s'essuie les mains avec du papier ménage.

L'odeur. L'odeur des boulettes qui a changé. Je l'ai déjà dit? Et le goût. Le goût... Un goût spectral qui se décline froidement en une succession de saveurs élémentaires. On parle aujourd'hui de cuisine moléculaire, la belle affaire! Est-ce que maman a inventé la cuisine quantique? Qu'est-ce qu'une casserole sinon un accélérateur de particules? La physique quantique est comme ma mère, elle est contre-intuitive et défie le sens commun... Comme maman, une boulette quantique pourrait donc devenir un objet de matière à l'état fluctuant, à cheval entre deux états, voire entre deux espaces-temps... Oui... Ma mère est toujours là sans être là... Une boulette est un mélange de molécules polymères, oui polymères... La structure de chacune de ces molécules se divise en boulettes de matière, les atomes, eux-mêmes divisés en boulettes plus petites, les nucléons, eux mêmes composés de boulettes encore plus petites, les neutrons et les protons, eux-mêmes constitués de boulettes encore plus petites, les particules élémentaires: les quarks, leptons et bosons. Et, pour pimenter le tout dans cette micro-cuisine de la matière, à chacune de ces particules élémentaires correspond une particule d'antimatière... Est-ce que maman a créé des

boulettes d'antimatière en état de flux quantique et qui mettent la matière en état de déstructuration?... Y a-t-il une altération quantique dans les boulettes de maman qui ont déstructuré ma tête, mon corps et mon ombre et provoqué un effondrement gravitationnel? La structure moléculaire de mon ombre gavée de boulettes de maman a-t-elle implosé pour se transformer en trou noir engloutissant tout l'univers? Tout disparaît autour de moi et du frigo. Tout bascule et disparaît dans le noir et le néant... Maman! Maman? Mademoiselle? Maman?!...

Est-ce que je suis dans l'œil d'un trou noir?... Est-ce que je suis au fond d'un trou noir, au fond d'un trou noir de maman?...

8 – SIXIÈME DIMANCHE

On frappe à la porte. Il sursaute. Il court vers ce qu'il croit être la porte et se prend le mur.

LE FILS, *parlant aux murs*. Non ! Je dois ouvrir.

On frappe encore à la porte. À tâtons il se dirige vers la porte le plus rapidement possible.

LA CALL-GIRL, *off*. Ouvrez ! Ouvrez !

Le Fils ouvre la porte. La Call-Girl sanglote.

LA CALL-GIRL. *Call Delivery Service!*

LE FILS. Qu'est-ce que...

LA CALL-GIRL. Il fait chaque fois encore plus sombre dans votre cave. Je vous vois à peine. Il fait beau, il fait beau, il fait beau.

LE FILS. Vous pleurez ?

LA CALL-GIRL. Vous n'avez jamais vu une fille pleurer ?

LE FILS. Je croyais que vous étiez morte.

LA CALL-GIRL. Je vais mieux merci.

LE FILS. Vous n'êtes pas morte alors ?

LA CALL-GIRL. Non, je ne crois pas.

LE FILS. Je veux dire vous étiez malade ?

LA CALL-GIRL. On peut dire ça.

LE FILS. Vous travaillez tous les jours.

LA CALL-GIRL. Vous aussi.

LE FILS. Je veux dire vous travaillez même les dimanches de pluie.

LA CALL-GIRL. Il fait beau, il fait beau, il fait beau.

LE FILS. Vous voyez maman même le dimanche.

LA CALL-GIRL. Ce n'est pas comme ça.

LE FILS. Vous voyez maman comment le dimanche alors ?

LA CALL-GIRL. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

LE FILS. Que c'est maman qui vous envoie...

LA CALL-GIRL. Qui d'autre ?

LE FILS. Elle vous pose des questions sur moi

LA CALL-GIRL. Oui.

LE FILS. Vous lui faites un rapport.

LA CALL-GIRL. Un quoi?

LE FILS. Mille petites questions pour retisser sa
toile, elle...

LA CALL-GIRL. Maman, maman, maman. J'ai pas de
maman moi. J'ai plus de maman. Fini maman!
Fin!

LE FILS. Je ne savais pas...

LA CALL-GIRL. Vous voulez pas comprendre. Vous
croyez que c'est facile de faire ce que je fais. Vous
ne croyez pas que je pourrais faire autre chose?
Voyager, lire, sortir, aller au cinéma? Non. Tous
les jours je travaille dur. Tous les jours je viens
ici vous livrer ces cartons chauds et odorants. Et
le dimanche, vous êtes ma seule livraison de la
journée. Je me fais belle et je me pomponne pour
vous. Pour vous. Et j'essaie de vous parler. J'ai
essayé si fort. Vous ne voulez pas comprendre.
Vous ne voulez rien comprendre.

LE FILS. De quoi parlez-vous?

LA CALL-GIRL. Si vous voulez que je vous mette les points sur les i, faites-moi goûter vos boulettes comme vous me l'avez promis et servez-moi un verre de blanc.

LE FILS. Vous avez bu.

LA CALL-GIRL. Si seulement! Serrez-moi fort, je sais pas comment vous dire...

LE FILS. Je n'aime pas vous voir ivre. Ma mère...

LA CALL-GIRL, *qui le coupe*. Votre mère et vous! Vous! Votre mère! Une famille ça fait chaud au cœur. Cœur, cœur, cœur! Chaud au cœur avec le son « ch ». Oui. Je veux boire! Pour me donner du courage. Vous le savez ce que j'ai à vous dire! Vous le savez. Dites que vous le savez. Vous devez le savoir maintenant. Dites-moi ce que je dois faire! Dites-moi ce que je dois faire de vous, de ces boulettes, de votre mère! Dites-le-moi et serrez-moi fort! Serrez-moi fort! Serrez-moi fort!

Elle va vers lui mais il se dérobe. Ils restent un moment immobiles, puis elle se ressaisit et se recoiffe pour se donner un peu une contenance.

Je dois pas être belle à voir.

LE FILS. Si vous êtes belle.

LA CALL-GIRL, *qui sourit*. Belle belle belle ?

LE FILS. Je ne sais pas quoi dire, je ne sais pas quoi penser, je ne sais pas quoi faire quand vous êtes comme ça. Où est la lavande ? Vous sentez l'ivresse comme maman. Je ne sais pas ce que vous voulez de moi. Et arrêtez de me sourire. C'est maman qui a tout organisé, mais vous... vous... Vous m'avez trahi pour payer vos factures. Il n'y a pas de honte à ça. C'est ce que font les call-girls.

LA CALL-GIRL. Une call-girl.

LE FILS. Vous voyez maman tous les jours.

LA CALL-GIRL. Sortir avec vous le dimanche est mon idée.

LE FILS. Vous mentez.

LA CALL-GIRL. La call-girl a vraiment très envie de sortir aujourd'hui avec vous.

LE FILS. Vous êtes payée pour ça.

LA CALL-GIRL. Et alors. Ça n'a rien à voir avec le fait que vous me plaisez vraiment.

LE FILS. Je n'ai rien à entendre de vous ou de ce que ma mère vous dit ou de ce qu'elle vous a dit de me dire...

LA CALL-GIRL. Oui c'est elle qui m'a engagée. Pour un bon salaire. J'aimerai toujours votre maman. Elle restera gravée dans mon cœur à jamais...

LE FILS, *qui la coupe*. ...Pourquoi dites-vous ça ? Elle vous a renvoyée ?

LA CALL-GIRL. Quand je pense à elle, c'est des souvenirs si forts, des souvenirs si forts. J'arrive chez elle, et elle me prend dans ses bras. Elle me met à table, me sert des boulettes et un verre de vin. Je lui parle de vous. Si vous vous êtes lavé, si vous vous êtes rasé, la couleur de votre chemise, l'intonation de votre voix. Je vous enregistre parfois avec mon portable. Quand elle est rassasiée, j'ai alors droit à une anecdote sur vous...

LE FILS. Taisez-vous !

LA CALL-GIRL, *avec de plus en plus de tendresse*. Comment vous vous êtes grillé la main au dessus du toaster pour tenir le plus longtemps possible, comment vous vous êtes cassé les deux dents de devant en glissant dans les toilettes poursuivant une fille, comment vous vous êtes fait pincer le zizi à la plage avec les bernard-l'ermite que vous ramassiez et stockiez dans votre slip de bain, comment elle vous aime et vous trouve beau... Ça me fait tout drôle quand je frappe à la porte et que je vous regarde. Je sais tout sur vous. J'ai une anecdote sur chacune des parties de votre corps,

sur chaque âge de votre vie. Grâce à votre mère, j'ai l'impression de vous connaître mieux que moi-même. Grâce à votre mère je commence à comprendre ce que c'est que d'aimer, de vous...

LE FILS, *qui la coupe*. Il n'y a plus rien à dire. Je ne veux plus vous voir, plus vous voir, plus vous voir! Je veux retrouver mon ancien livreur abruti. Votre sourire me fait vomir. Je veux à nouveau passer mes dimanches tranquille à ronger mes boulettes froides.

LA CALL-GIRL. Ne fermez pas la porte! J'ai besoin de vous. Je ne pensais pas que ce serait si dur. Si dur. Il y a une semaine, quand je ne suis pas venue, c'est parce que votre mère est...

LE FILS. Ma mère, ma mère, vous n'avez que ma mère à la bouche. C'est elle qui vous a choisi. Elle vous a sélectionnée comme un jambon chez son charcutier. Elle a dû organiser un casting géant de truies pour me trouver une fille. « Oui! Oh oui! Oui! Encore! Oh oui c'est bien... » Bravo! C'est vous! Vous êtes miss boulettes! Ma mère a bien choisi! Vous êtes...

LA CALL-GIRL, *qui le coupe en burlant*. Vous me plaisez!

Silence

Vous me plaisez.

LE FILS. Je vous plais ?

Silence.

LA CALL-GIRL. Oui. Oui ! Mais écoutez-moi. C'est votre mère ! Votre mère est...

LE FILS. Vous mentez ! Vous mentez ! Merci pour les boulettes et au revoir.

Il lui claque la porte au nez. Il a de la peine à marcher. Il titube vers son ordinateur.

Quand la porte s'est refermée il faisait presque nuit. 16 H 30, en été. Submergé par cette angoisse oppressante, constante, cette sensation d'être observé par une présence massive et menaçante. Je me suis retourné brusquement et j'ai enfin compris. J'ai vu. Je l'ai vue. Obèse. Énorme. Gargantuesque. Mon ombre. Mon ombre immense et grasse se traînait à terre, suppliante, les mains jointes dans un noir expirant. Elle me regardait avec désolation manger mes boulettes. Elle était devenue tellement grosse qu'elle n'avait plus de place, au sol, aux murs ou au plafond. Elle n'avait plus de force pour reproduire mes gestes. Abasourdi, sans même réfléchir, j'ai ouvert mon carton de boulettes et j'ai commencé à les manger en regardant ce spectacle impossible. Mon ombre se démenait avec peine pour tout juste rester accro-

chée à moi, pour ne pas me lâcher. Elle respirait avec peine, et à chacune de mes bouchées son ventre se contorsionnait de manière grotesque. Je sentais bien qu'elle me parlait, me suppliait, mais je ne pouvais me résoudre à ne pas terminer mes boulettes. Je les ingurgitais, désolé, les unes après les autres, comme je l'ai toujours fait, en commençant par les plus petites. Je voyais bien le calvaire de mon ombre mais je ne pouvais pas m'arrêter. Et puis hier, ou avant hier, ou aujourd'hui, je ne sais plus, j'ai croqué dans une boulette. J'ai croqué dans cette boulette. J'ai entendu un cri. Un cri faible, un cri déchirant. Puis une déflagration sourde, et le noir... le noir...

Mon ombre a implosé me plongeant dans le noir. Au début je n'ai pas bien compris. C'est une sensation étrange. Tout voir en noir. La lumière est inversée. Un noir gras et poisseux. Graisseux. Cette gangue noire et poisseuse contracte et absorbe toute la matière de l'univers. Je ne sais plus où je suis. Je ne sais pas si je suis mort ou éveillé. Vous êtes là? Je suis prisonnier à jamais d'une ombre écrasante. Il n'y a pas de devant ou de derrière, de haut ou de bas. C'est un vertige. Je suis comme un objet stellaire en orbite perpétuelle autour d'une énorme masse grasseuse immuable et éternelle. Dans cet espace sombre, je distingue enfin des taches de lumière. Oui. Mon œil reconnaît des étoiles brillantes; la planète Cumin brille le plus fort, alors que la

nébuleuse des Foies de volaille déploie ses couleurs gazeuses verdâtres et orangées. L'Ail, cette comète blanche et sulfureuse, traverse cette partie du cosmos en laissant derrière elle sa traînée vénéneuse. Mon œil découvre la naine rouge de la constellation du Bœuf haché et le pulsar de Persil et Coriandre. Ma rotation autour de la Boulette terre m'amène à redécouvrir instant après instant sa géologie complexe. J'aperçois très clairement la chaîne volcanique de la Grande Friteuse et son magma bouillonnant de lipides purs. Mon œil est attiré de nouveau vers l'immensité de l'espace. Je distingue un monolithe immense et rectangulaire en titane noir. Cette masse imposante est engagée dans une valse complexe et autrichienne avec un objet long et étrange qui le percute avec précision, comme un couteau au mouvement régulier. Le monolithe émet soudainement une fréquence stridente qui déchire le vide astral, les corps célestes commencent à s'émietter. Le trou noir s'agrandit et m'aspire violemment dans un vortex spatiotemporel interminable. Je suis catapulté entre deux murs de lumières géométriques et multicolores qui défilent à une vitesse vertigineuse. Je ferme les yeux... une lumière éblouissante... Elle est là... Elle est là...

La porte s'ouvre et la scène s'éclaire vivement d'un blanc éblouissant. La mère vient ouvrir. On ne voit jamais son visage, car elle s'arrange toujours pour être de dos et porte des lunettes noires.

Elle est là... elle est là... elle me fait entrer. J'arrive dans une cuisine blanche et immaculée où les couleurs tranchent l'œil comme des couteaux. Une motte de viande hachée rouge vif, un tas de foies de volaille d'un violet profond, des herbes vertes vertes, une poche de cumin d'un beige chaud et les reflets violents de l'inox et des lames d'acier. Sur le mur une grande photo d'un enfant de huit ans à table en train de manger. Et puis le paquet. C'est un simple carton à pâtisseries qui sent la viande.

LE FILS. Ça sent bon lui dis-je.

LA MÈRE. Asseyez-vous, dit-elle. Désirez-vous boire quelque chose ?

LE FILS. Je ne sais pas...

LA MÈRE. Mais si, ne soyez pas gêné, buvez donc un petit verre de blanc avec moi, et goûtez-moi ces boulettes. N'est-ce pas que ça sent bon ?

LE FILS. Oh oui.

LA MÈRE. Vous avez déjà mangé des boulettes comme ça ?

LE FILS. Comme ça jamais.

LA MÈRE. Votre mère vous en faisait ?

LE FILS. Cet enfant qui mange dans la photo, c'est votre fils?

LA MÈRE. Cela fait vingt-cinq ans que je ne l'ai pas revu.

LE FILS. Il est si mignon. Tout va bien madame?

LA MÈRE. Viens dans mes bras mon petit.

Elle ouvre les bras, et, après une légère hésitation, Le Fils se blottit contre son petit corps et se met à pleurer comme un petit garçon.

Calme-toi mon petit, assieds-toi et mange.

On frappe à la porte de manière vigoureuse et continue. La scène est replongée dans le noir. La mère disparaît.

LE FILS. Maman! Maman! Où es-tu?! Maman! Maman!

9 – ULTIME DIMANCHE

On continue de frapper à la porte.

LE FILS. On a frappé à la porte... il doit être 16 H pile... l'heure quotidienne et précise de ma livraison de boulettes... Toc! Toc! Seize heures et vingt secondes... Toc! Toc!... On frappe à la porte... Vous n'attendez plus rien... Vous ouvrez la porte oui ou non?... Que feriez-vous?... Mon ombre vient d'implorer... je suis dans un trou noir de maman... on a frappé deux coups brefs.

On frappe à la porte de plus en plus fort.

LA CALL-GIRL. C'est moi. Répondez-moi!

LE FILS. Partez! Partez!

LA CALL-GIRL, *toujours derrière la porte*. Sortez de ce gouffre sans fond! Pardonnez-moi. Je vous en prie! Venez! Sortez de votre appartement.

LE FILS. Ce n'est plus possible.

LA CALL-GIRL. Sortez de vos abysses ! Il fait beau il fait beau il fait beau!

LE FILS. Vous ne pouvez plus rien pour moi.

LA CALL-GIRL. Je comprends que vous soyez en colère, pourtant je suis encore là, pour vous seul.

LE FILS. Je ne suis pas en colère.

LA CALL-GIRL. Je ne veux pas vous perdre.

LE FILS. C'est déjà trop tard pour moi, mais par pitié, sauvez-vous.

LA CALL-GIRL. Non ! C'est nous que je veux sauver.

LE FILS. Nous ?

LA CALL-GIRL. Nous ! Vous et moi. Je vais ouvrir. Votre mère m'a donné la clef.

LE FILS. Maman vous l'a donnée ?

LA CALL-GIRL. Au diable votre mère ! J'ai besoin de vous. Je viens vous chercher.

LE FILS. Non ! Vous allez être aspirée. Vous allez être aspirée et broyée !

Elle sort une clef et ouvre la porte. Le Fils recule vivement.

LA CALL-GIRL. Où êtes-vous ? Je n'y vois rien.

LE FILS. Il fait noir, il fait noir, il fait noir !

LA CALL-GIRL. Vous me faites peur. Montrez-vous
je vous en prie.

LE FILS. Mon ombre a implosé. Elle s'est trans-
formée en trou noir.

LA CALL-GIRL. En trou noir ?

LE FILS. En trou noir de maman.

LA CALL-GIRL. Je ne vous vois pas. Donnez-moi
votre main.

LE FILS. Vous ne comprenez pas ! C'est trop dange-
reux !

LA CALL-GIRL. Donnez-moi votre main.

LE FILS. Vous êtes sourde ! Partez !

LA CALL-GIRL. Vous êtes fâché fâché fâché ?

LE FILS. Rien ou personne ne peut sortir d'un trou
noir.

LA CALL-GIRL. Laissez-moi essayer.

LE FILS. Cette implosion gravitationnelle annihilera
toute particule de vie et de matière, vous...

LA CALL-GIRL. Vous me plaisez. Je tente ma
chance. Alors ! Cette main ?

LE FILS. Ma main...

LA CALL-GIRL. S'il vous plaît, donnez-moi votre main.

LE FILS. Je ne sais pas... J'ai peur.

LA CALL-GIRL. Moi aussi j'ai peur. Tout ça me fait peur. Votre main.

LE FILS. Je n'y arriverai jamais.

LA CALL-GIRL. Donnez-moi votre main.

LE FILS. C'est trop difficile.

LA CALL-GIRL. Bien sûr que c'est possible! Donnez-moi votre main. Venez! Venez! Au diable les boulettes. Au diable les livraisons et les traductions. On va sortir tous les deux, on va humer l'air, marcher, parler, s'aimer. Venez! Venez! Fini les boulettes. Fini. Venez manger une pizza avec moi. Donnez-moi votre main. Venez! Une pizza à la viande. Donnez-moi votre main. Donnez-moi votre main. Venez! Venez! Donnez-moi votre main. Je veux la serrer fort. Je veux vous serrer fort dans mes bras.

Avec un effort inouï, le Fils tend la main à la Call-Girl et ils se retrouvent face à face. Ils restent un moment sans rien se dire. Puis, il la prend dans ses bras. Ils s'enlacent.

Ils commencent à s'embrasser, à se prendre et à se caresser avec de plus en plus de furie. Débordé par la violence de ses sentiments, au bout d'un moment le Fils serre la Call-Girl tellement fort qu'elle essaie vivement de se dégager. Prenant les mouvements de la Call-Girl pour des encouragements, le Fils ne se rend absolument pas compte qu'il est en train de l'étouffer. Elle n'arrive plus à respirer. Elle se débat désespérément et le fait trébucher. Il perd l'équilibre et l'entraîne avec lui dans la cuisine où ils s'effondrent sur le sol. En tombant elle reçoit un violent coup sur la tête.

LE FILS, *au sol*. Je vous avais prévenue. C'est un trou noir. La traction de l'ombre est devenue si forte que nous avons été projetés violemment dans mon appartement jusque dans la cuisine, au cœur des ténèbres. Vous êtes belle allongée à côté de moi serrant fort le carton de boulettes comme un radeau de survie.

Il se lève.

Vous avez une expression de panique incrédule comme celle de ma mère quand je lui ait dit que je la quittais. Venez vous reposer sur ce fauteuil. À croire qu'il vous attendait.

Il la porte et la dépose dans le deuxième fauteuil relax, celui qui est dos à la scène.

10 – SEULS AU MONDE

*Il prend une boulette dans la main, l'observe et la mange.
Tremblements, bruits, etc.*

LE FILS. On parle toujours de la vie après la mort mais jamais de la mort après la vie, quand on dérive et qu'on flotte à jamais dans un trou noir de maman, perdus dans un univers infini qui se contracte implacablement. Une gangue noire et poisseuse contracte et absorbe toute la matière de l'univers. À chaque bouchée je sens une telle traction. Chaque bouchée de boulette de maman a un goût métaphysique et dégage une irrésistible pulsion gravitationnelle. C'est la seule erreur d'Einstein. Il n'a jamais vraiment cru à la physique quantique. $E=mc^2$: L'énergie au repos d'une boulette isolée est égale à sa masse multipliée par le carré de la vitesse de ma mère...

Le Fils va prendre du papier ménage et s'essuie les mains.

Si ma vie est une énorme boulette est-ce que j'ai désespéré mon ombre? Depuis la première ombre originelle jusqu'à aujourd'hui, cela fait des centaines de générations d'ombres agglomérées, compressées, fusionnées, éclairées, torturées. Est-ce que je porte la mémoire des ombres

sur mes épaules? Est-ce que mon ombre a implosé parce qu'elle n'en pouvait plus, ou parce que je n'étais pas assez fort pour la porter? Peut-être qu'elle a eu pitié de moi et qu'elle s'est sacrifiée pour me préserver de moi-même, pour me libérer du poids des boulettes de maman. Cette ombre je n'en veux plus, je la rejette, et pourtant elle est là et me maintient prisonnier pour l'éternité comme un fœtus dans ce liquide noir amniotique.

Il va à son fauteuil et le fait rouler jusqu'à celui de la Call-Girl, puis il s'assied à côté d'elle.

Je suis content que vous soyez là mademoiselle. Je peux médire tant que je peux, mais maman a bien choisi. Je ne me suis jamais senti aussi bien avec une femme. Femme. J'aime bien bavarder avec vous. Bave-arder... Il fait nuit, il fait nuit, il fait nuit! Est-ce que deux ombres peuvent se fondre l'une dans l'autre et fusionner? Vous avez quitté votre ombre pour moi? Je n'aurais jamais cru que des boulettes congelées puissent être aussi bonnes. Chapeau Frigério. Les progrès des méthodes de réfrigération sont impressionnants. Cette boulette est pour vous. Prenez. Je vous l'avais promis. Tenez. Goûtez donc une boulette. Allez-y! Ça n'a aucune importance, moi non plus je ne sais pas si je suis mort ou vivant.

Il lui fourre une boulette de force dans la bouche. Il prend lui aussi une boulette et la mange.

Tremblements, bruits, etc. Il essuie ses mains, puis le visage de la Call-Girl.

Manger des boulettes de viande. C'est la seule chose qui reste à faire. Ou pas. Faire comme avant. Les ingurgiter les unes après les autres avec application et méthode. Le mieux est toujours de commencer par les plus petites. Une petite boulette et bien la mâcher. C'est ma mère qui les fait. Elle coupe de l'ail et de l'oignon et les hache finement avec du persil et de la coriandre fraîche sur sa planche en titane noir. Elle mélange le tout avec de la viande hachée. Un mélange de foies de volaille, de porc et de bœuf... je l'ai déjà dit ?

On frappe à la porte. Il sursaute. Noir.

ŒUVRES DE BENJAMIN KNOBIL

LES MAGICHIENS

Genève: Éditions du Tricorne, 1996
Écriture et représentations: 1996-1998

AU LOUP !

Écriture et représentations: 1999

UN PLAT DE RÉSISTANCE

Écriture et représentations: 2002-2005

CAPITAINE CANCER

2004

MÉDÉE

Écriture et représentations: 2005

LA SOURIS SE FAIT LA BELLE

Écriture et représentations: 2005-2006

VÉTÉRANS

(OU UNE BALEINE DANS MA BAIGNOIRE)

2008

DANS L'ŒIL DU CÉTACÉ

Écriture et représentations: 2009

Manon Pulver

À découvrir

Personnages

Pamela Brenner, 72 ans, mère de Stella et de Maxime

Pablo Volkoff, 63 ans, compagnon de Pamela

Stella Brenner, 40 ans

Maxime Brenner, 42 ans

Maya Gerschwin, 30 ans, collaboratrice de Stella

Kevin Truchet, 32 ans, Huissier

(+ voix du notaire à la fin)

et

Un chœur de quatre murs

qui sera traité de façon sonore ou selon la conception de la mise en scène. Mais, qu'il s'agisse d'un chœur de quatre personnes ou de toute autre résolution scénique, les moments chantés devront être de qualité. Il est souhaitable que leur conception ainsi que celle de l'espace en général, de la fresque et notamment du triptyque final, se fassent en lien étroit avec un-e artiste plasticien-ne. D'une façon générale, À Découvert invite à une utilisation libre et inventive des sons, de l'espace et du rapport au public.

LES MURS / 1^{er} tableau

MUR 1. Tout ce qu'on porte... Oh, pas les toitures, les cheminées, les étages lourds de pianos à queue et de lits matrimoniaux, qui sont notre honneur depuis des siècles. Non, le poids des ans et des matières ne nous pèsent pas. Mais le fardeau du sens et de la mémoire, voilà parfois ce qui nous...

MUR 3. Qui nous? Voilà que le porteur se fait prosaïque. Toujours les idées en colimaçon, pauvre pioche. Nous, nous, qui ça nous?

MUR 2, *tousse*. Toujours cette maudite bise. Quelle angoisse.

MUR 1. Nous. Nous, qui ne sommes que somme, soudés, unis, imbriqués, sable, eau, brique et pierre, plâtre, fer, moellons, et chevrons et poutraisons. Francs, solides, fondamentaux. Ceux qui nous ont conçus connaissaient encore les secrets pour se prémunir des dégâts d'ego. Nous ne sommes pas de ces piteuses cloisons qui ne protègent rien ni personne, de ces panneaux de ciments montés à la va-vite, séparations grincheuses, vaniteux contreplaqués sans âme ni réserve.

MUR 2. Notre force d'inertie, notre sensibilité capillaire, tout le monde s'en fout à présent. Brique Monomure: quelle rigolade.

MUR 3. Au diable les parpaings, nous sommes les bien bâtis. Si on chantait ?

MUR 1. Denses et épais comme le silence.

MUR 3. Paroles en torchis. Si on chantait un peu ?

MUR 4. Oh oui, chantons ! chantons !

MUR 2. Jusqu'ici on a toujours eu de la chance. Sur ces rivages, on ne reste jamais vides bien longtemps. Pourvu que ça dure, et gare aux fissures.
Il tousse.

MUR 3. Mur qui se lamente n'ira pas à Jérusalem, comme dit le dicton. Chantons plutôt.

MUR 4. Oui. Et pitié, plus de froussure de tête d'habitant tristounet. Dure, dure, durons, et fini la causette à fissure.

MUR 1. Mais nom d'une poutre, qui témoignera pour nous le jour où les pelleteuses ?...

MUR 3. Mais rempart à limace, personne n'écoute de toute façon. Laissons trotter les airs, on tiendra le coup. Leurs têtes sont dures, nous, nous durons.

MUR 2. Jusqu'ici on l'a toujours échappé belle, c'est vrai. Trois cents ans et, à part une inondation et une génération de pharmaciens qui se sont estourbis à l'arsenic, rien que du stable et du solide.

MUR 1. Les pires êtres peuvent succéder aux meilleurs.

MUR 3. Un mur de caractère sait faire le tri. Ne le hante pas qui veut.

MUR 3 et MUR 4, *fredonnent* *Ma vie d'Alain Barrière a cappella.*

Ma vie, j'en ai vu des amants

Ma vie, l'amour ça fout le camp

MUR 3. Eh oui, Benoît Vaisselier. Pas de craquelure, c'est lui qui a mis Barrière entre nous, un coup de chaux vive. Un enchantement. Ce n'était pas n'importe qui Benoît Vaisselier.

MUR 3 et MUR 4, *chantent.*

Ma vie, j'en ai lu des toujours

Ma vie, j'en ai vu des beaux jours

MUR 1. Benoît Vaisselier. Je l'ai pour toujours dans le gypse.

MUR 3 et MUR 4, *fredonnent toujours.*

MUR 2, *tousse*. Benoît disparu, Pamela a gardé l'atelier, mais ça n'était plus pareil. Les temps ne vieillissent pas comme nous, ils changent, et les gens changent avec eux.

MUR 1. Il y a cinq ans, c'est Stella qui a évité le pire. De 68, route de Suisse à Versoix on s'est transformé en *Gallery Sixty-eight by Geneva*... Pourtant voilà que le vent tourne encore... On a de mauvais pressentiments... Et on se trompe rarement.

MUR 3 et MUR 4, *entonnent maintenant en duo* Tu t'en vas d'Alain Barrière, et finissent par entraîner les autres.

Tu t'en vas...

MUR 2, *chante*.

*Et dans mon cœur ce n'est rien
Que quelques semaines à t'attendre*

MUR 3 et MUR 4, *chantent*.

*Tu t'en vas
Et notre amour nous appartient
Nul ne saurait nous le reprendre*

MUR 1, *se joint à MUR 2, qui chante aussi*.

*Mes joies mes rêves sont pour toi
Impossible de t'y méprendre*

MUR 3 et MUR 4.

Tu t'en vas

*Comme un soleil qui disparaît
Comme un été comme un dimanche*

TOUS, reprennent.
*J'ai peur de l'hiver et du froid
J'ai peur du vide de l'absence*

I. POURSUITES – COMMANDEMENT DE PAYER

A.

Dans le grand espace dépouillé d'une galerie on peut voir les éléments d'une exposition minimaliste, façon signalétique de Buren ou autre, à déterminer selon les options de la mise en scène. Au premier plan on verra un grand buffet installé de façon volontairement originale et recouvert de victuailles sophistiquées, au milieu desquelles trône un genre de gâteau, surmonté d'un énorme chiffre 4.

Maya et Stella entrent, Stella apporte des chaises, Maya met la dernière main au buffet, elle disposera notamment un grand 0 à côté du 4.

STELLA. Rien à faire, il faut quand même des chaises. Au moins pour Pamela et Pablo. On les enlèvera quand ils seront partis.

MAYA, *parle une sorte de mélange d'anglais, de français et d'allemand, avec beaucoup de naturel et d'aisance, comme une langue en soi.* Quatre, c'est le nombre du perfect beat, et de la révélation. Et aussi c'est l'union des trois personnes de la trinité en un seul être. So tu vois, pas de hasard... La vérité est dans les chiffres. Very exciting wibes for the future, Stella!

STELLA. Exciting, exciting... Depuis ce matin, les chiffres ont plutôt tendance à m'accabler. D'ailleurs le 0 là, tu me l'enlèves. On va se concentrer sur les quatre ans de la galerie si tu veux bien. Je mets cette chaise ici et, celle-là, là-bas. Tu trouves mieux là ou là ?

MAYA. Ach, ist doch egal. Ça va pas de toute façon. Un peu plus là-bas peut-être. Oui, comme ça.

STELLA. Alors on mange à midi trente. *Regardant l'heure.* Enfin dès qu'ils arrivent – comme ça je suis sûre de pouvoir les faire partir pour seize heures, seize heures trente, histoire d'avoir un battement avant le cocktail de la galerie. Tu m'aides à tenir le timing, d'accord ?

MAYA. Ok. À seize heures : Mutter raus.

STELLA. Je sais, c'est un peu moche de prévoir un plan d'évacuation, mais je t'assure que c'est mieux pour tout le monde. Il n'y a rien à faire, ma mère se sent toujours chez elle ici, elle a du mal à accepter que c'est terminé, que la page est tournée.

MAYA. Just joking. De toute façon, entre mère et fille, nicht so leicht. Je sais quelque chose de ça. Trotzdem, pour moi qui a grandi dans la campagne bâloise dans une maison mortelle conventionnelle, je trouve ta famille total spannend.

STELLA. Le truc difficile avec elle, c'est de trouver la bonne distance. Je n'y suis toujours pas arrivée. C'est comme sur l'autoroute. Trop près, c'est dangereux, trop loin, ça rouspète. Comme cette chaise-là. Elle non plus ne trouve pas sa place. *Elle redéplace une chaise.* Je ne sais pas pourquoi je persévère.

J'aurais dû m'installer à Francfort, ou Londres, ou Berlin. Mais tu vois, rien que pour la fresque de papa, je ne pouvais pas voir partir cette maison par pertes et profits... *Elle fait un geste en direction d'une mezzanine ouverte sous la verrière, sous laquelle on voit ou suppose une grande fresque.*

MAYA. Ist wirklich Klasse hier. Tu as peut-être eu peur de l'Übermacht de ton père, mais tu sais bien qu'aujourd'hui Benoît Vaisselier it's a bit over, sauf ton Respekt, même s'il plaît toujours au Japon. You can get over it. Tu as choisi radicalité, tu prends des risques avec des artistes inconnus. Ist doch toll. Tu dois encore entrer dans les bons réseaux, that's the point.

STELLA. C'est maintenant ou jamais. Cet anniversaire me fiche le cafard. François n'a pas téléphoné par hasard ? *Maya fait non de la tête.* Note, c'est bien fait pour moi. Cette fichue impulsivité. Rompre à quinze jours de mes quarante ans... C'est une grosse boulette.

MAYA. Aber vierzig ist doch ein tolles Alter ! C'est le plus bel âge, echt ! Moi, je me réjouis.

STELLA. Oh oui, moi aussi, à trente ans, je me réjouissais. Le problème, c'est comme avec tous les sommets: tant qu'on grimpe, c'est l'ivresse, mais à peine atteint, pfuit. Le temps d'admirer la vue, et voilà notre jeunesse qui disparaît sous l'horizon, comme un vol de migrateurs. Ne reste plus qu'à amorcer la longue descente, les mains agrippées à la glace.

MAYA. Nur deshalb tu as dit stop?

STELLA. D'un coup, j'en ai eu assez de ses vingt-six ans. François marchait derrière moi, je me sentais jeune, presque euphorique. Et puis j'ai fait l'erreur de me retourner. Et j'ai vu soudain dans sa jeunesse comme un miroir insolent, tendu à la mienne, disant: mais toi Stella, tu es où aujourd'hui? Subitement j'aurais tout donné pour avoir à mes côtés le même François, mais grisonnant et paisible, qui me renvoie une image adéquate. Tu vois ce que je veux dire? *Maya fait une moue conciliante mais ne réagit pas.*

Je passe ma vie à dénicher des œuvres et des artistes qui illustrent à quel point le beau et le laid, le jeune et le vieux, sont des notions inopérantes, et voilà que je me suis sentie criblée de ça dans ses yeux. Oh je sais, c'est moi qui ai intériorisé un tel regard. Ou peut-être une absence de regard. Et dire que je n'ai jamais fait que ça, regarder, regarder. Les cordonniers sont les plus mal chaussés.

Mais d'ailleurs, toi Maya, le management culturel, c'est pour rattraper quoi, ou qui?

MAYA. Keine Ahnung. J'ai jamais posé la question comme ça.

B.

Maxime entre.

STELLA. Ah! Maxime, c'est un début.

MAXIME. Bonjour, ma chère Stella! Une joyeuse bienvenue au pays des quadras.

Il l'embrasse avec une chaleur un peu maladroite et regarde Maya.

Bonjour?

STELLA. C'est juste, vous ne vous connaissez pas. Maya Gerschwin, ma collaboratrice depuis bientôt un an, Maxime, mon frère. Ça te donne une idée sur la date de ta dernière visite ici.

MAYA. Hallo, ich freue mich!

MAXIME. J'ai voulu venir plusieurs fois, mais le temps file tellement vite. Tu verras, je ne sais pas si c'est nous qui ralentissons ou si les cadences s'accélèrent, mais j'ai l'impression d'accumuler un retard que je ne rattraperai jamais.

STELLA. Fichue quarantaine décidément.

MAXIME. Maya Gerschwin, c'est un joli nom. Avec ça vous devez être *In the mood* !
Excusez-moi, on a dû vous la faire cent fois, c'est stupide.

MAYA. On peut se tutoyer if you don't mind ?

MAXIME. Au contraire. Je n'aurais pas osé tout à trac comme ça.

STELLA. Mon frère est un grand timide.

MAXIME. Un gentleman, Stella. Alors, chère Maya, est-ce que la légendaire exigence de notre Stella n'est pas trop difficile à vivre ?

MAYA. Im Gegenteil. «Details make perfection and perfection is not a detail»... Leonardo da Vinci...

STELLA. Et toc. Dis donc, tu n'es plus très ponctuel. Si toi aussi tu t'y mets...

Durant toute la pièce Maya vaque, entre et sort fréquemment. D'une façon générale, elle se positionne toujours comme une observatrice discrète et affable, qui voit et entend tout, mais sait habilement se faire oublier.

MAXIME. Excuse-moi. Je suis sous stress en ce moment. Du coup, j'espérais qu'ils seraient déjà là. Mais rien à faire.

STELLA. Non, ils ne font jamais, jamais, aucun effort. C'est encore plus insupportable à force d'être tellement prévisible... Surtout aujourd'hui, on a encore l'apéritif pour les quatre ans de la galerie en fin d'après-midi. Ça me tend les golfs.

Maya tend une coupe de champagne à l'un et à l'autre.

MAXIME. Merci. Patrick ne vient pas ?

STELLA. Patrick ? Inconnu au bataillon. Je suppose que tu veux parler de François ?

MAXIME. François, c'est ça... Je ne sais pas pourquoi je trouvais qu'il avait une tête à s'appeler Patrick.

STELLA. Une tête à s'appeler Patrick?... Mais tu ne l'as jamais vu.

MAXIME. Ah ? Alors je dois confondre. Mais ce blond, c'était pas Patrick son nom ?

STELLA. Blond ? Ah oui, d'accord, PatriCE ? Mais on remonte à il y a sept ans, là.

MAXIME. Sept ans ! C'est fou. Eh bien François alors ?

STELLA. En guise de cadeau perso je me suis offert une sortie de route.

MAXIME. Ah! Dommage. Enfin je n'en sais rien puisque je ne le connaissais pas comme tu dis.

STELLA. Et Valérie, au tennis?

MAXIME. Tu sais elle, l'art contemporain... Et comme elle savait que maman serait là... Mais elle t'embrasse.

STELLA. C'est gentil. C'est plutôt une sage décision. Au bout de deux ans, elle fait déjà bien la part des choses.

MAXIME. Trois. Ça fait trois ans maintenant.

STELLA. Dis voir, tu t'installes.

MAXIME. C'est l'âge Stella, on commence à avoir envie de stabilité, non?

STELLA, *avec une moue dubitative*. Oui, peut-être bien.

MAXIME. En ce qui me concerne en tout cas, ce n'est pas trop tôt. À *Maya*. Jusqu'à il y a peu, je tombais éperdument amoureux de n'importe quelle femme qui me prêtait un peu d'attention. J'ai du mal à faire le tri.

STELLA. Trier *Maya*, c'est le mot clé de la vie de mon frère. Les femmes comme les ordures, Max est obsédé par le tri sélectif.

MAYA. Stella m'a dit ça, ton job, les déchets. Very trendy. En plein dans la tendance.

MAXIME. Tendance ! Merci Maya, venant de toi je le prends vraiment pour un compliment.

STELLA. Tu te souviens, quand tu rêvais d'être éboueur, pour t'accrocher à l'arrière des camions poubelles ? Tout le monde se moquait de toi.

MAXIME. Toi y compris.

STELLA. Mais tu me faisais peur aussi ! À *Maya*. Tu peux imaginer qu'à dix ans déjà il organisait nos poubelles ? Tu te souviens Max ? Tous ces dimanches où tu m'arrachais à mes neocolors, pour me traîner sur des décharges publiques, où je devais t'aider à porter les trucs insensés que tu récupérais... Je te prenais pour un fou, en fait tu étais visionnaire. Et aujourd'hui te voilà en passe de faire fortune.

MAXIME, *un peu gêné*. Fortune, fortune, ce n'est pas si simple. Disons que je suis en phase d'investissement. Nous avons quelques soucis avec les normes d'émissions de dioxines.

MAYA. L'énorme démission de qui ?

MAXIME. La dioxine. Les rejets polluants. Nous sommes soumis à des normes de plus en plus strictes. On ne se débarrasse pas des déchets

toxiques sans conséquences. Bon débarras, tu parles, c'est du passé ça. Les fumées par exemple, c'est traître. On ne peut pas juste les chasser et puis bon vent. Il faut les épurer, puis les inertiser, c'est un processus extrêmement complexe...

STELLA. Houla, Maya, si tu lances Maxime là-dessus, tu en as pour la journée!

MAXIME. Tu vois Maya, je suis peut-être « tendance » mais, concrètement, mon travail ennueie tout le monde.

MAYA. Aber jetzt tout le monde sait ça c'est l'avenir. Futur is in the compost.

MAXIME. L'avenir, je laisse ça aux artistes. Les déchets, c'est au présent. Je ne suis pas un visionnaire Stella, juste un type lucide appelé par les exigences de son temps à être ce qu'il doit être : un recycleur.

STELLA. Et ils ne sont toujours pas là... Et Max, pas d'orage avec Pablo, promis?

MAXIME. Promis. Maya, tu vas rencontrer un spécimen rare. Mais ma sœur le trouve gentil. Si, si, tu le trouves gentil.

STELLA. Je dis qu'avec moi il a toujours été plutôt gentil. C'est vrai qu'avec toi... Mais aussi, cette manie de toujours le provoquer.

MAXIME. Provoquer ? Je n'ai simplement jamais pu avoir la moindre estime pour un type qui a précipité maman dans la ruine. Tu es au courant de son nouveau dada ?

STELLA. Je n'ai pas cette chance.

MAXIME. Le Texas hold'em *no-limit*.

STELLA. Le quoi ?

MAXIME. Une version de poker très en vogue. Ce crétin a convaincu maman qu'on peut gagner beaucoup d'argent. Ce qui n'est pas forcément faux, mais Pablo, tu connais, il claque comme un malade, et appelle ça un investissement. Je te cite maman dans le texte : *Nous* – tu remarqueras le *nous* – *nous investissons* dans le poker pour mettre du beurre dans les épinards.

STELLA. En tout cas, beurre ou pas beurre, il ne faut plus compter sur moi. J'ai tous les crédits de la galerie sur le dos, plus l'hypothèque, je n'ai plus de marge. La prochaine fois, à toi l'honneur. Après tout, ça marche du tonnerre maintenant cette déchetterie ?

MAXIME, *gêné*. Oui, bon, j'ai dû investir gros ces derniers temps. Enfin, on verra.

STELLA. On verra quoi ? Tu te mets à parler comme maman ? D'ailleurs moi, elle ne m'a pas dit un mot de ce machin sans limites...

MAXIME. Texas hold'em *no-limit*. Tu sais comme elle veut toujours me démontrer la bonne volonté de Pablo. C'est pathétique.

STELLA. Reste qu'elle te tient au courant de leurs âneries. Mais les solutions, jusqu'ici, c'est plutôt moi qui les trouve. Mais bon, je ne veux pas m'énerver aujourd'hui, et toi, tu as promis, donc tu ne relances pas le sujet, ok ?

MAXIME. Mais oui Stella, je serai neutre, transparent, acratopège.
Avant qu'ils arrivent je t'offres ceci. *Il sort une enveloppe de sa poche.* Bon anniversaire.

STELLA. Merci. Je l'ouvre quand tu seras parti bien sûr ?

MAXIME. Surtout quand ils seront partis.

MAYA. Aha ? Ist doch schade ?

STELLA. No souci Maya, c'est une vieille marotte. Depuis tout petit, Maxime refuse d'assister à l'ouverture des cadeaux qu'il fait et n'admet pas davantage qu'on assiste au déballage de ceux qu'il reçoit. Toujours dans son coin. Toujours secret.

MAYA. Vous avez combien différence entre vous ?

MAXIME. Si on parle d'âge, deux ans. Pour le reste, c'est difficile à dire.

Le téléphone de Maya sonne, elle sort. Stella remplit leurs verres.

STELLA. Tu sais, pour mes quarante ans j'ai pris un certain nombre de résolutions, et notamment celle-ci : ne pas toujours m'occuper du passé. Je suis beaucoup trop tournée vers le passé, ça me freine. D'ailleurs toi aussi Max.

MAXIME. Qu'est-ce qui me freine ?

STELLA. Ton histoire de normes, là : tu t'es fait dépasser par la nouveauté. Eh bien, moi, ça m'arrive tout le temps. C'est pour ça que j'ai engagé Maya. Elle est complètement en phase avec son époque, c'est très stimulant.

MAXIME. Je ne sais pas si tout ça est comparable mais bon, à nos lendemains qui chantent Stella ! Tchintchin. *Ils trinquent.*
Dis donc, il est déjà moins le quart. On devrait commencer à manger. Ça fait venir les gens. *Il pique dans un plat.*

MAYA, *revient et dit à Stella.* Ist doch ungläublich : c'est justement Amarovich qui vient de téléphoner ! Wetten dass?... Je dis er kommt avant fin de l'année.

STELLA. Je savais que j'avais engagé une surdouée, mais là, chapeau. Amarovich, ici ! Tu ne peux pas te rendre compte Max, mais c'est un des

collectionneurs d'art les plus réputés au monde. Rien qu'en laissant traîner son regard sur une œuvre un peu plus longtemps, il en fait monter la cote. *Soudain inquiète*. Mais dis donc Maya, on n'a que le début des triptyques, Tom et Katia ne reviennent que dans deux mois, le jardin n'est pas prêt...

MAYA. Mais d'ici il vient ce sera ok. Es ist sowieso besser il vient voir les lieux. Er liebt Genf. En plus il adore découvrir avant les autres. Je l'ai connu un peu à Düsseldorf et j'ai gardé contact. Toujours keep in touch, that's the secret.

STELLA. Je te fais confiance. Avec cette expo, on joue gros.

MAXIME, *regarde autour de lui*. Quelle expo ?

STELLA. J'ai donné une carte blanche à deux jeunes auxquels je crois beaucoup, Thomas Wisler et Katia Studer. Ils vont proposer une série de triptyques réalisés avec de nouveaux moyens d'expression orientés vers le futur. L'idée principale étant de lier des paradigmes contemporains dans une vision trinitaire, tu vois ? Ça devrait commencer là-bas à gauche, et finir ici. Wisler est une bête du son. Il y aura des incidents performatifs aussi, de l'image 3D, Katia Studer est très forte là-dessus.

MAYA. Es soll auch ein Körperexperiment sein.

MAXIME. Un quoi ?

STELLA. Une expérience corporelle et sensorielle. Katia va par exemple faire un triptyque ophtalmologique dans le jardin, tu vois ? Sur la base des critères mieux – pareil – moins bien. Elle va jouer de la spécificité des lieux en y appliquant ces variateurs de la perception. Elle a déjà travaillé sur ce thème dans le parc de Schönbrunn à Vienne. Tout à coup le château semblait disparaître, ou ressurgissait sous une forme étrange, c'était saisissant. Ici, elle va pouvoir jouer avec le lac. Ça devrait s'appeler *Trois visages de la mélancolie*. Du peu qu'elle m'en a déjà dévoilé, c'est très prometteur.

C.

Entrée assez théâtrale de Pamela et de Pablo. Pamela est vêtue d'habits coûteux mais pas très soignés et qui vont moyennement ensemble. Elle dégage un curieux mélange de classe et de laisser-aller. Chez Pablo, c'est un peu pareil, il est habillé avec une certaine élégance, contredite par l'étrange vulgarité, un peu brutale, qui émane de lui. Il tient en laisse un gros chien mal élevé. En entrant ils sont visiblement en train de se quereller et s'arrêtent en arrivant à la hauteur des autres. L'ambiance est tendue de part et d'autre. Maya, très décontractée, essaie par son attitude de détendre l'atmosphère.

PAMELA. Mais je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas le laisser dans la voiture.

PABLO. Et tu peux me dire au nom de quoi Tom ne devrait pas venir ?

PAMELA. Chaque fois c'est la même chose. Tu sais bien qu'il énerve Maxime.

PABLO. Et alors ? Il faudra donc toujours se plier aux humeurs de ton fils ?

PAMELA, *s'interrompt et sourit comme si de rien n'était.*
Bonjour mes enfants. *Elle embrasse Maxime puis Stella.* Joyeux anniversaire, Stella. Dire que toi aussi tu as quarante ans, maintenant, c'est fou ! Ne fais pas cette tête, c'est une excellente nouvelle. Moi en tout cas je ne me suis jamais sentie aussi bien qu'à cet âge-là. C'est un âge splendide à condition de ne pas s'entêter à suivre la mode. *Tout en parlant elle regarde autour d'elle avec circonspection.*

STELLA. Tout à fait d'accord. Passé trente-cinq ans, la mode, il faut la lancer ou l'ignorer avec superbe. Aussi, vu l'heure, je vous propose d'attaquer directement, on se sert comme on veut, pas de chichis. *Elle leur tend des coupes de champagne.*

MAXIME. Vous savez que ça fait une heure qu'on vous attend ?

STELLA. Max, ta promesse ?

PABLO. Pour le retard adresse-toi à ta mère qui met toujours des heures à se préparer.

PAMELA. Tss, Tss, Tss. C'est toi qui étais encore en train de bricoler je ne sais quoi.

PABLO. Pas je ne sais quoi, la voiture. Si nous étions un peu moins serrés, je l'emmènerais au garage, mais je te signale que nous n'avons toujours pas payé le dernier service d'entretien.

PAMELA. Comment ça pas payé? Je t'avais donné cinq cents francs?...

STELLA. Maman, Pablo, on s'en fiche. Profitons plutôt du temps qui nous reste. Je vous rappelle que c'est mon anniversaire, un chiffre rond, dérivé du quatre, ce qui est de très bon augure d'après Maya Gerschwin ma nouvelle collaboratrice, que je peux enfin vous présenter: Maya, ma mère Pamela Brenner, et Pablo Volkoff...

MAYA. Ich freue mich! Je suis très ravie faire votre connaissance!

PABLO. Quels cinq cents francs?

PAMELA. On réglera ça plus tard. Bonjour mademoiselle. Vous portez un bien joli nom...

PABLO. Non, on va régler ça tout de suite, sinon je vais encore passer pour celui qui claque ton argent.

MAXIME. C'est faux peut-être?

STELLA. Max!

PABLO. Toi le cantonnier mêle-toi de ce qui te regarde!

PAMELA. Pablo!

MAYA. Oups, je crois le chien vient de faire pipi là.

STELLA. Ah non, ça va pas recommencer. Pablo, c'est une galerie ici, pas un parc public.

PAMELA, *coupe la parole à Pablo avant qu'il puisse répliquer.* Dans la voiture, Pablo, va mettre le chien dans la voiture. Mais ce n'est pas de sa faute Stella. Il n'y a rien à faire, tout ce vide, ça déstabilise. *Pablo sort en grommelant.*

STELLA. Ça déstabilise le chien?

PAMELA. Surtout le chien. Comment veux-tu qu'il comprenne qu'il n'est plus dehors?

Maya lui tend une assiette. Merci, hmm, ça a l'air bon. Ainsi vous êtes donc la fameuse Maya. Enchanté. Vous êtes... américaine?

MAYA. Non, bâloise.

PAMELA. Ah oui, c'est vrai. Stella me l'avait dit. C'est votre accent... En fait, vous parlez le bâlois cosmopolite, comme Marthe Keller. Mais Gerschwin, c'est bâlois ça?

MAYA. Dans la famille on dit que notre Ur-Ur-grossvater, qui était parti vivre in America, a changé le nom là-bas.

PABLO, *revient*. Tout le monde a déjà commencé je vois. Vous restez debout pour manger?

STELLA. Je vous ai mis des chaises exprès.

PABLO. Les vieux assis, les jeunes debout, c'est convivial.

PAMELA. Maya, vous êtes jeune, brillante, si, si, je vois ça d'ici, et je n'ai qu'un conseil à vous donner, soyez indulgente avec les hommes. Ce sont de grands enfants, bagarreurs, menteurs et irresponsables, un peu pénibles parfois, mais franchement, que ferait-on sans eux? Je ne sais pas comment ma fille se débrouille, un coup oui, un coup non... Avec un métier si difficile en plus.

MAYA. So lustig! Les hommes, bagarreurs, menteurs, und so weiter! J'adore ça. So charmant altmodisch... und gleichzeitig, vous êtes assez typisch sixties après ce que m'a dit Stella? Avec un peu de seventies dans la coiffure aussi... Et puis les disputes d'argent, le standing poor, dass ist ja eher Ende achtziger... Wirklich interessant.

PABLO. Mais qu'est-ce qu'elle dit? C'est quoi ça «standing poor»?

MAYA. Je dis comme ça pour les nouveaux pauvres qui avaient ein standing une fois, et qui acceptent pas le perte, so ils continuent comme si alles ok, machen ein Haufen Schulden, und dann ils bagarrent beaucoup par déni. Vous voyez je veux dire?

PABLO. C'est toi, Stella, qui incite cette jeune femme à nous juger?

STELLA. Maya porte un regard artistique sur tout, c'est une fille géniale, et merci Maya de faire une lecture créative de nos névroses familiales.

PABLO. Géniale? Aha, parce qu'on ne comprend pas la moitié de ce qu'elle dit? Stella, je pense comme ta mère que tu fais un métier difficile et je te trouve très courageuse. Mais ce n'est pas une raison pour voir de la névrose partout et laisser tes employés nous critiquer. D'ailleurs s'il vous plaît mademoiselle, vous auriez une petite table? *Comme si elle ne comprenait pas.* Eine kleine Tisch, vous savez, le truc avec des pieds? C'est tellement inconfortable de manger contemporain. Et une serviette aussi.

STELLA. Merde Pablo, Maya est ma collaboratrice, pas ma bonne.

MAYA. Kein Problem, stört mich nicht, je vais chercher ça. *En sortant elle fait un geste discret à Stella en indiquant sa montre, signe que le temps passe.*

PAMELA. Tu attends du monde? Je suppose que nous ne sommes pas conviés? Tu sais, c'est une attitude un peu curieuse pour une femme de maintenant passé quarante ans que d'avoir honte de sa mère. Ce n'est pas moi qui le dit, c'est Gladys, et elle en fréquente des galeristes.

STELLA, *lève sa coupe.* Je ne veux pas tout mélanger, c'est tout. J'avais envie de partager un peu le devenir de la galerie en intimité avec vous. Mais que pouic. *Elle boit une gorgée.* Et puis l'avis de Gladys, honnêtement, je m'assois dessus. Cette vieille bique mondaine, abonnée à tous tes plans foireux. À Maya. À la mort de papa...

PAMELA, *l'interrompt.* Tu as dit à Maya que nous t'avons laissé la maison afin que tu puisses te lancer?

Maya sourit le plus pacifiquement possible et sort chercher une serviette à Pablo.

STELLA, *avec une rage contenue.* Oui, bien sûr maman. Et je lui ai dit aussi que si vous avez vendu toutes les toiles de papa une à une, c'est par amour de l'art, et pour nous aider dans la vie. Et qu'en effet la maison couverte de dettes et à

moitié en ruine, c'était pour stimuler ma créativité. Et toi Max, tu ne dis rien ?

MAXIME, *ironique*. Tu m'as dit pas d'orage, Stella...
Il vide sa coupe de champagne et la remplit à nouveau.

PABLO. C'est vrai que c'est un tout petit peu exagéré Pamela. À *Maya qui lui apporte une serviette*. Merci Fraulein, et la table ?

MAYA, *sourit toujours et ne bouge pas*. Tu peux me dire Maya tu sais. *Il la regarde, interloqué.*

PAMELA. Un tout petit peu, mais c'est quand même notre maison.

PABLO. Ce que Pamela veut dire Stella, c'est que nous nous retrouvons confinés dans un quatre-pièces minable en rase campagne, alors que ta galerie, elle, est au bord du lac. D'ailleurs je suis en train de tout mettre en œuvre pour trouver mieux.

MAXIME. Je traduis pour toi Maya : il s'agit d'un très spacieux appartement, doté d'une vue magnifique, dans un nid de verdure à une heure d'ici. Mais monsieur trouve que c'est indigne de lui. À *Pablo*. Quant à ce que tu appelles tout mettre en œuvre...

PAMELA. Maxime !

Maxime s'interrompt de mauvaise grâce.

PABLO. Ce n'est en effet pas de notre niveau, oui.
Tout le monde n'est pas fait pour vivre dans une
poubelle, Max.

STELLA, à *Pamela*. Et c'est reparti. Putain ! Dire que
pour mes quarante ans je perds encore mon
temps et mon énergie à vous recevoir.

PAMELA. Tu dis putain maintenant Stella ? Bon,
cessons de nous disputer, on va donner raison à
M^{lle} Gerschwin. *Elle se tourne vers Stella*. Pensons
à ton anniversaire et rien qu'à ton anniversaire.
Tiens, d'ailleurs voici ton cadeau ma chérie. *Elle
lui tend un petit paquet à Stella qui le prend dans ses
mains sans l'ouvrir tout de suite.*

MAYA, *tente une diversion*. Et c'est aussi l'anniversaire
de la galerie. *À l'attention de Stella, elle tapote sur
sa montre et fait signe qu'il faut avancer.*

PAMELA. C'est un peu dommage ces murs vides
pour un anniversaire.

MAYA. C'est un espace prêt pour l'exposition à
venir. Es ist wichtig laisser respirer l'espace,
pour faire surgir poétique de l'indéterminé.

PABLO. Elle est bizarre cette sauce, elle est rose, et
elle n'a aucun goût.

PAMELA, à *Maya*. Laisser respirer l'espace. Aha. Que voulez-vous, moi, j'aime tant les tableaux, je n'ai pas réussi à prendre le virage... Vous connaissez l'œuvre de Benoît Vaisselier ?

MAYA. Oui bien sûr, j'ai aussi visité le musée à Tokyo.

PAMELA. Vraiment ? Eh bien ça, c'est épatant. Alors vous avez vu la série des portraits ? J'étais son modèle vous savez.

MAYA. Sa muse aussi m'a dit Stella ?

PAMELA, *flattée*. Elle vous l'a dit ? C'est gentil ça, Stella. Oui, c'est vrai. Il m'a aussi appris le dessin. J'ai fait de jolies choses. Stella n'a jamais voulu les exposer. Dommage. Pas suffisamment indéterminé je suppose !

STELLA. Maman, combien de fois devrai-je te dire que je privilégie les installations ? Ce n'est pas un tea-room. Je ne peux pas faire tout et son contraire si je veux que mon travail soit crédible. N'est-ce pas Maya.

MAYA. Jawohl, das ist wirklich nicht eine Frage der Qualität. C'est problème concept. On vise réseau international. On évolue dans un marché de l'art devenu global, alors on doit proposer ligne forte.

PABLO. Ce buffet aussi s'inscrit dans une perspective globalisée ?

PAMELA. Ça ne doit pas être facile pour les artistes non? Benoît n'aurait pas supporté de devoir réfléchir comme ça. Mais nous avions sans doute de la chance, on ne pensait pas tant au « réseau » comme vous dites. On invitait bien quelques ministres, quand on était à Paris, parce qu'en Suisse il faut bien dire... On allait à un autre rythme, avec un autre état d'esprit aussi. On pouvait travailler plus doucement et rouler plus vite et sans ceintures de sécurité. On n'était pas aussi contrôlés, et peut-être moins obsédés par le succès. Si ça venait, ça venait, tant mieux. On y croyait, c'était le principal, et on se sentait encore le droit d'y croire sans avoir besoin de se justifier tout le temps.

STELLA. Bon maman, tu ne vas pas nous ressortir ta litanie. On sait la chance que vous aviez, il arrive même qu'on puisse vous envier, mais il se passe quantité de choses passionnantes aujourd'hui et tu ne fais pas l'effort de t'y intéresser. La seule œuvre que tu aies vraiment admirée est celle de papa, et encore, ça ne t'a pas empêchée de la disperser aux quatre vents. Je me demande ce qu'il en aurait pensé...

PAMELA. Si tu laissais Benoît reposer en paix Stella? Vous l'avez à peine connu, alors tu ne vas pas commencer à penser pour lui? Et d'abord je parle à Maya.
Comment vous dire Maya, on valait la peine, vous comprenez ça? On valait la peine. C'est

tellement moins angoissant que d'avoir le choix entre valoir des millions ou rien. Je vous assure. Bon après on se ruinait au casino, certains avaient des overdoses ou s'écrasaient contre un platane, mais on était plus heureux je crois. Même Benoît voyez-vous, il s'est suicidé certes, mais pourtant, la veille encore de sa mort, je vous assure qu'il était plus vivant que vous tous aujourd'hui.

MAXIME. Justement, ce ne serait pas plutôt Pablo qui l'a tué ?

PABLO. Qu'est-ce qu'il dit encore le vide-ordure ?

MAXIME. Peut-être bien que tu as tué notre père et déguisé sa mort en suicide pour prendre sa place aux côtés de maman. Qu'est-ce qu'on en sait après tout ? Un sac en plastique sur la tête, c'est facile. De toute façon je suppose qu'il y a prescription. Tu vois Maya, la belle brochette de talents que voilà. Le sus-désigné beau-père, gigolo de son état, aurait quand même réussi un truc pas banal, le crime parfait.

Maya s'efface discrètement.

STELLA. Comment tu disais Max ? Acratopège ?

PABLO. Retire ça tout de suite.

PAMELA. Mais quelle horreur mon petit Max! Si c'est une plaisanterie elle est de très mauvais goût.

PABLO. Tu retires, tu retires, oui ?

MAXIME, *imperturbable*. Non, mais j'ajoute que tu en étais sans doute incapable. Tu n'as jamais fait que profiter, jouir, bouffer... Tu sais comment je t'appelais ? Pablo Picassiette.

Alors, oui, le petit Max comme tu dis maman, il a toujours jeté, nettoyé, comme un malade. Il ne restait que ça à faire, laver cette faute, notre honte à tous. Pablo n'a pas eu de peine à te convaincre de continuer à vivre comme des rois de pacotille, assis sur vos trônes en carton. Vous y êtes bien installés maintenant, deux doux dingues, intouchables, qui se tiennent chaud sur le refrain de c'était tellement mieux avant.

J'ai toujours fait silence, maman, pour te protéger, je croyais que je devrais un jour te débarrasser de cette ordure. Mais peut-être bien que vous étiez complices. Mais je vous le dis, les fautes sont désormais impossibles à cacher, ce sont des montagnes puantes, mais d'une puanteur que vous ne pouvez pas imaginer.

PABLO. Il faut faire soigner ton fils Pamela.

PAMELA. Qu'est-ce qui te prend Maxime ? Tu as bu trop de champagne ? Tu veux gâcher l'anniversaire de ta sœur ?

Maya revient et fait une grimace en direction de Stella, indiquant à nouveau que le temps passe.

STELLA. Tu choisis bien ton jour Max.

MAXIME. Mais ouvre les yeux Stella. Toi, tu vides la galerie à qui mieux mieux, c'est bien l'art est vide, comme le ciel, c'est une tentative louable, place nette, mais moi, j'ai une vue imprenable, et je peux te dire qu'on va crever sous toute cette cochonnerie.

PABLO. Voilà Pamela, ce que donne l'addition de la fragilité nerveuse de Benoît et de ton éducation.

PAMELA. Mon éducation? C'est MON éducation maintenant?

PABLO. C'est ton fils en tout cas. Et Benoît était un type génial, oui, mais pas franchement solide, solide.

STELLA. Je ne te permets pas de dire ça de papa. C'était un grand artiste, et comme tel il était aussi hyper-sensible, c'est tout.

PAMELA. Honnêtement Pablo, tu n'es pas un modèle d'équilibre non plus. Maxime ne supporte pas le champagne, c'est tout.

MAXIME. Le champagne, c'est ça, c'est le champagne. Pas étonnant. À force de vous attendre.

PABLO. Il n'est pas exclu que cette vie m'ait rendu déséquilibré. Mais en tout cas je suis solide. Supporter tout ça, et toujours ce gamin, méchant comme la gale.

PAMELA. « Bois à midi, et tu tomberas avant la nuit. » On devrait tous passer au café.

MAYA, *avec empressement*. Kaffee ist schon bereit.

Elle sort.

STELLA. Le moment est mal choisi, mais au moins il s'exprime pour une fois, Max. C'est si rare.

PABLO. Toi, ta gentillesse a toujours confiné à de la sottise.

STELLA, *encaisse*. Ça, c'est sûr. Surtout en ce qui te concerne.

D.

Maya revient en poussant un petit chariot sur lequel il y a une cafetière, des tasses, et un gâteau avec des bougies allumées. Elle chante, tous reprennent la chanson, avec une allégresse forcée, Maxime boit deux cafés coup sur coup, Stella souffle les bougies, applaudissements. Elle avait repris en main le petit paquet de sa mère. Elle le déballe et en sort un petit rouleau de papier. En le regardant, elle

secoue la tête et ne peut s'empêcher de marquer une forte déception, et s'assombrit.

PAMELA, *gaiement*. Pour tes quarante ans nous avons pensé, avec Pablo, que c'était le moment que tu apprennes. Tu aimes mon dessin ?

STELLA, *consternée*. Très joli ton dessin, comme quand on était petits maman. Et même que le plus souvent le cadeau si joliment dessiné n'arrivait jamais. Aussi, là, ça m'arrangerait.

PAMELA. Qu'est-ce qui t'arrangerait ?

STELLA. Que le bon reste un bon. Pour tout dire je n'en veux pas de ton cadeau. Allez. On passe à autre chose.

PAMELA. Je ne te reconnais plus Stella. Tu me reproches de n'avoir pas toujours eu les moyens de concrétiser mes cadeaux ? L'intention était toujours sincère, c'est bien ce qui compte non ?

STELLA. Parlons-en de l'intention. Des cours de cuisine. Pour mes quarante ans. Alors que tu sais que je déteste ça, merci. Très délicat.

MAYA. Décor de cuisine ?

MAXIME. Des cours. Küche, apprendre à faire la Küche, Maya.

MAYA. Ah, Kochunterricht !

STELLA. En plus venant de toi, qui a toujours trouvé ça « petit-bourgeois », une femme qui fait la popote.

MAXIME. Bourgeois petits ou grands... On ressasse, on ressasse. *Il avale encore un café.*

PAMELA. Mais je disais ça de façon générale. Et toi tu n'es pas comme moi. J'ai eu la chance d'avoir très tôt des hommes à mes pieds, je les inspirais. Soyons franches, tu es pleine de qualités, mais tu ne gardes aucun homme. Je pense vraiment que pour toi ce serait un atout. Et puis bien cuisiner n'empêche pas d'être une femme de tête. Tiens, regarde Marguerite Duras.

STELLA. Tu as toujours détesté Marguerite Duras.

PAMELA. Elle était trop intellectuelle pour moi, mais quelle cuisinière.

STELLA. Garder un homme, rien que cette expression...

PAMELA. Mais c'est fou ça de discuter un cadeau !
Quand on aime quelqu'un, on aime son cadeau.
Ou au moins on fait semblant, par politesse.
C'est vrai que vous êtes mal élevés à la fin.

STELLA. Des cours de cuisine. Des cours de cuisine.
Tu aurais pu m'offrir n'importe quoi. Ou rien, au pire un bouquet de fleurs et des chocolats. Ça aussi, c'est poli. Des cours de cuisine...

MAXIME. Pourquoi tu en fais tout un plat Stella?
Ça peut toujours servir après tout...

STELLA. Moi, Maxime, moi, je fais tout un plat?

PAMELA. Oui. Et c'est vraiment déplacé. Je pensais te faire plaisir, alors tu me dis merci et on passe à autre chose.

STELLA. J'ai surtout une furieuse envie de vous dire merde, merde et merde. À tous.

PABLO. Tu vois Pamela, j'ai été patient avec tes enfants, trop sans doute, mais peut-être qu'avec un peu plus de sévérité ils auraient été un peu moins grossiers. Enfin tu me diras, c'est tout Benoît. Il était quand même sacrément caractériel lui aussi. Je me souviens quand...

PAMELA. Vous allez cesser maintenant?! Et toi Pablo tu es ridicule. Quand on a abandonné son fils en bas âge, on ne donne pas de leçons d'éducation. *Pablo hausse les épaules, secoue la tête et sort.* C'est très simple, tout ça ne serait pas arrivé si j'avais de l'argent. Quand l'argent manque, c'est la pagaille, l'anarchie. L'argent, c'est une calamité,

mais sans lui personne ne vous respecte, même pas vos propres enfants. Et surtout pas vos enfants.

STELLA. Ça, c'est le pompon. Tu nous bassinais avec ta vénération pour l'art et les artistes, mais en fin de compte on n'a jamais fait que parler de fric, de fric, et encore de fric.

PAMELA. Parce que c'était toujours un souci. Tu sais ce qui m'a coûté le plus cher dans toute ma vie ? C'est vous. Vous qu'il fallait élever, habiller, nourrir, vous pour qui j'ai choisi de garder coûte que coûte la maison à la mort de Benoît. Alors oui, j'ai aussi fait quelques dépenses superflues et des placements malheureux, mais je ne suis pas la seule dans ce cas. Et vous me méprisez pour ça. Moi j'estime les gens pour eux-mêmes.

MAXIME. C'est sûr que tu n'es pas restée avec Pablo pour son argent.

PAMELA. De quoi tu te plains au fond ? C'était important que vous ayez un « référent masculin stable » non ? Vous auriez préféré que je collectionne les amants ?

MAXIME. Je ne vais pas être vulgaire, maman, mais Pablo avait certaines exigences, et tu es devenue obsédée par l'argent. Ah, pas par le fait d'en gagner, ça c'est sûr. Vous n'avez jamais rien fait que jeter l'argent par la fenêtre, à quatre mains.

STELLA. Tant que notre père gagnait, tu dépensais, et c'était un bon équilibre. Mais la poule aux œufs d'or est morte.

Maya se gratte la gorge et glisse à l'oreille de Stella que l'heure tourne – pendant l'échange qui va suivre elle remet le buffet en ordre. Pablo revient.

PAMELA. Notre père. Jusqu'à dernièrement vous l'appeliez Benoît et maintenant c'est du notre père par-ci et du papa par-là. Si j'avais pu imaginer qu'en vieillissant vous feriez de Benoît un totem et de moi un bouc émissaire. Tu as raison Pablo, il est illusoire de compter sur le soutien et l'amour de ses enfants.

MAXIME. Pour leur présenter la facture ? La facture des factures ? Je me souviens de ces enveloppes fermées qui s'empilaient, et je te demandais, c'est quoi ces lettres, et tu me disais toujours «des factures», et je disais pourquoi tu les ouvres pas, et toi en riant, «à quoi bon les ouvrir, je sais ce qu'il y a dedans». Et tu partais à Paris faire les boutiques.

STELLA. Si seulement papa n'était pas mort, on n'en serait pas là.

MAXIME. Ça, c'est sûr.

PAMELA. Mais je rêve. Vous êtes grotesques avec cette idéalisation puérile, à votre âge.

PABLO. Du sentimentalisme à la Benoît Vaisselier je te dis.

PAMELA. Et toi, qui prétendais admirer Benoît...
Vous êtes tous à côté de la plaque. Je suis la seule qui l'ait vraiment connu. Benoît n'aurait rien fait sans moi, je le conseillais, je le guidais. Sans moi, c'est bien plus tôt qu'il serait mort. J'ai été sa compagne et sa muse mais aussi sa mère, sa sœur. On n'était pas mariés, il se fichait des conventions et, excusez-moi de vous le dire tout net, vous ne l'intéressiez pas du tout, mais alors du tout. Surtout que pendant ces années-là, il avait d'autres soucis. Ses véritables enfants, c'étaient ses toiles, et quand il perdait son inspiration, il perdait sa raison de vivre. C'est moi qui ai vraiment tout perdu quand il est parti.
Vous êtes tous à côté de la plaque, à vous croire un droit sur lui, vous deux, celui de vous en revendiquer, et toi Pablo, de le juger, et de justifier tes disputes incessantes avec Maxime par l'hérédité. Mais qu'est-ce que vous en savez finalement ?

STELLA. C'est important de chérir la mémoire de son père, maman.

PAMELA. Au nom de quoi ? C'est Pablo qui était là comme un père.

MAXIME. Pablo, comme un père ? Quelle blague.

PAMELA. Je ne parle pas de toi Max.

STELLA. Je n'avais pas l'aversion de Max, mais de là...

MAXIME. Aversion ? Lucidité oui.

PAMELA. Ce n'est pas votre père.

PABLO. Ça non !

PAMELA. Mais toi si.

PABLO. Moi quoi ?

PAMELA. Toi le père.

MAXIME. Le père d'un fils dont il ne s'est jamais occupé ? Pas de quoi pavoiser.

PAMELA. Non, le vôtre.

STELLA. Le père de qui ?

MAXIME. Du fils de Pablo.

PABLO. Mais qu'est-ce que mon fils vient faire là, Pamela ?

PAMELA. Mais vous parlez français ou quoi ? Je vous dis que Benoît Vaisselier n'est pas votre père.

MAXIME. Pas notre père ?

PAMELA. Benoît Vaisselier n'est pas le père de Stella et de Maxime. Je t'ai menti à l'époque Pablo. À Benoît aussi, mais différemment.

PABLO. Qu'est-ce que ça veut dire Pamela ?

PAMELA. Cela veut dire que vous avez tort sur toute la ligne. Et vous deux, je crois que vous devez maintenant être en mesure d'entendre que votre mère n'a pas toujours été fidèle à l'homme qui partageait officiellement sa vie, et que c'est l'amant que la nature a choisi pour père, et non le partenaire officiel.

MAXIME. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

PABLO. Il y avait quelqu'un d'autre ? Et tu ne m'as rien dit ?

PAMELA. Non, Pablo, il n'y avait personne d'autre... que toi.

PABLO. Je...

PAMELA. Benoît Vaisselier n'est pas votre père. Oui Pablo, le père, le vrai, c'est toi. Je te présente tes enfants. Et je vous présente votre père.

STELLA. C'est pas possible.

Max est pétrifié.

PAMELA. Les test ADN sont dans le tiroir caché du
petite secrétaire blanc.

Stella se fige aussi.

MAYA. Quelqu'un aimerait du gâteau ?

Un ange passe.

PABLO. Je te préviens, je refuse tout net de me
considérer tout lien de parenté avec ces deux
personnages ! J'ai déjà fait une erreur de jeunesse
avec mon fils, je me suis toujours promis de ne
jamais recommencer. J'ai «fait avec» comme on
dit ici, mais je vous garantis que je me serais
mieux porté sans.

MAXIME. Comment tu disais Stella ? Gentil ? En
tout cas Pablo, pour une fois, nous sommes d'ac-
cord. Parce qu'en ce qui me concerne, ADN ou
pas, je ne veux pas de toi non plus.

L'image se fige et passe au noir.

LES MURS / 2^e tableau

Les murs toussent, respirent bruyamment.

MUR 2. On a beau reposer sur de solides fondations, l'essentiel nous échappe toujours.

MUR 1. Quelle moulure. Nous savons veiller sur ce qu'il y a dedans, et protéger du dehors. Mais empêcher, retenir, ça, on ne sait pas. Eux, ils ouvrent et ferment des portes. N'importe comment et sans ménagement, quitte à nous faire trembler.

MUR 2. Pour une claque, c'est une claque.

MUR 3. Tu parles d'une tuile.

Y a un sacré lézard dans la maçonnerie.

MUR 1. Qu'on n'aie pas compris ça, nous, quand même...

MUR 4. Ça grelotte sous la charpente...

MUR 3. Je propose une chanson...

MUR 2. Encore ?

MUR 1. Il faut avouer qu'il y a des moments où les mots lassent.

MUR 4. Une chanson pour se donner du mastic...

MUR 2. Chut ! Chut !

E.

La galerie est plongée dans une semi-obscurité, il est tard. Des verres vides, des assiettes sales jonchent le buffet, la bougie du 4 est à trois quarts consumée. On comprend que le cocktail de la galerie est terminé.

STELLA, *s'avance sur la mezzanine. Elle s'approche de la fresque de Benoît. Elle la touche du doigt, pensive.*
Dire que je venais de commencer à admettre combien tu m'avais manqué. Des années pour admettre ça. Que j'étais fière et que j'avais si peur aussi. J'ai cadencé tout ça, de peur de blesser maman. J'avais tellement peur de la perdre elle aussi. Si je l'écoute aujourd'hui, tout s'écroule. Elle, papa... J'ai voulu garder le royaume, roi et reine, être une princesse, protéger la belle histoire, la belle vue, le grand large. J'ai tout fait pour ça. Papa, papa, oui, aujourd'hui j'ose dire à haute voix ce mot. Toute mon enfance j'ai donné la main à Pablo pour traverser et mis mon chagrin dans la poche, comme une petite orpheline modèle. La maison me tenait lieu d'amour. Je dois être folle depuis

longtemps, à parler à un mur en pensant parler à mon père. Folle. Mais il reste la maison. L'important, c'est de garder la maison. Elle a failli la perdre, mais moi je l'ai sauvée, papa, sauvée.

LES MURS / 2^e tableau (fin)

Les murs tousotent, émus, alors Mur 4 chantonne doucement et les autres se joignent et chantent d'abord doucement puis avec entrain Elle était si jolie d'Alain Barrière. On pourra alors voir, en surimpression à la fresque, des images de la maison durant l'enfance. Stella petite fille, chuchotant devant la fresque; Pablo sur son bateau, Max le regardant avec haine; un Noël, féérique, où l'on voit Pamela allumer les bougies d'un sapin; des images de bonheur, mais qui laissent apparaître beaucoup de solitude chez chacun.

*Elle était si jolie
Que je n'osais l'aimer
Elle était si jolie
Je ne peux l'oublier
Elle était trop jolie
Quand le vent l'emmenait (...)
Elle est partie
C'est bête mais c'est vrai
Elle était si jolie
Je ne l'oublierai jamais
Aujourd'hui c'est l'automne
Et je pleure souvent
Aujourd'hui c'est l'automne
Qu'il est loin le printemps
Dans le parc où frissonnent
Les feuilles au vent mauvais*

*Sa robe tourbillonne
Puis elle disparaît...*

*Les images s'arrêtent avec la chanson. Un silence, puis
noir.*

II. INVENTAIRE – SAISIE

F.

Deux ou trois jours plus tard. L'espace se rallume sur la galerie, au centre de laquelle on voit un empilement de caisses et de meubles disparates, parmi lesquels un grand lit.

STELLA. Je ne comprends pas Maya, comment as-tu pu accepter sans me demander ?

MAYA. Quand il a dit ordre de M^{me} Brenner, I swear, j'ai pas pensé.

STELLA. Elle ne doute vraiment de rien. *Regardant le mobilier de plus près.* Je reconnais tout. Ce fauteuil-là, il était longtemps dans ma chambre. Et elle ne répond pas au téléphone. Je ne sais pas jusqu'à quand je vais devoir payer d'avoir voulu faire quelque chose de constructif avec cette maison. François me l'avait déconseillé, « mauvais plan » me disait-il. J'ai viré François et gardé le mauvais plan. Je vais perdre les nerfs. Il faut trouver une solution. Maya, je vais appeler Max. *Elle sort.*

Maya, seule, regarde le mobilier. Entre Pamela.

PAMELA, *douce*. Je suis venue les mettre à l'abri. Je ne veux pas qu'on me les saisisse, vous comprenez, Maya. C'est tout ce qui me reste. *Un temps*. Je sauve les meubles. Et pour dépanner... Comme c'est tout vide en ce moment...

STELLA, *revient*. Qu'est-ce qui est tout vide maman ?

G.

Apparaît Kevin Truchet, un huissier pas du tout dans les stéréotypes de l'emploi. Beau, sportif, séduisant. Il énonce les lois et les principes de son travail avec jubilation, tout en manifestant pour cette langue juridique l'amour d'un Fabrice Luchini pour La Fontaine ou Céline.

D'une façon générale, il est péremptoire et sûr de lui, d'une gentillesse intraitable.

KEVIN. « La poursuite commence par la notification du commandement de payer. Elle se continue par voie de saisie, de réalisation de gage ou de faillite. »

C'est beau comme de la poésie.

« Cet acte contient :

les indications prescrites pour la réquisition de poursuite;

la sommation de payer dans les vingt jours le montant de la dette et les frais ou, lorsque la

poursuite a des sûretés pour objet, de les fournir dans ce délai;

l'avis que le débiteur doit former opposition dans les dix jours de la notification s'il entend contester tout ou partie de la dette ou le droit du créancier d'exercer des poursuites;

l'avertissement que, faute par le débiteur d'obtempérer au commandement de payer ou de former opposition, la poursuite suivra son cours.»

Elle court, elle court, la maladie d'amour, et les poursuites suivent leur cours.

« Les actes de poursuite sont notifiés au débiteur dans sa demeure où à l'endroit où il exerce habituellement sa profession. S'il est absent, l'acte peut-être remis à une personne adulte de son ménage ou à un employé. »

C'est là que nous en sommes. À *Maya*. Bonjour, Kevin Truchet, huissier de justice, je viens pour l'inventaire.

PAMELA. Zut. Stella, je t'en conjure...

MAYA. Un instant. Stella, il y a là...

STELLA. J'arrive. À *Pamela*. Ça, c'est fort de café! Après ce que tu as fait!

PAMELA. C'est pour vous aussi. Ces meubles, c'est tout ce qui reste de votre enfance.

STELLA. Tu veux m'émouvoir maintenant ? Tu es de nouveau aux poursuites et tu ne m'as rien dit ? Mais cette fois, tant pis.

PAMELA. Stella !

Stella s'approche de Maya et de l'huissier.

STELLA. Bonjour monsieur ?

KEVIN. Bonjour, Kevin Truchet, huissier de justice.

PAMELA. Truchet ? Mais nous avons très bien connu un huissier du nom de Truchet !

STELLA. Truchet, comme...

KEVIN. Georges Truchet, mon père, oui. Il est décédé il y a deux ans. Il vous appréciait beaucoup, si j'ose dire.

PAMELA. Le fils de Georges Truchet ? ! Je me tue à le dire, décidément, l'hérité ne fait pas tout.

STELLA. C'est la dernière fois, maman, la toute dernière. Quelle honte.

KEVIN, *regarde ses feuilles*. Je viens pour un inventaire. Cela concerne plusieurs commandements de payer restés lettre morte.

STELLA, *lance un regard noir à sa mère. Plusieurs? Surjouant l'amabilité.* Monsieur Truchet, vous ne connaissez pas la maison. C'est une galerie maintenant comme vous voyez. J'ai un coup de fil urgent, si vous voulez bien me laisser cinq minutes. *Elle parle à voix basse à Maya, lui faisant comprendre qu'il faut balader un peu l'huissier et dit ostensiblement.* Maya va vous faire visiter. Vous voyez là nous avons une œuvre en cours, pas du tout finie, mais je vous autorise à jeter un coup d'œil.

MAYA. Ach ja. Gerne. *À Kevin.* So, je peux te tutoyer? Tu te connais en art contemporain?

KEVIN. Oui, ben, euh, ça dépend...

MAYA. So, also das hier, c'est une installation. Ça s'appelle... *Family business.* Le nom de l'artiste est encore sous embargo, soll eine Überraschung sein.

KEVIN. Des meubles empilés, quoi.

MAYA. Ja genau, à première vue, c'est bien ça. But the point is, il faut déplacer le vision. Tu connais travail de Tracey Emin? *My Bed*, das sagt dir was?

KEVIN. *In Bed?* Ah oui, *In bed with Madonna.*

MAYA. Non, pas Madonna. Tracey Emin. A young british artist. With *My Bed* elle a fait scandale à

Édimbourg letztes Jahr. Elle expose son lit défait, avec tout le personnel stuff... it's great. C'est pour donner un exemple de travail dans le style. Mais si tu veux, là, l'artiste doit encore finir déplacer les mobiliers.

KEVIN. Ah. Curieux ces meubles. Tous dépareillés. Mais je vois quelques jolies pièces. Ça a une certaine valeur tout ça.

MAYA. Ohlala, mais c'est rien les mobiliers! In dem Kontext ça vaut beaucoup plus que le prix des mobiliers. Le geste de l'artiste. Kommt darauf an wer es ist, mais ça peut valoir des centaines de milliers de francs.

KEVIN. Le geste de l'artiste? Déplacer des meubles? Hé, hé, nous on fait ça tous les jours. Non, je rigole. Mais quand même. Déplacer des meubles.

MAYA. Ja, mais il fait pas ça n'importe comment. Et il n'est pas n'importe qui. First, it's an artist. Si moi ou toi on le fait, klar, ça vaudra que le prix des mobiliers. Le concept en art, it's like holy spirit for religion tu vois? Le monde a toujours besoin de sacré, avec das gewisse Etwas de ici et maintenant, tu vois?

Pamela suit la conversation avec un sourire charmeur à l'attention de Kevin qui, lui, semble charmé par Maya. Stella revient.

STELLA. J'ai appelé Maxime, il arrive, il était dans le coin. Je ne vais pas gérer ça toute seule.

KEVIN. Maxime, Maxime Brenner ?

STELLA. Oui, mon frère.

KEVIN. Parfait. C'est justement lui que je cherche.

STELLA. Comment ?

PAMELA. Ce n'est pas moi ?

KEVIN, *regarde ses feuilles*. Je cherche M. Maxime Brenner, propriétaire du 68, route de Suisse à Versoix. Mais vous pouvez aussi...

STELLA. Comment propriétaire ? *Regardant sa mère*. Que ce soit clair : vous êtes ici dans la galerie *Sixty-eight* dont je suis la directrice, galerie qui est établie dans ces murs, qui sont propriété de ?... *En aparté, elle interroge sa mère du regard*.

PAMELA, *gênée*. Oh mais je ne sais plus moi.

STELLA, *en aparté*. Tu ne sais plus qui est propriétaire ? *Contenant son exaspération elle se tourne vers l'huissier*. En tout cas je peux vous dire que les hypothèques du premier et du deuxième rang, c'est moi.

H.

Maxime entre.

STELLA. Ah te voilà. M. Truchet, huissier de justice que voici, te cherche, et j'aimerais bien savoir...

PAMELA. Max, tu te souviens de Truchet ? Eh bien, ce charmant jeune homme est son fils.

KEVIN. Bonjour, monsieur Brenner. Je viens pour l'inventaire. Suite à divers commandements de payer restés sans suite, les créanciers dont voici la liste ont requis la continuation de poursuite. Je vais donc procéder à l'inventaire de vos biens si vous permettez...

MAXIME, *gêné, à Kevin.* Euh, nous pouvons sortir un instant ?

STELLA. Maxime, qu'est-ce que c'est que cette histoire de propriétaire ?

PAMELA, *attendrie.* Maxime, toi, saisi ?

MAXIME. Stella, euh, tu sais bien que je suis resté domicilié ici.

STELLA. Mais qu'est-ce que vous avez tous les deux ? Maman, c'est bien toi la propriétaire de la maison, oui ou non ?

PAMELA, *roule des yeux*. Stella !

MAXIME. Maman !

KEVIN. Excusez-moi, vous êtes très sympathiques, mais je n'ai pas toute mon après-midi.

MAXIME. Écoutez, il y a un malentendu. Est-ce que je peux vous demander un petit délai ? Le temps de voir mon banquier et tout rentrera dans l'ordre.

KEVIN. En principe non, mais bon. Mon père m'a tellement parlé de la maison Brenner, je veux bien faire une petite exception pour vous. Je peux repasser demain.

MAXIME. Demain ? C'est court.

KEVIN. C'est ce que je peux vous proposer de mieux.

MAXIME. Bien, bien, demain.

KEVIN. Alors, à demain. Mesdames. Monsieur.

MAYA. Je te raccompagne.

KEVIN. Merci. *En sortant*. Cette histoire de geste là, ça me turlupine.
Nous, par exemple, on saisit, c'est aussi un geste ça...

MAYA. Ja aber on entend ça dans le sens, comment dire, eine künstlerische Geste, das ist ein Begriff... *Le reste de la conversation se perd.*

STELLA. Bon, alors maintenant, maman, je te donne trois jours pour débarrasser ton souk, sinon j'appelle Emmaüs. On a besoin de l'espace. Ce n'est pas un garde-meuble. Et toi, Max, je te donne dix secondes pour t'expliquer. Il a dit « propriétaire » et pas « domicilié », tu as parfaitement entendu.

Pamela sort.

MAXIME, *nerveux et emprunté.* Tout doux, Stella. On se calme. Je file chez mon banquier, et d'ici demain tout sera réglé. *Il profite du retour de Maya qui se fait pressante pour filer avant que Stella ne puisse le retenir.*

MAYA. Stella, schnell, il faut vraiment qu'on se dépêche... Le dossier pour Amarovich doit partir...

STELLA. Je viens. *Jetant un coup d'œil aux meubles.*
Comment tu disais ? *Family business ?*

Noir.

I.

Le lendemain, Maya, Stella et Maxime sont dans la galerie. Il semble qu'ils sont arrivés depuis peu de temps. Pamela, elle, est en train de suspendre son manteau et elle sort brièvement. Il est clair que Stella et Maxime n'ont pas encore parlé à Pamela. Maxime est très nerveux. Maya sert des cafés. Maya et Pamela entrent et sortent sans se croiser.

STELLA. Alors, tu as mis de l'ordre ?

MAXIME. Euh oui, enfin, c'est pas tout simple. Et puis je me sens tellement bizarre depuis l'autre jour...

STELLA. Bizarre ?

MAXIME. Cette idée que Benoît ne serait pas notre père... Je n'arrive pas à savoir ce que ça me fait... Je me sens, comment dire, eh bien oui, bizarre. Pas toi ?

STELLA. Max, je dois savoir. Maman est toujours propriétaire de la maison oui ou non ?

MAXIME. Oui, bien sûr, bien sûr. Enfin, tu vois, c'est un peu compliqué, comment dire...

À ce moment Pablo fait irruption, complètement défait. Il restera dans un angle de la galerie, opposé à celui d'où reviendra Pamela.

MAXIME. Ah non, pas lui.

STELLA. Mais c'est un moulin ici! Pablo, je dois discuter de choses urgentes avec Max...

PABLO. Vous êtes là tous les deux. C'est bien, enfin c'est affreux, je... c'est... votre mère... *Il s'effondre en larmes.* On n'a rien pu faire....

MAYA. Was ist los?

PABLO. Je l'ai trouvée dans son lit. Elle se lève toujours tard vous savez bien. Il était onze heures. J'ai cru qu'elle dormait. Je lui ai parlé... je l'ai secouée.
Elle ne respirait plus. J'ai appelé l'ambulance. Mais elle était... elle est morte!

MAYA. Oh gott oh gott...

STELLA. Voilà autre chose. Écoute Pablo, si tu veux te faire pardonner l'autre jour, c'est pas avec ce cinéma... Maman se porte comme un charme...

PABLO. Je pensais bien que vous n'alliez pas le croire. C'est si brutal. Ils ont tout essayé pour la ranimer. Ils m'ont dit qu'elle avait eu de la chance dans son malheur, elle n'a absolument pas souffert. Mourir dans son sommeil. Il paraît que c'est le rêve. *Il tend un papier à Max et sanglote de plus belle.*

MAXIME. Mais c'est qu'il a l'air sincère ce con.

J.

Pamela revient du côté opposé.

STELLA. Ah maman, tu peux t'occuper de ton Pablo s'il te plaît ? Il perd les pédales.

PABLO, *la tête entre les mains, en proie à son chagrin.* Ce déménagement, et puis tout ça... mine de rien ça l'a beaucoup affectée, vous ne vous rendez pas compte...

PAMELA. Où est Tom ? Il a dû arriver quelque chose à Tom. Le chien s'est fait écraser, c'est ça...

MAXIME, *qui vient de lire et relire le papier, à Stella.*
Stella, tiens-toi bien, Pablo dit vrai.
C'est écrit ici noir sur blanc.

STELLA, *incrédule.* Mais c'est impossible, on nous aurait prévenus, et puis...

PAMELA. Je lui disais toujours de ne pas le laisser sans laisse. Ça devait arriver.

MAXIME. C'est le certificat de décès. *Il le tend à Stella.*

PAMELA. On fait des certificats de décès pour les chiens maintenant ?

MAXIME. C'est fou. Stella, nous sommes en communication avec une morte. Avec notre mère, morte.

STELLA, *s'approche de Pamela*. Maman, nous avons une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Autant le faire tout de suite : tu es morte.

PAMELA. Vous voulez me punir ? Toi aussi Max ? Vous ne voulez plus me voir, c'est ça ?

STELLA. Tu n'as pas compris maman, il ne s'agit pas d'une métaphore. Tu es vraiment morte. Morte. Tu ne fais plus partie des vivants. Et d'ailleurs tu ne devrais pas être là si je comprends bien.

PAMELA. Élevez des corbeaux, ils vous crèveront les yeux.

MAXIME. Toutes mes condoléances, maman, c'est écrit ici, tu es morte dans ton sommeil. Pablo vient de le dire et ce papier le confirme.

PAMELA. Pablo, mon Pablo chéri...

PABLO. *Il ne la voit pas, il est tellement abattu qu'il ne va quasiment rien suivre de ce qui se passe*. Qu'est-ce que je vais devenir maintenant qu'on est expulsés...

STELLA. Expulsés ? À *Pamela*. Expulsés ?

PAMELA. On n'allait pas rester dans ce bled minable. Malheureusement les affaires n'ont pas marché comme on le pensait.

MAXIME. Tu parles d'affaires. *En direction de Pablo*.
Bravo monsieur le branleur aux as.

STELLA. Alors les meubles... En fait tu pensais venir t'installer ici !

PAMELA. En dépannage. On est une famille ou quoi ?

STELLA. Une famille ?

MAXIME. Bon, là, de toute façon... tu es morte maman. Il y a peu, c'était ce qui pouvait m'arriver de pire. Et là, c'est vraiment bizarre, ça me laisse froid.

PAMELA. Je ne te reconnais pas Max. J'aurais dû me méfier de cette passion pour les ordures. Tu te souviens quand même que tu m'as convaincue de mettre la maison à ton nom, parce que tu disais que ta sœur allait tout perdre avec son « art contemporain » ? Tu n'avais pas trop de scrupules à le faire derrière son dos. Ah vous êtes jolis tous les deux, à me juger !

MAXIME. Tu disais que c'était pour équilibrer les choses.

PAMELA. C'est pour ça que tu le lui as caché? Oui, Stella, Max est propriétaire de la maison et il n'a pas jugé utile de te l'apprendre. Et non, l'appartement que tu avais choisi pour nous, je ne l'ai pas acheté mais loué. L'argent que tu m'avais donné pour ça, nous avons essayé de le faire fructifier. Tu n'as pas d'enfants, tu es à la merci d'un coup de tête. Je comptais sur Max pour que la maison reste la maison Brenner. C'est important un nom. C'est ce qu'il y a de mieux. Et que vous le vouliez ou non, vous portez le mien.

STELLA, à *Max*. Tu as fait ça? Derrière mon dos...

MAXIME, *très énervé*. Oh j'en ai marre de vous deux, et de l'autre qui pleurniche là-bas! J'en ai marre de vous tous! Si seulement on pouvait répudier sa famille.

STELLA. C'est donc vrai, Max.

MAXIME, *après un temps*. Tu disposais de la maison après tout.

STELLA. Mais à quel prix! J'ai toutes les dettes sur le dos. Toi, tu avais d'autres chats à fouetter, des incinérateurs à construire, des terrains à acheter...

PAMELA. Nous avons convenu de te laisser la jouissance pour la galerie au moins vingt ans. Ça me semble pas mal non ?

STELLA. La jouissance ? Avec ce que ça me coûte ? Mais d'ailleurs, qu'est-ce que vous avez fait de cet argent ? Vous avez claqué quatre cent mille francs en quatre ans, maman. Tu te rends compte ?

PAMELA. C'est ce qui est pénible avec les dettes, on sait quand ça commence, jamais quand ça finit. Il y en a toujours une qu'on avait oubliée. Et puis c'est tellement ennuyeux ces histoires d'argent. Tout le temps compter, compter, compter. Alors oui, je n'ai jamais su. Mais je n'ai jamais voulu savoir, je crois, parce que ce savoir-là empêche de rêver. Et je veux bien qu'on m'empêche de tout, mais pas de rêver. Je vous aurai au moins appris ça, rêver en grand, ce n'est pas rien non ?

STELLA. Pour vivre tes chimères, ce sont nos rêves que tu hypothéquais, maman... Alors toi aussi Max ? Tu te moques, tu sermonnes, et pendant ce temps-là...

MAXIME. Pendant ce temps-là quoi ? Ne fais pas la naïve Stella, chacun pour soi et Dieu pour tous, c'est la règle depuis toujours, non ? Cartes ouvertes ou fermées, on joue perso, et toi la première.

STELLA. Fallait en parler, Max.

MAXIME. Parce que tu as parlé toi ? Tu as toujours été parfaite, toute en maîtrise et en solutions, un modèle, oui, mais je ne me rappelle pas avoir été consulté...

STELLA. J'ai trouvé in extremis un moyen de sauver la maison en y adaptant mon projet. Crois bien que j'aurais été plus tranquille ailleurs.

PAMELA. Reste que Max est un bon gestionnaire...

STELLA, *acide*. Max, gestionnaire ? Parce que l'argent est une saleté et qu'il est diplômé *à* déposer ?

MAXIME. Eh oui Stella. Gérer la merde n'est pas une mince affaire. Et ça peut aussi être très rentable. Tu as ouvert mon cadeau ?

STELLA. Non. J'ai oublié, avec tout ce remue-ménage je ne sais plus où je l'ai rangé. Tu m'offres la maison de mes rêves dans une boule à neige ?

MAXIME. Non. Dommage, ce sont des parts dans ma société.

STELLA. Qui est sur le point de faire faillite ?

MAXIME. C'est juste une passe difficile. Il n'y a pas lieu de dramatiser. Mais tu peux voir que mes intentions ne sont pas...

STELLA, *le coupe*. Tes intentions!... Mon pauvre Max. Plus je t'écoute et plus je me dis qu'il n'y a pas d'erreur, tu es bien le fils de Pablo.

MAXIME. Il paraît que tu l'es aussi, ma pauvre Stella.

PAMELA. J'espérais que Benoît serait un meilleur exemple, même mort. Un modèle de talent, de réussite, de liberté. J'ai toujours su que Pablo n'était pas à la hauteur. Il est beau, il conduit très bien, mais c'est un faible. Il l'a toujours été.

STELLA. Je ne pardonnerai à aucun de vous. Trente ans de thérapie n'y suffiront pas. *Elle sort*.

K.

MAXIME, *à Pablo*. J'ai tellement eu envie de te tuer. Tu te souviens de ce jour de tempête, quand tu es tombé du bateau? J'aurais dû t'achever à coups de rame. Une belle occasion manquée. J'aurais fait de la prison au lieu de faire des dettes. Au moins je me serais senti coupable pour de bonnes raisons. J'aurais pris ma haine en main et gardé une belle image de maman. Pablo, aussi minable que tu sois, tu n'étais qu'un symptôme.

PABLO. Mais je m'en fous petit con! *Il se lève face à Max comme s'il allait le frapper, et finit par sortir en le bousculant.* Elle est morte, tu comprends ça, elle est morte...

Max est seul avec Pamela.

PAMELA. Oh mais c'est agaçant à la fin! Et comment je serais morte d'abord?

MAXIME. Dans ton sommeil. Tu as encore eu cette chance-là. Selon le papier que nous a apporté Pablo, ton corps est à la morgue. D'ailleurs tu devrais être raisonnable pour une fois et gentiment le rejoindre. Ensuite nous, on pourra peut-être pleurer de vraies larmes d'orphelins, choisir un cercueil, une couronne, envoyer un faire-part avec une citation du *Petit Prince*, bref avoir une chance de se comporter un peu comme une famille normale, maman.

PAMELA. Mais si je suis là et que je te parle, c'est bien la preuve que je suis vivante.

MAXIME. C'est surtout la preuve que tu as une sacrée putain de volonté de nous casser les pieds jusqu'à la nuit des temps.

PAMELA. Quel langage!

MAXIME. Arrête maman. Une mort sans crédit et tous les comptes à découvert, c'est là que tu veux rester?

PAMELA. Ta mère est morte et voilà comment tu lui parles? En tout cas je veux bien rester morte, mais pas seule... Je ne comprends pas, normalement tant qu'on a des dettes, on n'est jamais totalement seul. Toujours au moins un créancier pour vous harceler...

L.

Stella revient, précédant de peu Kevin.

MAXIME. Stella, on va tout mettre au feu. Tout le tas de meubles. On va tout brûler. Et maman aussi, d'ailleurs.

PAMELA. Quelle horreur! Stella, dis quelque chose. Tu sais que j'ai toujours voulu reposer aux côtés de Benoît et que les crématoires me font horreur...

Kevin Truchet entre du côté opposé à Pamela. Stella se dirige vers sa mère et va l'inciter à sortir.

KEVIN. «Lorsque la poursuite n'est pas suspendue par l'opposition ou par un jugement, le créancier peut requérir la continuation de la poursuite à l'expiration d'un délai de vingt jours à compter de la notification du commandement de payer.»
«Lorsque le débiteur est sujet à la poursuite par voie de saisie, l'office, après réception de la

réquisition de continuer la poursuite, procède sans retard à la saisie ou y fait procéder par l'office du lieu où se trouvent les biens à saisir. »

Monsieur Brenner, me revoici donc comme convenu.

MAXIME. Vous tombez mal. Je n'ai eu le temps de rien. Notre mère est morte.

KEVIN. Oh! Toutes mes condoléances.

PAMELA. Ah si j'avais trente ans de moins!

STELLA. Tu es morte maman.

KEVIN. Pardon?

MAXIME. Elle est très affectée. Oui, Stella, maman est morte. À Kevin. Elle a du mal à réaliser.

PAMELA. Dire qu'on rêve d'assister à ses funérailles, pour mesurer le chagrin qu'on laisse. Eh bien, finalement, mieux vaut s'épargner ce genre de spectacle.

Elle sort du côté opposé à Kevin.

KEVIN. Je comprends. C'est un choc. Un accident?

MAXIME. Non, arrêt du cœur. Dans son sommeil.

KEVIN. Je suis vraiment désolé. Dans ce cas je crois que nous pouvons appliquer l'article 58 :

« La poursuite dirigée contre un débiteur dont le conjoint, le parent ou l'allié en ligne directe ou une personne qui fait ménage commun avec lui, est décédé est suspendue pendant deux semaines à compter du jour du décès. »

Notez bien qu'elle n'est que suspendue, la procédure reprendra donc dans deux semaines là où nous l'avons laissée. Il faudra que cette fois nous puissions tout examiner monsieur Brenner. car je vous rappelle l'article 91 :

« Le débiteur est tenu sous menace des peines prévues par la loi :

Un, d'assister à la saisie ou de s'y faire représenter.

Deux, d'indiquer jusqu'à due concurrence tous les biens qui lui appartiennent, même ceux qui ne sont pas en sa possession, ainsi que ses créances et autres droits contre des tiers.

Trois... »

STELLA, *l'interrompt*. Vous connaissez toute la loi par cœur ?

KEVIN. Toute. Culture familiale. Mon père était incollable. Je suis très attaché à ces textes. Là on en est à la treizième édition. Je la connais si bien que je peux l'interpréter ou la résumer. Mais je trouve que c'est tellement beau que je préfère la citer in extenso.

MAYA. Ist doch toll. Stella, si je dis ça à Katia, je suis sûre ça l'intéresse, non ?

STELLA. Ah oui ? Peut-être.

MAYA, à Kevin. Tu pourrais éventuell venir réciter, pour filmer, pour ein performance ?

KEVIN. Euh, je ne sais pas si je peux, dans ma fonction...

MAYA. Oh, renseigne-toi s'il te plaît, Kevin. Wäre doch geil, Stella ?

STELLA. Comme tu penses Maya.

MAYA. Tu peux dire noch ein wenig ?

KEVIN. Euh oui, par exemple la liste des biens insaisissables. C'est toujours utile. *Il s'éclaircit la gorge.*

« Sont insaisissables :

les objets réservés à l'usage personnel du débiteur ou de sa famille, tels que les vêtements, effets personnels, ustensiles de ménage, meubles ou autres objets mobiliers, en tant qu'ils sont indispensables ; les objets et livres de culte ; les outils, appareils, instruments et livres, en tant qu'ils sont nécessaires au débiteur et à sa famille pour l'exercice de leur profession ;

notez que ces objets sont saisissables lorsqu'ils ont une valeur élevée. Ils ne peuvent cependant être enlevés au débiteur que si le créancier met à la disposition de ce dernier, avant leur enlèvement, des objets de remplacement qui ont la même valeur d'usage, ou la somme nécessaire à leur acquisition. »

Alors je continue dans les biens insaisissables :
« ou bien deux vaches laitières ou génisses, ou bien quatre chèvres ou moutons, au choix du débiteur, ainsi que les petits animaux domestiques, avec les fourrages et la litière pour quatre mois, en tant que ces animaux sont indispensables à l'entretien du débiteur et de sa famille ou au maintien de son entreprise... »

STELLA, *l'interrompt*. C'est écrit dans la loi tout ça, tel quel ?

KEVIN. Oui, bien sûr, tel quel.

STELLA. C'est drôle.

KEVIN. Pourquoi ?

STELLA. Je ne sais pas, ça me fait rire.

KEVIN. Je continue ?

MAXIME. Peut-être une autre fois Stella si tu veux bien. Nous avons notre mère à incinérer.

KEVIN. Oui, c'est juste. Il faut aimer et choyer ses parents, et les porter avec respect vers leur dernière demeure.

MAXIME. La loi, les règles, ce qui se fait et ne se fait pas, et prêchi-prêcha. Vous savez quand même qu'il y a des exceptions dans toute chose ?

KEVIN. Mais les lois et les règles, c'est fantastique. Tenez, si on vous avait donné de bonnes bases comme mon père l'a fait avec moi, eh bien vous n'en seriez sûrement pas là.

MAXIME. On ne fait pas de grandes choses avec des principes rigides. Inventer, innover, ça ne se fait qu'au prix de certains risques.

KEVIN. Mais pour réussir il faut être prévoyant, faire des réserves.

STELLA. Même le public est contaminé : « C'est intéressant, mais j'ai des réserves »... C'est peu motivant, je vous assure monsieur Truchet.

MAXIME. Mais on ne peut pas demander à une dynastie de petits fonctionnaires de la dépouille d'être larges d'esprit.

KEVIN. Je vous prie de rester courtois. Mon père faisait son métier avec amour, un goût du travail bien fait qu'il m'a transmis. Il m'a toujours dit,

tu verras, c'est un métier d'avenir. Et l'avenir lui a donné raison. Vous croyez que c'est un signe d'originalité et de talent de ne pas savoir gérer son argent? Mais aujourd'hui il n'y a rien de plus banal...

MAXIME. Eh bien si vous nous trouvez banals tant mieux. Certes, nous ne savons pas gérer la réalité, mais c'est parce qu'on ne peut pas être partout, sûrement pas pour être originaux. Si vous alliez un peu farfouiller dans les poubelles, monsieur Truchet? Il nous attend là une dette bien plus encombrante que tous les impayés du monde. Et moi je suis au bord de la faillite pour avoir vu trop grand dans ma volonté de justement le réduire, cet amas-là. Vous trouvez ça juste? Vous savez combien ça coûte de descendre sous le seuil de 0,1 nanogrammes par normomètrecube ($0,1\text{ng /nM}^3$)? Mais vous vous en foutez, comme tout le monde. Personne ne veut de détails sur la disparition de nos restes.

KEVIN. Vous auriez dû prendre un conseiller financier. J'en vois beaucoup vous savez, des idéalistes comme vous, qui font faillite parce qu'ils ne sont pas de bons hommes d'affaires.

MAXIME. J'aurais dû. J'aurais dû, en effet. Bon, cher monsieur Truchet, on ne va pas vous retenir plus longtemps. Le temps, c'est de l'argent, et vous comprendrez qu'en ce moment...

KEVIN. Oui, excusez-moi, vous êtes en deuil.
Encore toutes mes condoléances. Je reviendrai
donc dans deux semaines comme il est stipulé
dans la loi.

Noir.

M.

La galerie est dans la pénombre. Pamela est étendue sur le lit au milieu des meubles toujours entassés, Pablo se glisse vers elle. Il a une bouteille de vin à la main. Il ne la voit pas. Il reste assis, comme prostré. Puis il se lève, va vers le petit secrétaire blanc, qui est posé dans un coin. Il enlève les tiroirs, en ouvre un double fond dont il retire deux enveloppes cachetées. Il sort un tire-bouchon, ouvre la bouteille. Va prendre un verre dans un meuble.

PABLO. À toi Pamela. Une insomniaque comme toi, qui meurt dans son sommeil. Sacrée Pamela. *Il retient ses larmes, boit une grande gorgée.* Brane Cantenac 87, tu te souviens ? *Il ouvre chaque enveloppe, lit, et boit à nouveau.* Showdown. Alors comme ça, c'est vrai. J'y croyais pas Pamela. J'y croyais pas et en même temps tu as toujours été capable de tout. C'est toi qui es une grande joueuse. Rien au flop, rien au turn, et hop, un as à la river. Tu m'as toujours bluffé. Je devrais te détester, tu m'as tellement baladé. Peut-être que

je t'ai détestée d'ailleurs, mais quand même, quelle classe.

J'aurais pu être un grand photographe, tu te souviens, même Benoît le disait. Mais quand un homme comme moi tombe à vingt-cinq ans sur une femme comme toi, il est fichu. Tu n'avais pas envie de me voir grandir. Tu ne voulais pas d'un deuxième Benoît. Je me suis souvent dit que j'allais partir, et là aussi je me dis que je devrais partir. *Il boit une gorgée.* Mon fils, tu sais, il pourrait m'aider je crois, ce petit con a toujours pleuré son père. Je ne sais pas ce qu'ils ont avec leur père, tous ces gosses. J'ai tellement détesté le mien. *Il boit une gorgée.* Tu es la seule avec qui je me sens réellement vivant. Toi et moi on est d'une autre race, et je ne parle pas d'ADN, l'ADN, c'est pour les petits fachos, les petits flics.

Nos disputes, ah nos disputes... Personne ne sait se disputer comme toi avec moi. Sans toi, je vais pas pouvoir Pamela. *Il prend chaque enveloppe sort un briquet et les brûle. Pamela disparaît.* Voilà déjà une chose de réglée.

Je suis sûr que tu les trouvais décevants, même ce petit con de Max, tu le chérissais pourtant, j'en étais presque jaloux comme tu le chérissais, eh bien même lui, je sais que tu en attendais autre chose. *Il boit.* Et cette pauvre Stella, elle est gentille, elle s'est toujours donné de la peine, elle s'applique, mais voilà. La grande classe, la vraie, il y a que toi, que nous. Oui, bon, Benoît aussi, c'est vrai. J'ai toujours dit, Benoît, respect.

Il lève son verre. Respect Benoît Vaisselier. Tu es toute ma vie Pamela. Il boit. J'ai filé ce pauvre Tom à Gladys, elle s'en occupera. Pamela, ma Pamela. Je vais rentrer à l'hôtel. Il sort.

Noir.

N.

Stella entre dans la galerie.

STELLA, *à la cantonnade.* Maman ? Maman ? *Son téléphone sonne, elle répond.* Tu tombes bien. Je crois bien que maman a disparu. Non, non, complètement disparu. Ça fait un choc. Tu te rends compte qu'avec tout ça nous n'avons même pas pensé à lui dire adieu... Tu crois ?

Comment?... Ah oui?... Et qu'est-ce qu'ils t'ont dit?... Ça doit être la routine, vu les circonstances de sa mort. Et alors?... Ben oui, mort naturelle, ça t'étonne?... Quoi?! Mais non?! Mais quand?... Il y a une heure! Mais comment?... Mon Dieu... Oui, elle en prenait souvent... Ah ben oui, ça a dû aider en effet... Ah tu arrives? Tant mieux. Ça commence à faire beaucoup tout ça. Oui, oui, c'est toujours ouvert. *Elle raccroche.*

Maman, je ne sais pas si tu m'entends, mais tu ne vas pas tarder à avoir de la compagnie. Pablo a liquidé tes somnifères avec un bon litre de

Château Margaux. Il s'est mis au lit et il ne s'est plus relevé. Ils doivent être contents à l'hôtel... Hôtel Terminus... Décidément...

Max entre.

STELLA. Ah, Max! Je n'arrive pas à me faire à l'idée qu'elle ait vraiment disparu. Disparu pour toujours. Je crois que j'ai fini par la croire immortelle. Mais zut, quand même, qui aurait cru... Et maintenant Pablo... Tu trouves que c'est une fin digne de ce nom?

MAXIME, *ironique et sinistre*. Digne non, mais cohérente. Quand on a tout claqué, autant claquer.

STELLA. Et puis rideau? Le deuil que nous avons eu le plaisir de vous laisser sur les bras est celui de Pamela Brenner et l'imbécile qui est parti dans les décors est Pablo Volkoff... Joli faire-part...

MAXIME. Ah lui, je ne vais pas le pleurer. Même sa mort, il l'a piquée à notre père... à Benoît.

N/bis

Sur un côté apparaît Pablo, et Pamela est là, qui lui ouvre les bras.

PAMELA. Pablo! Mais comment?... Je te vois, je te sens.

PABLO. Je n'allais pas m'éterniser avec ces minus,
Pamela.

J'ai bu à ta santé et fini ton stock de Stillnox. Et
me voilà.

PAMELA. Mon Pablo. Alors c'est vrai, tu m'aimes
vraiment toi. Tu as fait ça, tu m'as suivie. Toi,
mon Pablo. Tu es le seul qui vaille la peine.

PABLO. Personne ne te comprend Pamela. Moi, oui.
On a toujours été au-dessus du lot. On sera bien
maintenant, au-dessus de la mêlée. *Ils s'embras-*
sent avec effusion.

PAMELA. Quelle chance! Tu es là. On va rester
ensemble pour l'éternité. *Elle l'embrasse.* Moi qui
en avais si peur... Si j'avais su... Plus de soucis,
plus d'inquiétudes... Il y a bien Max et Stella...
Mais puisqu'ils s'en fichent... qu'ils se
débrouillent. Et pourvu qu'ils mettent leur
menace à exécution, qu'ils brûlent mon corps, et
le tien aussi, qu'ils dispersent nos cendres, n'im-
porte où, n'importe comment, mais ensemble.
Ah Pablo, je me sens si légère, si légère. Je ne les
entends plus, je ne les vois plus mais, toi, tu es
là.

PABLO. Moi je n'ai rien vu rien entendu, et c'est
tant mieux. Tu es toute à moi. Enfin.

Ils disparaissent.

N/ter

MAXIME. J'ai appelé son fils en Floride. Eh bien, mon anglais n'est pas très bon, mais il m'a dit deux trois phrases sèches, où il y avait plusieurs fois les mots *fuck* et *shit*, et il m'a raccroché au nez. Pas une larme pour Pablo, Stella. Hormis les tiennes peut-être ?

STELLA. Pouce, Max. Arrête un peu. Ne me dis pas que tu n'as pas de... regrets... devant tout ce gâchis ?

MAXIME. À quoi bon les regrets maintenant ? Dans l'immédiat il y a des choses plus urgentes.

STELLA. N'empêche. J'ai réfléchi pour la cérémonie, et je me demande si on ne devrait pas enterrer maman près de Benoît. Ce sont ses dernières volontés après tout.

MAXIME. Tu sais combien ça pollue les cadavres ? Non, non, on va les incinérer tous les deux, et on jettera leurs cendres au lac. Qui se ressemble s'assemble après tout. Disparition, combustion, liquidation. Faut pas déconner.

Noir.

III. RÉALISATION – LIQUIDATION

O.

Une dizaine de jours plus tard. Dans la galerie Kevin, Maya et Stella. Deux urnes sont posées dans un coin.

KEVIN. Votre mère ne vous a rien laissé ?

STELLA. Un petit solde d'impôts et un an d'arriérés de loyer. Sinon rien.

KEVIN. Mais le mobilier là. Vous pouvez me le dire, je ne m'acharnerai pas sur ça. Je n'y ai jamais trop cru à votre histoire.

STELLA. Maya, tu as cafté ?

KEVIN. Non, elle ne m'a rien dit. Mais je ne crois pas qu'on expose des trucs pareils.

STELLA. Vous avez tort. Mais, en effet, vous avez devant vous les derniers biens de ma mère. Sont empilés ici... *Elle lit.*

Un fauteuil Pollock en plastique et aluminium années soixante-dix ;
un canapé et deux fauteuils Le Corbusier chrome et tissu d'origine ;

un fauteuil Rancillac éléphant, année quatre-vingt-cinq;
un bureau dos d'âne en marqueterie de palissandre et loupe d'Amboine époque Napoléon III, légèrement abîmé au pied – merci Tom ;
une bibliothèque vitrée de la même époque ;
un lit à baldaquin en teck ancien années vingt avec matelas 180 centimètres ;
une salle à manger style Provence baroque fabriqué par Lingel en Hongrie, comprenant la table, huit chaises, le buffet, le bahut, et l'argentier.
Et puis, rangés là-bas, se trouvent encore :
un petit taureau versatile en bronze ;
trois lithographies sur papier velin Acropole, qui portent respectivement les n^{os} 45, 76 et 77 dans le catalogue raisonné de l'œuvre gravée de Benoît Vaisselier ;
toujours de Benoît Vaisselier, une huile sur panneau d'Isorel signée en haut à gauche ; et un dessin à la plume, une tête de femme, dédicacée, signée et datée « pour Pamela, amour, été 1959 » ;
et encore deux automates sur socle à musique, fin XIX^e :
une *Jeune fille à la souris*, tête en porcelaine, bouche fermée, yeux de sulfure bleu, elle bouge la tête et lève le bras droit qui libère une cage d'où sort une souris qui fait demi-tour et entre de nouveau dans la cage.
un *Clown sur la lune*, mécanique Roullet Decamps. Un petit clown ailé, en porcelaine, fait descendre un hanneton devant les yeux de la lune. La lune, en carton moulé, a les yeux qui

louchent lorsque le hanneton descend, et fait aller sa langue de gauche à droite.

MAXIME. Nos automates! Je croyais qu'elle les avait laissé filer chez ma tante.
Je l'adorais ce clown, il est où?

STELLA. Dans la caisse là-bas.

MAXIME. Chez votre tante?

STELLA. Au mont-de-piété. Maman y avait ses habitudes.

KEVIN. Ah, j'avais compris une tante...

STELLA. Oui, chez ma tante. Maman a ramené cette expression de Paris. Elle adorait cette histoire du prince de Joinville qui, défait au jeu et ayant mis sa montre en gage, n'osait pas l'avouer et prétendait l'avoir oublié chez sa tante... Le surnom est resté. C'est plus mignon que prêt sur gage, non?

Kevin sourit poliment.

Là où je vais vous décevoir monsieur Truchet, c'est que si ces biens figurent sur cet inventaire contresigné devant notaire, c'est à titre de donation de M^{me} Pamela Brenner à M^{me} Gladys Wilhelm. Tout cela a bien appartenu à notre mère un jour, mais à nous, jamais. À *Max*.

Gladys avait prêté beaucoup d'argent à maman.
Tu le savais? *Il secoue la tête lentement.*

KEVIN. Mais cette dame pourrait au moins vous
laisser un souvenir. Un tableau de votre père...

STELLA. Notre père...

MAXIME. Mon automate.

KEVIN. Ou un automate, oui.

STELLA. Vous ne connaissez pas Gladys. Elle nous
envoie un camion demain.

*Maya s'est dirigée vers la sortie et fait signe à Kevin de la
suivre.*

KEVIN. Eh bien, c'est une drôle d'amie. Excusez-
moi, je dois vous laisser. À demain Monsieur
Maxime.

Il sort avec Maya.

P.

STELLA. Il s'entend drôlement bien avec Maya
celui-là... D'ailleurs comment va Valérie? Elle a
filé si vite après la cérémonie... Qu'est-ce qu'elle
dit de tout ça?

MAXIME. La dernière chose qu'elle m'ait dite c'est
« il a peut-être fallu qu'ils meurent pour que
vous puissiez vivre ».

STELLA. Ces jeunes personnes sont très perspicaces.

MAXIME. Et elle a ajouté « mais ce sera sans moi ».

STELLA. Aïe.

MAXIME. Oh, c'est mieux comme ça. Ça n'allait pas
très fort. Je préfère qu'elle soit partie avant la
faillite totale.

STELLA. La faillite totale ?

MAXIME. Oui, il faut que je te parle.

STELLA. Aha, c'est pour ça qu'il t'a dit à demain,
Truchet junior... Je croyais que tu avais tout
réglé ?

MAXIME. Je dépose le bilan, Stella. Je me suis fait
avoir comme un débutant. Je me suis appuyé sur
les mauvaises personnes. J'ai foncé dans le
panneau et après, l'effet domino, tout s'enchaîne,
et patatras. Je me suis fait totalement rincer.

STELLA. Et la maison ?

MAXIME, *blêmit*. En même temps, si elle était restée aux mains de maman, elle serait saisie aussi... Ou pire, elle l'aurait cédée à Gladys...

STELLA. Attends, tu es en train de me dire...

MAXIME. Que la maison faisant partie de mes biens saisissables, elle sera vendue aux enchères. Je suis navré Stella.

STELLA. Tu es navré. Il est navré. Ça me fait une belle jambe que tu sois navré!

MAXIME. Je sais, il aurait fallu la mettre à ton nom. Mais j'étais vraiment sûr que j'allais faire de bonnes affaires, et que toi, avec cette galerie, tu n'allais pas réussir à faire face. Je te demande pardon. Tu es la seule qui était en mesure de la garder et on ne t'a pas fait confiance...

STELLA. J'ai fait tout ça pour rien. Tout ça pour rien. Rien et encore rien.

MAXIME. Tu récupéreras les hypothèques au moins. Et s'il y a le moindre bénéfice, je te promets de t'en donner une partie.

STELLA. Mais qu'est-ce que tu imagines? Moi aussi j'ai fait des emprunts Max. Pour la galerie, pour l'appartement de maman. Si la maison est vendue aux enchères, vu la période qu'on traverse, tu peux te le caler ton bénéfice.

D'ailleurs je me fiche de ton bénéfice. J'ai fait tout ça pour la maison, pas pour du bénéfice espèce de... *Elle contient sa rage.*

MAXIME, *piteux*. Je te demande pardon.

STELLA. Fallait-il que je sois sourde et aveugle. Un gentil garçon qui me connaissait à peine avait réussi à le voir, le mauvais plan. L'imbécile au bois dormant, c'est moi. Quelle idiote, quelle sombre idiote!

Elle fulmine, Max s'est levé et, gêné, regarde avec attention les meubles entassés.

MAXIME. Dis donc le secrétaire blanc là, il n'est pas sur la liste, non?

STELLA. De quoi tu parles?

MAXIME. C'est pas le fameux secrétaire dans lequel maman...

STELLA, *se redresse*. C'est juste. S'il n'est pas sur la liste et qu'il est là... On va enfin en avoir le cœur net. Au moins ça. *Elle ouvre les tiroirs, sort le tiroir secret, le secoue, regarde partout*. Rien. Il n'y a rien.

MAXIME. Rien? Aucune enveloppe, même pas un mot?

STELLA. Rien, rien, rien.

Q.

Max donne un coup sur le mur et semble soudain plongé en lui-même. Après un moment d'abattement, Stella, prise d'une sorte de désespoir exalté, fonce dans une pièce à côté et revient avec un rouleau de sacs poubelle. Elle en déchire deux et en tend un à Max.

STELLA. C'est la goutte de trop.

MAXIME. Qu'est-ce qui te prend Stella ?

STELLA, *s'apprête à mettre le sac sur sa tête et fait signe à Max de faire de même.* Franchement Max, qu'est-ce qu'on a à perdre ? Toi, tu es ruiné, Valérie est partie, moi, j'ai largué François et tout le monde s'est payé ma tête... Faut être lucide. Non seulement nous n'avons plus rien, mais nous ne savons même plus qui nous sommes. Des rêves pharaoniques et pas l'ombre d'un destin. À quarante ans passé, c'est la honte Max. Si au moins l'un de nous avait réussi à faire quelque chose qui lui appartienne en propre. Mais rien, ni toi ni moi. Même pas construit une cabane, fait un enfant, émigré au Canada, pris un peu de distance... Une belle lignée de champions de bataille navale belge, oui. Ah, ça, pour tirer sur nos propres navires, on est doués. Touché-coulé ! Je ne t'en veux même pas Max, mais là game over, ça suffit, ça ne rime plus à rien.

MAXIME, *visiblement bouleversé de voir sa sœur dans cet état, il s'approche d'elle et lui prend la main.* Non, Stella. Stella. Pas toi, pas toi Stella.

STELLA, *lui tend le sac.* Papa... Benoît l'a fait, on peut le faire. C'est simple. Un peu de courage bon sang !

MAXIME. Justement Stella, je ne veux plus être lâche. C'est trop facile. J'ai si souvent pensé à le faire.

STELLA, *le regarde.* Ah bon ? Et pourquoi tu as renoncé ?

MAXIME. Sans moi tu ne serais pas dans cette situation. Tout est de ma faute.

STELLA. Eh bien voilà. Tabula rasa. Allons, allons !

Elle lui tend le sac.

MAXIME. Au moindre problème, je jouais avec cette idée. Jouer avec cette mort, c'était comme me réfugier dans les bras de mon père. J'aimais jouer avec le feu. J'ai idéalisé la fuite. J'ai mis du temps à comprendre. Ça ne rime à rien. Mais surtout pas toi. Toi tu as toujours été constructive. Et puis même Pablo l'a fait Stella.

STELLA, *regarde son sac plastique.* Même Pablo.

MAXIME. Si tout le monde s'y met, il faut se méfier.

Un temps.

STELLA. Tu n'as jamais compris à quel point cette maison était importante pour moi.
La seule chose tangible, solide, aimante. Le seul repère. Tu n'as jamais compris.

MAXIME. Je te demande pardon. Je sais que tu vas te moquer, mais tu peux compter sur moi, dorénavant je serai là quoi qu'il arrive.

STELLA. Maintenant qu'il est trop tard.

MAXIME. Il est tard, oui, mais pas trop tard. Je te croyais si forte. Tu me faisais peur.

STELLA. Et moi qui enviais ton indépendance.

MAXIME. J'avais besoin de m'éloigner. C'était bien beau ce lac, cette maison, mais c'était trop pesant pour moi... Tandis que toi tu semblais capable de porter, porter, jusqu'à la nuit des temps. J'en étais presque jaloux.

STELLA. Il fallait bien que quelqu'un porte puisque tout ne faisait que choir, choir et encore déchoir... Je me suis toujours crue d'une loyauté inoxydable. J'étais surtout incapable de lâcher. Il y avait trop à perdre.

MAXIME. Reste que c'est moi qui ai tout foiré Stella. Réussir un tour de magie et vous épater, j'aurais tellement aimé ça. Mais quand on veut gagner seul, on perd seul.

STELLA. Pourquoi on n'a pas parlé plus tôt, Max ? Pendant des années, on n'a fait que de se contourner l'un l'autre... Qui sait, en faisant front, on aurait peut-être même pu cadrer maman ? On aurait gagné du temps, tellement de temps...

MAXIME. On n'a plus rien et on ne doit plus rien à plus personne. C'est par là qu'il fallait commencer.

STELLA. C'est ce que disent tous les ratés, Max.

MAXIME. Mais je ne suis pas naïf. J'ai compris la leçon. *Un temps*. Moi aussi j'aurais tellement voulu que ça finisse autrement. Mais personne n'y peut rien. Je suis sûr qu'on retrouvera l'amour pour eux sur notre chemin. Les morts n'ont jamais dit leur dernier mot, Stella. Mais maintenant, l'avenir nous appartient. Et je serai là cette fois, bien là.

Il a passé son bras sur son épaule et elle s'appuie un instant avant de se dégager doucement.

STELLA. Merci Max. C'est gentil, vraiment. Mais il est un peu tard pour le grand frère... ou un peu tôt peut-être...

Noir.

ÉPILOGUE

R.

À partir de maintenant le rythme change, désormais tout s'enchaîne, tandis que l'espace se transforme progressivement dans un glissement vers le triptyque final. Ce changement de vue est très importante, transformant le plateau en une grande installation.

Toute cette fin est essentiellement visuelle et sonore, un environnement qui projette le spectateur dans une autre atmosphère, celle de l'œuvre « résolument orientée vers le futur » qui se met en place.

Quelques jours ont passé. Stella est d'abord seule dans un coin de la galerie, à l'avant, permettant au triptyque de se mettre en place. On entend To dry up de Wax Taylor. Elle regarde autour d'elle avec l'intensité des adieux, comme pour caresser des yeux ce qu'elle a tant aimé, tandis que le changement se met en branle. Un mouvement général. Maya entre. Tandis que Stella se défait des lieux, Maya en prend possession.

MAYA. Je peux faire quelque chose ?

STELLA, *secoue la tête négativement. Après un instant.*
J'ai tout rangé. La vente commence à quelle heure exactement ?

MAYA. Seize heures.

STELLA. Je ne vais pas rester.

MAYA. Ich verstehe Stella.

Un temps.

STELLA. Il sera là en personne ?

MAYA. Oh never. Par téléphone.

STELLA. Il s'est vite décidé quand même... Ça faisait longtemps qu'il y pensait ?

MAYA, *secoue la tête négativement.* Il a proposé quand j'ai dit es geht jetzt bankrott. La situation on the lake, pour musée, plötzlich, ça fait tilt.

STELLA. De toute façon lui ou un autre.

MAYA. Mais il veut tu continues le travail Stella. Ist doch ein Glück im Unglück.

STELLA. Mais je ne veux pas continuer Maya. J'ai une longue page à tourner. Pour Tom et Katia, je te laisse prendre le relais. *Légèrement ironique.* De toute façon Amarovich te fait entière confiance si j'ai bien compris ?

MAYA, *un peu gênée.* Ja, natürlich... Mais überleg es dir noch...

STELLA. C'est tout überlegt. On doit juste boucler les comptes. Les bons comptes font les bons amis, désormais. Il faut qu'on soit sûres que la vente nous permette de tout rembourser, d'être à zéro. Si jamais il lâche les enchères...

MAYA. Amarovich? Jamais il lâche, besonders nicht avec la direction que prend le projet.

STELLA. Quelle direction?

MAYA. Il pense eine Art mini Bilbao am See. Il va tout transformer. Sauf la fresque bien sûr, elle sera à l'honneur dans l'entrée. Tribute to Benoît Vaisselier, for ever.

STELLA. Il va démolir la maison?

MAYA. Pour mieux reconstruire. Un vrai projet architectural. Echt grossartig.

STELLA. Il va démolir la maison.

On entend les murs, comme dans un souffle.

MUR 1. Miséricorde.

MUR 2. Pas de pitié. C'en est fait de nous.

MAYA. It's a great opportunity so ein Projekt. Für Kultur... Pour la région.

STELLA. Ce jardin, ces murs, ces fenêtres... C'est toute ma vie, Maya. Mon ancienne vie, certes, mais je n'ai pas encore tiré les plans de la nouvelle, alors...

MAYA. Sorry. J'ai l'enthousiasme du projet, mais ich verstehe c'est pas le moment... und eben, Stella...

STELLA. Oui ?

MAYA. Je voulais te dire... Thanks for all. Es war grosses Glück pour moi, te connaître.

STELLA, *avec un sourire indéfinissable*. Tant mieux Maya. Vois-tu, moi, j'ai enfin compris ce que « saisir sa chance » veut dire. Pour moi qui ai toujours trois coups de retard, c'est une vraie révélation. Pour se donner la chance, il faut jeter les dés en premier. Ça paraît simple, mais encore faut-il savoir le faire. Toi, tu sais. *Elle regarde sa montre*. Houla, je ne veux pas risquer de croiser le notaire. *Elle prend un sac sous le bras*. Je vais passer par le jardin, comme ça je pourrai dire au revoir au triptyque de Katia.

MAYA. Ok, Stella. We keep in touch.

Stella sort. La lumière change, l'espace continue de se modifier, les murs sont bouleversés.

MUR 1. Démolir. Un mètre d'épaisseur, de la pierre noble, de l'âme et du temps accumulé.

MUR 2. Même Stella. Même elle s'est résignée.

MUR 1. La fresque, la fresque restera.

MUR 2. Adieu rivages d'ingratitude.

MUR 1. Memento, homo, quia pulvis es et in pulverum reverteris.

L'espace achève sa modification et signifie maintenant clairement un triptyque. Au centre se déroule la vente aux enchères. On entend la voix du notaire et, partiellement, les enchères – on voit notamment Maya qui renchérit pour Amarovitch – mais il s'agit d'une vision modifiée, mise en scène. La flamme des bougies, que le notaire allume à chaque fois qu'il annonce un feu, est amplifiée, utilisée de façon allégorique. Sur la gauche, on voit, tels des hologrammes, Pamela et Pablo, enlacés, qui suivent la vente sans commentaire, tandis que sur la droite Stella et Maxime déversent le contenu des urnes dans le lac.

VOIX DU NOTAIRE. Troisième et dernier feu...
deux millions huit pour monsieur là-bas, deux millions huit pas de regrets?
Troisième et dernier feu. Ah, monsieur à gauche trois millions cent, trois millions cent, premier feu. *Un temps.* Trois millions cent, deuxième feu. *Un temps.* Attention, troisième feu, pour trois millions cent, pas de regrets?

On voit Maya, constamment au téléphone, lever la main.

Trois millions trois pour madame, pour trois millions trois, premier feu. *Un temps.* Pour trois millions trois, deuxième feu. *Un temps.* Attention, troisième feu, pas de regrets? *Un temps.* Pour trois millions trois, pas de regrets? Pour trois millions trois cent mille, adjudé à madame!

Tandis que la lumière descend sur le triptyque, les murs entonnent La terre tournera sans nous, leurs voix se superposant pour la première fois à la version originale de la chanson, interprétée par Alain Barrière. Elle est finalement reprise par tous.

*Qu'espérons-nous, que croyons-nous
La terre elle tournera sans nous
Sans nos délires, nos rêves fous
Et sans ce monde qui finit
Que croyons-nous qu'espérons-nous
L'amour ne nous doit rien du tout
Et pour les autres comme pour nous
L'amour s'en va l'amour s'en fout
Pourquoi toujours rêver sans fin
D'autres soleils d'autres matins
Un hiver n'est pas un printemps
Nous ne sommes pas des géants
Qui peuvent se moquer du temps
(...)*

*Que croyons-nous que voulions-nous
Le malheur a fondu sur nous
Il ne reste plus rien du tout
De ce royaume qui fut nous
Pourtant ce n'était pas si fou
Ce bonheur était bien à nous
Il fallait le garder c'est tout
Rien que pour nous rien que pour nous
Que croyons-nous qu'espérons-nous
L'amour ne nous doit rien du tout
Et pour les autres comme pour nous
La terre tourne elle tournera sans nous.*

Noir.

ŒUVRES POUR LA SCÈNE
DE MANON PULVER

LE VENT CHANTAIT SUR L'ATLANTIQUE

Création : 2010

(Mise en scène de Marie Vayssière)

AU BOUT DU ROULEAU

Orbe : Bernard Campiche Éditeur, 2005.

Enjeux 1

Création : 2007

(Mise en scène de Daniel Wolf)

LES SURPRISES DE L'INTERMITTENCE
OU LES PRÉ-JOUÉS CONVAINCUS

d'après Marivaux

Création : 2005

(Mise en scène d'André Steiger)

POUR UNE ABSENTE

Création : 2001

(Mise en scène de Geneviève Guhl)

L'ÉTANG SALÉ

OU ON NE S'EN SORTIRA PAS VIVANTS

Écriture et mise en lecture : 1997

AUGUSTINE DE VILLEBRANCHE
OU LE BAL CONTRARIÉ

d'après Sade

Création : 1994

(Mise en scène de Violaine Llodra)

Isabelle Sbrissa

Le Quatre-Mains

Cette pièce a été mise en lecture le 24 janvier 2008
à L'Arsenic à Lausanne.

Mise en lecture: Frédéric Polier

Linda-Judith: Céline Goormaghtigh

Commissaire-Pierre: Jacques Michel

Victime-Vincent: François Florey

Passant-Mathieu: Antonio Troilo

Femme de chambre-Céline: Nathalie Lannuzel

Personnages

Judith, 40 ans, comédienne

Pierre, 60 ans, comédien et metteur en scène,
mari de Judith

Vincent, 40 ans, comédien, ancien amant de Judith

Mathieu, 30 ans, comédien et assistant de Pierre

Céline, 30 ans, comédienne,
ancienne maîtresse de Pierre

Ces cinq personnages interprètent une pièce, dont la distribution est la suivante:

Judith joue Linda

Pierre joue le Commissaire

Vincent joue la Victime

Mathieu joue le Passant

Céline joue la Femme de chambre

Tous sont debout, encerclant une chaise vide. Ils attendent en silence.

Entre Linda, chevelure blonde, tailleur blanc moulant, talons hauts et sac à main. Très maquillée.

Tous la regardent.

Silence plombé.

COMMISSAIRE. Tu nous as fait attendre.

LINDA. Mon temps n'est pas à votre entière disposition.

COMMISSAIRE. Assieds-toi, qu'on puisse commencer.

LINDA. Commencer quoi ?

COMMISSAIRE. Assieds-toi, je te dis.

LINDA. Je n'en ai aucune envie.

COMMISSAIRE. Cette place est à toi, alors ne fais pas tant d'histoires.

LINDA. Je préfère rester là où je suis.

COMMISSAIRE. Profite de cette chaise, elle t'offre la chance d'être au centre.

LINDA. Pour que vous puissiez me contempler à votre aise?

COMMISSAIRE. On ne voudrait pas en perdre une miette.

Linda s'assoit.

LINDA. Les miettes. Servez-vous donc.

Le Commissaire l'observe en silence.

COMMISSAIRE, *aux trois autres*. Tailleur moulant, talons hauts, sac à main. La star. Tout droit sortie d'un film.

PASSANT. D'un bon porno.

LINDA. Un autographe vous ferait plaisir, commissaire?

COMMISSAIRE. Tu peux garder ton sceau personnel pour d'autres occasions.

LINDA. Si vous en avez déjà fini de m'admirer, vous pourriez me dire en quoi ma présence est si indispensable.

COMMISSAIRE. Mais pour ça. Pour te voir de près.

LINDA. Vous abusez de mon temps. Pourquoi suis-je convoquée ici?

COMMISSAIRE. Tu aimes le blanc, Linda ?

LINDA. J'aime le blanc. Oui.

COMMISSAIRE. Tu en as combien de ces jolis tailleurs immaculés ?

LINDA. Commissaire, je donnerais volontiers quelques conseils vestimentaires à votre femme, si ma garde-robe vous excite particulièrement. Mais en ce moment, j'ai d'autres chats à fouetter. Venez-en au nœud de cette affaire.

COMMISSAIRE. Le nœud t'intéresse. On ne l'aurait pas cru.

Tous rient, sauf Linda.

LINDA. Pourriez-vous mettre un terme à ces plaisanteries vulgaires ? Je ne suis pas là pour m'amuser.

COMMISSAIRE. Nos préliminaires ne te plaisent pas ?

LINDA. Ces adresses irrespectueuses ne sont pas à mon goût, non. Je ne suis pas votre chose.

COMMISSAIRE. Le respect, il fallait y penser avant. Mais on va y venir au nœud, tu ne seras pas déçue. C'est l'affaire 12-4-69 qui te vaut cette

place de choix. Affaire scabreuse et sordide. Sur fond d'obsessions fétichistes. Excitant, non ?

LINDA. Je ne fais qu'écouter ce que vous m'en dites.

COMMISSAIRE. Une note sombre d'indépendance vengeresse, quelques accords violents, sanglants même, avec des trilles insistants de sensualité provocante et tout ça au service d'une partition tout à fait obscène. C'est un joli programme pour un seul crime, tu ne trouves pas ?

LINDA. Vous semblez en apprécier l'orchestration.

COMMISSAIRE. Certaines portées restent encore dans l'ombre. Mais maintenant que tu es là, on va pouvoir les éclaircir.

LINDA. Je ne vois pas en quoi votre affaire 12-4-69 me concerne.

COMMISSAIRE, *aux trois autres*. Je suis curieux de voir jusqu'où elle saura jouer l'oie blanche.

LINDA. De quoi m'accuse-t-on ?

COMMISSAIRE. Accusée ? Pour l'instant on ne fait qu'admirer ton tailleur serré, tes talons hauts, tes cheveux platine et ta féminité débordante. On en est tous é-ba-his.

VICTIME. Poule toute en provocation.

PASSANT. À consommer cru.

FEMME DE CHAMBRE. Colombe vulgaire. Cette femme-là ne porte donc rien d'autre que des tailleurs moulants ?

LINDA. Je vais finir par faire payer mes conseils vestimentaires. On dirait qu'il y a de la demande.

PASSANT, *à la Victime, en aparté*. Le slip est blanc. On parie ?

Le Passant et la Victime gloussent.

COMMISSAIRE. On est subjugués par ton apparence, tu vois.

VICTIME. Aimantés.

COMMISSAIRE. C'est qu'elle correspond exactement à celle de notre criminel. Ça excite notre intérêt. Tu comprends ça ?

LINDA. Auriez-vous arrêté une criminelle qui aime le blanc ?

Silence.

Ils se jettent un regard complice excluant Linda.

COMMISSAIRE. Notre criminel aime le blanc, oui. Il aime aussi les tailleurs moulants, il aime les

sacs à mains, il aime les talons hauts et les chevelures platine.

LINDA. Il ?

VICTIME. Et le maquillage.

PASSANT. Surtout le rouge à lèvres. Beaucoup de rouge à lèvres.

COMMISSAIRE. Mais il a fini par nous filer entre les doigts.

LINDA. Je crains de ne pas bien comprendre.

COMMISSAIRE, *à la Victime*. Faites-lui donc la leçon. Elle a la mémoire qui flanche.

La Victime exhibe son avant-bras droit, recouvert d'un bandage.

VICTIME. On m'a coupé la main. Tu vois ? On m'a coupé la main droite.

LINDA. J'en suis désolée.

VICTIME. Laisse-moi rire.

La Victime l'effleure de son bras amputé.

Tu n'as pas imaginé te retrouver avec le moignon sous les yeux, dis-moi ?

LINDA. Vous m'écœurez.

COMMISSAIRE. C'est un peu tard pour tourner de l'œil.

LINDA. Mais qu'est-ce qui vous prend ?

VICTIME. Un type que je ne connais pas m'a coupé la main. Un type que j'ai pris pour une femme. Un type en tailleur blanc, chevelure platine et talons hauts. Un type qui te ressemble comme deux gouttes d'eau. Tu vois ? C'est ça qui me prend. Un type qui m'a amputé de cette main-là dans une voiture, sur un parking à l'écart de tout, en pleine nuit. Il me l'a coupée juste au niveau du poignet. Coupée bien net. Alors oui, tu vois, ça me prend tout entier, cette affaire-là.

COMMISSAIRE. Le criminel a utilisé un outil miniature. Une scie circulaire petit format qu'on a retrouvée sur place. Petite mais très efficace. La découpe a fait gicler beaucoup de sang, mais l'opération a dû être rapide.

VICTIME. Un type que j'avais rencontré deux heures avant. Un inconnu. Au début j'ai vraiment cru que c'était une femme. J'étais au Kéops. J'avais besoin d'un verre, d'un remontant. Mauvaise semaine. Solder des entreprises en faillite n'a jamais réconforté personne. J'avais besoin d'un

extra. Alors quand elle est entrée, oui j'y ai cru. C'est vrai. Une allure impressionnante. Elle m'a fait un grand numéro de charme. J'étais là pour ça, ça tombait bien. J'ai fini par m'en rendre compte, mais le tout était tellement crédible...

PASSANT, *le coupe*. Un canon. Je peux en témoigner.

VICTIME. On est montés dans sa voiture pour trouver un endroit à l'écart. La drogue devait être dans mon verre, j'étais dans les vapes à peine arrivé sur le parking.

COMMISSAIRE. Le GHB est une substance efficace. C'est ce qu'on appelle « la drogue du violeur ». Mélangée à l'alcool, elle provoque une anesthésie puissante et une amnésie totale sur quarante minutes à peu près. Pas étonnant que vous n'ayez rien vu venir.

VICTIME. Rien vu, rien senti. Mais lui, il savait ce qu'il voulait. Il s'est installé confortablement dans la voiture, il a sorti son petit matériel et il m'a pris ma main. Comme s'il n'y avait qu'à se servir. Cette main droite avec qui j'ai tout fait, qui m'a nourri, qui a tenu mon verre, qui n'a jamais tremblé et qui ne m'a jamais rien refusé. Celle que j'ai tendue au président de la boîte, celle avec qui j'ai signé des chèques, avec qui j'ai conclu des contrats, celle qui a cassé la gueule de l'amant de ma femme. De mon ex-femme. Celle qui était habile, forte, sur qui je pouvais

compter. C'est fou ce qu'on peut se reconnaître dans sa main droite.

LINDA. Il vous reste l'autre.

VICTIME. Ma détresse l'émeut.

COMMISSAIRE. Elle est au bord des larmes.

VICTIME. Bouleversée.

COMMISSAIRE. C'est réconfortant les femmes qui font preuve de compassion.

VICTIME, *secouant sa main gauche*. Celle-ci n'est qu'un ersatz, une pâle copie. C'est la subalterne. Celle qui ne vaut rien, qui ne représente rien.

LINDA. Arrêtez de m'agiter cette main sous le nez. Elle ne m'intéresse pas.

VICTIME. Pas celle-là, non. Elle est gauche. Elle est molle. Je ne sais pas la contrôler. Je ne pourrais même pas te la mettre sur la figure. Non, celle-là, évidemment, elle ne te dit rien.

PASSANT. Mais l'autre, elle l'aimera, c'est sûr. Commissaire, montrez-lui la photo.

COMMISSAIRE, *exhibant une photographie*. Une belle main. Carrée. Puissante et lisse. Parfaitement imberbe. Et tout à fait propre. La main droite

d'un homme dans toute sa splendeur. Je dois dire que c'est du beau travail. Ce type en a pris soin, on ne voit même plus les marques de la scie.

*Il tend la photographie à Linda qui refuse de la prendre.
La Victime s'en saisit et l'observe avec attention.*

LINDA. Vous avez retrouvé la main ?

COMMISSAIRE. Ça t'étonne ?

LINDA. Eh bien si on prend la peine de couper une main, ce n'est probablement pas pour la laisser traîner.

COMMISSAIRE. Voilà qui est intéressant. Quelle utilité tu pourrais bien lui trouver ?

LINDA. Mais je n'en sais rien.

COMMISSAIRE. Vraiment ?

LINDA. Suis-je ici pour vous aider à imaginer un mobile ?

COMMISSAIRE. Et pourquoi pas ?

VICTIME. Il a si bien cautérisé la coupure qu'on dirait une fausse. Je ne la reconnais même plus.

COMMISSAIRE. Il s'est servi d'un simple chalumeau, comme on en trouve pour le camping. Mais avec une habileté remarquable. La cautérisation a été opérée avec application et délicatesse. Presque avec amour. Ce type a réussi à faire de cette main un objet à part entière. Un très bel objet. On dirait un accessoire à peine sorti de son emballage. À *Linda*. Dis-moi, qu'est-ce qu'on peut faire d'un trophée pareil ? Tu as une idée ?

LINDA. Ce n'est peut-être qu'un souvenir de la punition infligée. *Désignant la Victime*. Après tout, cet homme mène une vie bien singulière pour se retrouver dans une voiture avec un travesti, sur un parking à l'écart de tout.

VICTIME. Ce n'est pas dans mes habitudes. J'ai pris cet homme pour une femme.

LINDA. Et alors ? Ça vous paraît moins singulier ? Je serais curieuse de savoir ce que vous aviez prévu de faire.

VICTIME. Commissaire, qui pose les questions ? Elle m'accuse d'avoir mérité cette boucherie ! Vous allez la laisser m'insulter ? Je suis la victime ici pas le bourreau.

COMMISSAIRE. Calmez-vous, vous allez faire éclater votre blessure. Vous n'êtes pas en accusation, vos préférences érotiques ne regardent que vous.

VICTIME. Je vous dis que ce n'est pas dans mes habitudes. Elle avait tout d'une femme. Et c'est elle qui s'est assise à ma table. Quand on s'est mis à parler, évidemment j'ai compris. Mais cette voix légèrement rauque et puis le trop de maquillage, la perruque un peu trop blonde, le tailleur un peu trop serré, tout ça lui donnait une vulgarité très sensuelle, presque mieux qu'en vrai. Il faut savoir compenser de temps à autre, ma vie n'a rien d'une idylle. Je me voyais mal changer de bar pour trouver plus authentique, j'étais fatigué...

LINDA, *le coupe*. Monsieur avait besoin de réconfort, quoi de plus naturel...

COMMISSAIRE. La compensation est une notion indispensable.

VICTIME. Ah ! Tout de même !

COMMISSAIRE. Vous n'aviez que le tort d'avoir une belle main, carrée, parfaitement imberbe, qui représentait la puissance par excellence. Votre main droite aurait été rachitique, velue et molle, elle n'aurait jamais rempli son rôle. La vôtre était si belle qu'elle avait tout pour faire un trophée de choix. Mais ç'aurait pu être la mienne ou celle de monsieur. *Il désigne le Passant*. En somme, nous sommes tous visés. Ce qu'on a cherché à nous prendre, c'est l'objet qui incarne notre pouvoir.

LINDA. Cette victimisation généralisée est touchante. Vous voilà profondément liés face à l'adversité.

VICTIME. Notre solidarité te dérange ?

COMMISSAIRE. Cette amputation l'amuse, on dirait.

LINDA. C'est ce que vous en faites qui est divertissant. Cette main coupée semble cristalliser vos angoisses. Auriez-vous peur qu'on vous prive également de la vôtre, commissaire ? Attention de ne pas monter en voiture avec n'importe qui.

VICTIME. Ce serait une menace ?

LINDA. Vous voyez bien que je n'ai ni scie ni chalumeau. Ce n'est pas moi qui coupe les mains.

COMMISSAIRE. Non, ce qui t'excite, c'est leur usage. La boucherie tu la laisses à d'autres. Pour toi, c'est l'objet qui compte, c'est lui qui suscite ton désir obscène, mais pour ça il aurait fallu que le criminel puisse l'emporter.

LINDA. Commissaire, qu'allez-vous donc imaginer ? Cette main coupée semble déclencher chez vous un fantasme parfaitement scabreux.

COMMISSAIRE. J'établis des faits. Je mets au jour une vérité. Le fantasme c'est ton domaine. Mais le boucher n'a pas été à la hauteur. Il a laissé tomber son butin, le maladroit, et le trophée t'a échappé. Quel dommage, n'est-ce pas ?

PASSANT. Je lui ai fait peur. C'était pas prévu que quelqu'un passe à cette heure-là. Il se croyait bien à l'abri dans la voiture, et puis quand il m'a vu, il a dû paniquer. Il a voulu filer avec la main, mais il s'est cassé la figure sur le parking et c'est là qu'il l'a lâchée.

COMMISSAIRE. La femme et les talons hauts, c'est de nature. Mais lui, il manquait d'exercices.

PASSANT. Pour la course, oui, mais pour le reste, c'était vraiment crédible. Moi aussi j'ai cru que c'était une femme. Une vraie poule. Une femelle comme on n'en fait plus. Exactement comme celle de *Fellations nordiques*. Une blonde platine inoubliable. Vous l'avez vu ce film ?

COMMISSAIRE. Une star du porno. Je vois tout à fait.

PASSANT. Quand elle a ouvert la portière, j'ai cru que je rêvais. Quelle bombe ! Jamais vu un morceau pareil ! Et quand elle s'est mise à courir sur le parking, vous auriez dû voir ses fesses, moulées dans la jupe, j'étais scotché ! Et sa bouche. Des lèvres énormes, incroyables ! Vous

vous rappelez dans le film, quand la blonde l'invite dans sa bagnole? J'ai dû revoir ça vingt fois. Une pompeuse hors pair! Quand elle est sortie de la voiture j'ai bien cru que je me refaisais la scène. La plus belle plante que j'ai jamais vue!

COMMISSAIRE. Et rien ne vous a fait penser à un homme?

PASSANT. Rien! Pas une seconde j'ai imaginé que cette poule était un homme! Mais j'étais sous le choc. Même le sang j'y ai pas vraiment fait attention. Elle en avait plein son tailleur blanc, mais tout s'est passé tellement vite. Elle s'est mise à courir et puis tout à coup elle s'est étalée sur le parking. Avant que je réagisse elle avait déjà filé. C'est là que je me suis aperçu qu'elle avait laissé tomber un truc. *Rêveur*. Pour un travesti, c'était une biche superbe. *Désignant Linda*. Le portrait de celle-ci.

Linda éclate de rire.

LINDA. Aurais-je l'air d'un travesti?

PASSANT. Ah non, pour une blonde, elle, c'en est une. Encore qu'on pourrait demander des preuves. L'authenticité, c'est dans les poils.

COMMISSAIRE. Des blondes y en a à tous les coins de rue. *À Linda*. Mais toi, tu connais la victime. Ça fait une différence.

LINDA. Je vois cet homme pour la première fois
ici.

VICTIME. On s'est rencontrés à l'hôtel.

LINDA. À l'hôtel ? Quel hôtel ?

COMMISSAIRE. Le Grand Nord. Tu as fait connais-
sance avec monsieur au bar de l'hôtel. Samedi
dernier.

LINDA. Première nouvelle.

COMMISSAIRE. Tu ne le reconnais pas ?

LINDA. Mais je ne l'ai jamais vu.

COMMISSAIRE. Et le Grand Nord, ça ne te dit rien
non plus ?

LINDA. C'est un établissement plein de charmes.

COMMISSAIRE. Où tu as déjà passé un peu de
temps, dis-moi ?

LINDA. J'y suis allée plusieurs fois, oui.

COMMISSAIRE. Non, récemment. Le week-end
dernier par exemple ?

LINDA. Je vois que vous êtes bien renseigné. Oui, j'étais au Grand Nord en fin de semaine dernière. J'y suis arrivée vendredi dans la journée.

COMMISSAIRE. Bien. Voilà au moins une chose dont tu te souviens. Accompagnée d'un certain John Vermont, c'est ça ?

LINDA. Faut-il que je confirme ?

COMMISSAIRE. Ce ne sera pas nécessaire, son nom figure sur le registre de l'hôtel. Et qui est donc ce Monsieur Vermont ?

LINDA. En quoi ma vie privée concerne-t-elle votre enquête ?

FEMME DE CHAMBRE. Mais ce monsieur est son amant, c'est d'une telle évidence. À *Linda*. C'est un peu tard pour faire dans la discrétion.

COMMISSAIRE, *désignant la Femme de chambre*. Et madame, tu vas nous dire que tu ne la reconnais pas non plus ?

LINDA. Mais si. Bien que les femmes de chambre du Grand Nord se ressemblent toutes : fausement serviables et excessivement mielleuses. L'œil sans cesse rivé à la serrure de votre porte.

FEMME DE CHAMBRE. Pas besoin de coller l'œil à ta porte, tout est à vue. Elle a tellement paradé à l'hôtel avec son John épinglé au bras, qu'il n'y a que les aveugles qui les auraient ratés.

VICTIME. Un chiot toute langue dehors.

FEMME DE CHAMBRE. Prêt à lécher sa main.

COMMISSAIRE. Et pourquoi tu l'as pas pris au bar de l'hôtel, ton Johnny ?

LINDA. Je ne suis pas descendue au bar.

FEMME DE CHAMBRE, *au Commissaire*. C'est qu'ils ont surtout profité de leur chambre, voyez-vous.

VICTIME. Mais moi c'est au bar du Grand Nord que je l'ai rencontrée. Samedi soir. Samedi dernier. Je prenais un scotch en début de soirée.

COMMISSAIRE. Quelques heures avant les faits qui se sont déroulés sur le parking.

VICTIME. Et on s'est serré la main. Enfin, c'est elle qui a serré la mienne. Celle que je n'ai plus. À *Linda*. Tu es bien la dernière à l'avoir fait.

LINDA. Pourquoi vous aurais-je serré la main, puisque je ne vous connais pas.

VICTIME. Tu t'es approchée et tu m'as demandé du feu. Mon Zippo était sur le bar. Tu as attendu que j'allume ta cigarette. Ensuite tu m'as pris la main, la droite, et tu l'as serrée. Pour me remercier. Sans dire un mot. Et en me regardant droit dans les yeux. Je m'en souviens très bien, ta main était fine et froide.

COMMISSAIRE, à *Linda*. Ça t'a plu comme mise en scène ?

VICTIME. Des mains j'en ai serré des centaines, peut-être des milliers, c'est toujours très anodin. Mais ce geste-là était plein de sens, ça m'a troublé.

LINDA. Vous inventez. On ne serre pas la main d'un homme pour le remercier de vous avoir donné du feu.

VICTIME. Mais toi, tu l'as fait.

COMMISSAIRE. Tu ne vas pas nous faire croire que tu ne t'en souviens pas ?

LINDA. Il ne s'agit pas de s'en souvenir. Cette scène est construite de toutes pièces.

VICTIME. Mais c'est qu'elle me soupçonnerait de mentir !

LINDA. Si vous ne mentez pas, vous délirez. Votre blessure vous monte à la tête.

VICTIME. Tu m'as pris la main droite et tu l'as serrée. Une poigne d'homme pour une petite main de femme. Fluette et absolument glacée. C'est un souvenir physique précis, je suis loin de l'oublier. D'autant plus que ça ne se reproduira plus. Plus avec cette main en tous les cas.

LINDA. Quelle fixation sur cette main! Vous feriez mieux de vous concentrer sur celle qui vous reste.

COMMISSAIRE. Tiens, regarde-la donc un peu cette main, ça va te rafraîchir la mémoire.

Il met la photographie sous le nez de Linda qui rebaigne à prendre le document.

LINDA. Je n'y vois pas d'intérêt.

COMMISSAIRE. Évidemment, la photo ne va pas se glisser sous ta jupe.

Tous rient, sauf Linda qui finit par prendre la photo. Elle y jette un œil furtif avant de la rendre au Commissaire.

LINDA. Votre jeu vous amuse follement, on dirait.

COMMISSAIRE. Chacun son tour. Elle est belle, cette main, qu'est-ce que tu en dis?

LINDA. Je ne sais pas.

COMMISSAIRE, *hurlé*. Je ne sais pas, je ne le connais pas, je ne me souviens pas.

Le Commissaire gifle Linda.

Et maintenant qu'est-ce que tu en dis?

LINDA, *provocante*. Votre main est molle, commissaire, elle ne m'attire pas du tout.

COMMISSAIRE. La mienne n'est pas un accessoire, rien d'étonnant. Elle ne t'est pas soumise, ça ne peut pas te plaire. Et les mains de John? Elles ne t'ont pas suffi, les mains de ton Johnny?

LINDA. Pourquoi me parlez-vous sans cesse de John?

COMMISSAIRE. Où il est John? Il est totalement inatteignable depuis la nuit du parking.

LINDA. Je ne tiens pas son agenda.

COMMISSAIRE. Non, c'est lui qui est à ton service.

FEMME DE CHAMBRE. Ridiculement.

COMMISSAIRE. Une caricature.

FEMME DE CHAMBRE. Vous auriez dû le voir quand il est venu me demander un nouveau lot de cosmétiques. Il était si gêné, à faire pitié.

COMMISSAIRE. Il est très jeune, ton John? Bien plus jeune que toi?

LINDA. Beaucoup plus jeune, oui.

COMMISSAIRE. Ça t'excite la jeunesse malléable?

LINDA. John sait rester à la place que je lui donne. J'apprécie cette qualité.

FEMME DE CHAMBRE, *imite un John emprunté*. Serait-il possible d'obtenir quelques cosmétiques supplémentaires? Madame souhaiterait un nouveau lot Nuit Douce.

COMMISSAIRE, *raillant John*. Madame souhaiterait... Docile, ton épagneul!

FEMME DE CHAMBRE. Elle s'est servie de deux lots entiers. C'est une consommation démentielle. La gamme Nuit Douce comprend un gel douche, un shampoing et un lait corporel de très grande qualité. Conditionnés en d'élégantes petites bouteilles. L'hôtel les offre à chacun de ses clients, mais d'habitude un seul lot suffit largement pour une semaine.

COMMISSAIRE, à *Linda*. On dirait que tu l'as apprécié, ce petit cadeau du Grand Nord. À *la Femme de chambre*. Et comment elles se présentent ces bouteilles ?

FEMME DE CHAMBRE. Justement. Elles sont lisses et rondes, hautes comme le doigt d'une main, un peu comme des grosses carottes. Bien en chair. Vous voyez ?

COMMISSAIRE. Six grosses carottes bien en chair ! Dis-moi, *Linda*, qu'est-ce que tu as bien pu en faire ?

LINDA. Les cosmétiques vous intéressent ?

FEMME DE CHAMBRE. Le plus drôle, c'est que j'en ai retrouvé une. Vous savez où ?

COMMISSAIRE. Vous avez retrouvé une bouteille ?

FEMME DE CHAMBRE. Oui, mais pleine. Dans son lit.

COMMISSAIRE, *éclate de rire*. À *Linda*. Dans ton lit ? C'est incongru, ça, tu ne trouves pas ?

LINDA. Tellement qu'on se demande si elle ne l'a pas inventé.

FEMME DE CHAMBRE. Je n'ai pas besoin d'inventer ce genre de choses, j'ai un mari.

LINDA. Qui se charge volontiers de vous inventer le rôle qui lui convient.

COMMISSAIRE. Le mari de madame n'est pas en cause. Il invente ce qui lui plaît. *À la Femme de chambre.* On dirait d'ailleurs que vous ne vous en portez pas plus mal.

FEMME DE CHAMBRE. Et sans l'aide d'une bouteille.

LINDA. C'est que vous n'en devinez pas les avantages.

COMMISSAIRE. Et quel genre d'avantages ?

LINDA. Une indépendance fort agréable.

VICTIME. Ce mot lui va comme un gant.

FEMME DE CHAMBRE. Cette dépendance-là est un plaisir naturel, dont je ne voudrais certainement pas me passer.

COMMISSAIRE, *désignant Linda.* Mais madame ne partage pas cet avis. Elle préfère les grosses carottes bien en chair.

Tous rient, sauf Linda.

FEMME DE CHAMBRE. J'aime beaucoup votre humour, commissaire. Votre femme doit être comblée.

COMMISSAIRE. Les ersatz ne m'ont jamais inspiré. J'aime mieux l'original.

Tous gloussent, sauf Linda.

Et John ? Il a aimé cet usage intensif de cosmétiques ? Ton Johnny qu'est-ce qu'il en a dit de tes petites bouteilles ? Il en était satisfait ?

LINDA. Je ne me soucie pas de la satisfaction de John, commissaire.

COMMISSAIRE. C'est la tienne qui compte. On a vu ça. John lui se contente d'aller te chercher les objets qui te plaisent.

LINDA. Ce que j'exige de mon amant ne vous regarde pas.

COMMISSAIRE. Et cette main, dis-moi, comment tu la lui as demandée ? *Imite Linda.* Allez, va chercher, John, va chercher, rapporte !

VICTIME. Tu t'es offert une belle chasse à curre.

Le Commissaire tend encore une fois la photographie à Linda.

COMMISSAIRE. Sur cette photo on distingue une tache sur la paume. Tu la vois ?

LINDA. Une tache oui, et alors ? Ça arrive de se faire une tache. C'est tout à fait anodin.

VICTIME. Sur la paume ? Non, ça n'arrive pas. Ça n'arrive pas tout seul. Je l'ai vue cette tache samedi soir. J'ai même essayé de la faire partir.

COMMISSAIRE. Quand on la regarde à la loupe, cette petite tache brune, elle est d'ailleurs très significative. *Il insiste pour que Linda regarde la photographie.* Tu vois l'agrandissement ? Elle est régulière cette tache, tu ne trouves pas ? Bien dessinée ?

LINDA. Pas particulièrement, non.

Le Commissaire la gifle.

COMMISSAIRE. Elle n'est pas bien dessinée ?

LINDA. Je ne le vois pas, non.

COMMISSAIRE. Tu ne le vois pas ?

Il la gifle à nouveau.

Ouvre l'œil, elle ressemble beaucoup à un sceau, cette tache.

LINDA. À un sceau ? Non, ce n'est pas le cas.

Le Commissaire la gifle encore.

COMMISSAIRE. Un sceau qu'a imprimé ta chevalière.

LINDA. Vous inventez à mesure.

VICTIME. Celle que tu portes encore au doigt.

COMMISSAIRE. On reconnaît très bien le motif.

FEMME DE CHAMBRE. Elle n'a même pas cherché à la cacher. Elle se croit intouchable.

PASSANT, à *Linda*. Tu provoques, tu provoques, mais tu crois quoi ? Qu'on va rester là sans réagir ?

COMMISSAIRE. Ça n'a pas dû être facile pour John de repérer cette main marquée ? Je me demande si tu as dû lui donner des indices. Mais peut-être que tu l'avais si bien dressé, qu'il a identifié l'objet tout seul.

VICTIME. Et qu'est-ce que tu as fait pendant que je cédaï la pièce de ton choix au boucher ? Tu as fait reluire ta chevalière ? Ça t'a excitée ce petit jeu ?

PASSANT. Montre-la-nous un peu cette belle bague...

COMMISSAIRE. On y trouvera à coup sûr encore un peu d'encre brune.

LINDA. Cette chevalière est un bijou de famille que m'a cédé mon père. Elle ne quittera pas mon doigt.

COMMISSAIRE. À moins qu'on te l'arrache.

LINDA. Il faudra me passer sur le corps.

COMMISSAIRE. On ne demande pas mieux.

LINDA. Vos preuves sont fantaisistes. Vous ne faites que chercher à m'humilier.

COMMISSAIRE. Et tu n'aimes pas ça, l'humiliation?

LINDA. Vous n'y êtes pas encore.

COMMISSAIRE. Et si on s'y mettait à plusieurs, tu tomberais le masque? Dis-moi, c'est ça que tu veux, qu'on s'y mette à plusieurs?

LINDA. Vos solidarités masculines sont pathétiques.

VICTIME. Elle appelle la punition.

LINDA. De quoi pouvez-vous être capable, vous, sans votre main droite?

VICTIME. Il faut bien que la gauche s'entraîne. Elle finira par faire des miracles.

PASSANT. Et pour fouiller ton petit sac, moi j'ai pas besoin des mains.

COMMISSAIRE. Tu vois, Linda, la soumission ne fait pas partie des attributs masculins. Tu vas pouvoir t'en souvenir.

VICTIME, *à la Femme de chambre*. Vous pouvez sortir, le traitement de son cas exige un peu d'intimité.

FEMME DE CHAMBRE. J'aurais pourtant voulu assister au spectacle.

COMMISSAIRE. Sortez. Il ne faudrait pas que sa maladie se propage.

La Femme de chambre fait mine d'obéir sans sortir tout à fait.

PASSANT, *hurle*. Casse-toi, poufiasse, si tu veux pas y passer aussi.

Elle sort précipitamment.

LINDA. Vous n'avez rien pour me faire tomber.

Le Commissaire arrache la chemise de Linda qui reste imperturbable.

Vous n'aurez pas le courage d'aller jusqu'au bout.

Le Passant arrache la jupe de Linda qui chancelle.

PASSANT. Ça va tout seul, tu vois.

VICTIME. Le slip est blanc.

PASSANT. Je vous l'avais dit.

VICTIME, à *Linda*. Donne-le-lui, il l'a gagné.

LINDA. Qu'il vienne le prendre.

*Le Commissaire la gifle et Linda tombe à genoux.
Le Passant lui arrache son slip et le glisse dans sa poche.*

COMMISSAIRE. Tenez-vous à l'écart. Vous avez votre lot.

VICTIME. Et moi ?

COMMISSAIRE. Plus tard. Laissez-moi faire.

Il agrippe la chevelure de Linda.

On dirait que la chienne a trouvé son maître.

LINDA. Mais vous ne m'avez pas encore passé la laisse.

COMMISSAIRE. Ouvre-toi, Linda, les délices de la dépendance sont à ta portée.

LINDA. Mon corps m'échappe déjà.

COMMISSAIRE. Tu me reviens tout entière.

LINDA. Je me liquéfie, je disparaiss, je m'évanouis.

COMMISSAIRE. La nature reprend ses droits. Laisse-toi glisser dans l'insignifiance.

LINDA. Je suis dépossédée.

COMMISSAIRE. Comme il se doit.

LINDA. Je suis sans force, sans volonté, sans but, sans projet, sans vision, sans conscience.

COMMISSAIRE. Enfin tu te soumets.

LINDA, *vibrante*. Écrasez-moi, piétinez-moi, lacérez-moi, déchirez-moi, frappez encore que je puisse me perdre tout à fait.

COMMISSAIRE, *avec ferveur*. Jusqu'à ton anéantissement.

LINDA. Attachez-moi, écartez-moi, faites-moi sentir le poids des chaînes, le tranchant des mailles sur ma peau fine, les saillies du métal sur mes seins fragiles, le cru de la corde qui révèle ma chair, rouez-moi de coups, frappez encore que je puisse m'ouvrir.

COMMISSAIRE. Je ne te décevrai pas.

LINDA. Et maintenant pénétrez-moi, emplissez-moi, bouchez chacun de mes orifices qui vous appellent, faites-moi pleine et dense, plus de passage, plus d'échappatoire, forcée enfin par la plénitude.

COMMISSAIRE. Ma queue qui se glisse te donne la mesure de toi-même, l'exacte mesure de ma queue. Elle gonfle dans tes replis sombres, elle te dévoile tes profondeurs. Sans elle tu n'es rien, rien qu'un espace inoccupé qui appelle à l'invasion, à la possession, qui demande que je m'y installe, que j'y construise mon monde. Ma queue dure te donne ta définition, ta juste mesure, elle t'élève à l'identité, elle porte la lumière là où rien n'est visible, elle éclaire ton obscurité d'une flamme qui brûle, qui perce, qui dévaste pour mieux donner lieu à celle que tu ne saurais être sans elle.

LINDA, *comblée*. Oui, incarnez-moi.

COMMISSAIRE, *comblé*. Tu m'as tant fait attendre.

PASSANT, *à la Victime, en aparté*. C'est qu'elle aime ça, la salope.

VICTIME, *au Passant, en aparté*. Elle l'a cherché.

Le Commissaire caresse la chevelure de Linda.

COMMISSAIRE, *tendre*. Les plaisirs de ce jeu n'appartiennent qu'à nous.

LINDA, *tendre*. Ses douceurs sont sans fin.

Le Commissaire aide Linda à se relever. Il sort deux cigarettes, en offre une à Linda et les allume avec un Zippo. Ils se sourient tout en fumant.

Un temps.

Linda retire sa perruque avec ostentation et la jette à terre.

Le Commissaire la contemple, amusé.

Le Passant et la Victime se regardent mal à l'aise.

LINDA-JUDITH, *au Passant-Mathieu*. Apporte-moi un cendrier.

PASSANT-MATHIEU. Tout de suite.

Le Passant-Mathieu lui présente un cendrier tandis qu'elle y écrase sa cigarette.

LINDA-JUDITH. J'ai froid.

PASSANT-MATHIEU. Je comprends. Désolé.

LINDA-JUDITH. Passe-moi ton pantalon.

PASSANT-MATHIEU. Mon... pantalon ?

LINDA-JUDITH, *impérieuse*. Donne-le-moi, je te dis.

Le Passant-Mathieu hésite, regards interrogateurs vers le Commissaire-Pierre.

PASSANT-MATHIEU. On continue ?

COMMISSAIRE-PIERRE. Il semblerait.

LINDA-JUDITH, *au Passant-Mathieu*. Alors ? Ça vient ?

PASSANT-MATHIEU. Je ne peux pas enlever mon pantalon ici.

LINDA-JUDITH. Qu'est-ce que tu veux, ma jupe n'est plus en état. Allez, donne ! Ne fais pas tant d'histoires.

Le Passant-Mathieu décontenancé enlève lentement son pantalon.

Ça ne te gêne pas de me mettre à nu tous les soirs ?

PASSANT-MATHIEU. Mais c'est le jeu qui veut ça.

LINDA-JUDITH. Ça ne te gêne pas d'assister à mon humiliation ?

PASSANT-MATHIEU. Mais vous êtes d'accord.

LINDA-JUDITH. Ça ne te gêne pas de n'y participer qu'en spectateur ?

PASSANT-MATHIEU. Mais mon rôle ne me permet pas mieux.

Le Passant-Mathieu tend le pantalon à Linda-Judith.

LINDA-JUDITH. Rends-moi la culotte.

PASSANT-MATHIEU. Oui, tout de suite, excusez-moi. Bien sûr.

Le Passant-Mathieu honteux rend la culotte, tandis que le Commissaire-Pierre rit de son malaise.

LINDA-JUDITH. Tu en as assez profité ?

PASSANT-MATHIEU, *s'excusant*. Elle est restée dans ma poche.

LINDA-JUDITH. Tu ne veux pas la sentir avant qu'elle ne t'échappe à nouveau complètement ?

PASSANT-MATHIEU, *gêné*. La quoi ?

LINDA-JUDITH. La sentir. Tu ne veux pas mettre ton nez dessus? Tu n'en as jamais eu l'occasion, tu ne veux pas en profiter?

PASSANT-MATHIEU. Vous plaisantez?

LINDA-JUDITH. Ça ne te fait pas envie?

PASSANT-MATHIEU, *confus*. Si. Non. Je veux dire...

LINDA-JUDITH. Oui ou non?

Le Commissaire-Pierre, soudain inquiet, écrase sa cigarette dans le cendrier.

PASSANT-MATHIEU. Commissaire...

COMMISSAIRE-PIERRE. Ce n'est qu'un accessoire.

PASSANT-MATHIEU. Je n'aurais pas dû la sortir de ma poche.

COMMISSAIRE-PIERRE, *tendu*. Non. Tu n'aurais pas dû.

PASSANT-MATHIEU, *à Linda-Judith*. Voudriez-vous me la rendre? S'il vous plaît.

Linda-Judith met la culotte, puis le pantalon.

LINDA-JUDITH, *invitante*. Bien sûr.

PASSANT-MATHIEU. Voyons, ce n'est ni le lieu ni l'heure pour ce genre de jeux.

LINDA-JUDITH. Et quand? Et où alors? Il n'y a qu'ici et maintenant. Profites-en.

COMMISSAIRE-PIERRE, *au Passant-Mathieu*. Laisse tomber, tu n'es pas à la hauteur.

PASSANT-MATHIEU, *à Linda-Judith*. Je ne peux pas.

LINDA-JUDITH. Qu'est-ce qui t'en empêche?

PASSANT-MATHIEU, *murmure*. Pas devant votre mari.

LINDA-JUDITH, *à haute voix*. Le commissaire t'intimide. Tu es pourtant plus jeune et manifestement bien plus vigoureux que lui. Qu'as-tu à craindre?

PASSANT-MATHIEU. C'est lui qui dirige.

LINDA-JUDITH. Que tu crois. Tu te satisfais donc de ton personnage secondaire?

PASSANT-MATHIEU. Ce n'est déjà pas si mal.

LINDA-JUDITH. C'est là toute ton ambition?

PASSANT-MATHIEU. Chaque chose en son temps.

LINDA-JUDITH. Mais si tu attends trop, tes désirs te fileront sous le nez.

PASSANT-MATHIEU. Je ne vais tout de même pas venir chercher cette...

LINDA-JUDITH. Ça ne te ferait pas plaisir? Tu deviens insultant.

PASSANT-MATHIEU. Je suis surpris. Vous avez toujours été si distante.

LINDA-JUDITH, *minaudé*. C'est que je n'ai jamais osé.

PASSANT-MATHIEU, *mal à l'aise*. Vous ne me regardiez pas.

LINDA-JUDITH. J'ai toujours admiré ta peau fine, tes jolies jambes élancées, tes bras tendrement musclés et surtout tes mains. Si lisses, si puissantes.

PASSANT-MATHIEU. Mes mains? Vous regardiez mes mains?

LINDA-JUDITH. Dommage que tu n'oses pas t'en servir. Tu as beaucoup de charme.

PASSANT-MATHIEU. Votre mari me mettrait la
sienne sur la figure, si j'osais.

LINDA-JUDITH. Ce que tu peux lui être dévoué. Si
tu savais l'estime qu'il te porte.

PASSANT-MATHIEU. Je fais ce qu'il me demande.
C'est un passage obligé.

COMMISSAIRE-PIERRE. C'est le moment que tu
t'en souviennes.

LINDA-JUDITH. Ça ne force pas le respect.

PASSANT-MATHIEU. Pour avoir mieux, il faut
savoir attendre.

LINDA-JUDITH. Attendre quoi ?

PASSANT-MATHIEU. Mais attendre le moment qui
sera le mien.

LINDA-JUDITH. Le voilà ce moment. J'aurais cru
ton ambition plus grande.

PASSANT-MATHIEU. Mais elle l'est.

LINDA-JUDITH. Je ne la vois pas.

PASSANT-MATHIEU. Elle est immense.

LINDA-JUDITH. Insatiable ?

PASSANT-MATHIEU. Impérieuse.

LINDA-JUDITH. Fais-la-moi sentir.

PASSANT-MATHIEU. Ce n'est pas ce qui est prévu.

LINDA-JUDITH. Cette surprise ne t'est pas agréable ?

PASSANT-MATHIEU. J'en suis troublé.

Linda-Judith lui touche la main.

Ne me prenez pas la main, je tremble.

LINDA-JUDITH. Elle est absolument glacée.

Linda-Judith se coule contre le Passant-Mathieu.

PASSANT-MATHIEU, gêné. S'il vous plaît.

LINDA-JUDITH. C'est toi qui me plais.

PASSANT-MATHIEU. Plus tard.

LINDA-JUDITH. Maintenant. Je brûle.

La Victime-Vincent émet un petit gloussement.

COMMISSAIRE-PIERRE. Ça vous fait rire ?

VICTIME-VINCENT. Pas vous ?

LINDA-JUDITH. Viens donc. Je mouille déjà.

PASSANT-MATHIEU. Et vous me l'avouez comme ça !

LINDA-JUDITH. Dis-moi ce qui te ferait plaisir.

PASSANT-MATHIEU. Les mots me manquent.

LINDA-JUDITH. Ne passe pas devant ma chatte ouverte, tu vas le regretter.

PASSANT-MATHIEU. J'ai la bouche sèche.

LINDA-JUDITH. Saisis ta chance.

PASSANT-MATHIEU. Laissez-moi glisser ma main.

LINDA-JUDITH. C'est ça, glisse-toi.

COMMISSAIRE-PIERRE, *à la Victime-Vincent*. Et vous restez là à regarder sans rien faire ? Vous vous croyez au spectacle ?

VICTIME-VINCENT. Ce n'est pas ma femme.

PASSANT-MATHIEU. Vous êtes chaude.

LINDA-JUDITH. Palpe-moi les fesses.

PASSANT-MATHIEU. Elles me brûlent les doigts.

LINDA-JUDITH. Plus fort.

PASSANT-MATHIEU. De mes deux mains.

LINDA-JUDITH. Laisse-moi glisser la mienne.

PASSANT-MATHIEU. C'est un étau.

LINDA-JUDITH. Elle palpite.

PASSANT-MATHIEU. Elle est dure.

LINDA-JUDITH. Elle est belle.

PASSANT-MATHIEU. Tiens-la-moi.

Le Commissaire-Pierre s'élançe et empoigne le Passant-Mathieu qui se débat.

LINDA-JUDITH. Coitus interruptus.

COMMISSAIRE-PIERRE. Petit connard, on te donne une main et tu prends le bras.

PASSANT-MATHIEU. Lâchez-moi, c'est elle qui me force.

COMMISSAIRE-PIERRE. Si tu continues, je t'arrache la queue.

Linda-Judith se glisse auprès de la Victime-Vincent.

LINDA-JUDITH, *langoureuse*. Ta blessure doit être très douloureuse.

VICTIME-VINCENT, *surpris*. Ma blessure? Ah oui. Ma blessure est douloureuse, oui.

LINDA-JUDITH. Tu es très pâle tout à coup.

VICTIME-VINCENT. Je suis pâle? Vraiment?

Le Commissaire-Pierre et le Passant-Mathieu se retournent sur le couple.

LINDA-JUDITH. On dirait que tu vas défaillir. Assieds-toi.

La Victime-Vincent se laisse guider vers la chaise où il s'effondre.

Laisse-moi t'éponger le front. Tu es brûlant.

VICTIME-VINCENT. J'ai besoin d'une infirmière. Oui.

LINDA-JUDITH, *au Passant-Mathieu*. Fouille dans mon sac à main, il doit y avoir un petit mouchoir mentholé, ça lui fera du bien.

Le Passant-Mathieu se précipite vers le sac à main. Il se débat avec la fermeture.

COMMISSAIRE-PIERRE. Ce n'est pas un mouchoir mentholé qui lui rendra sa main.

LINDA-JUDITH. Ce que tu peux manquer de prévenance. Ta victime souffre, c'est évident.

VICTIME-VINCENT. J'ai des frissons dans tout le corps.

LINDA-JUDITH, *au Passant-Mathieu*. Eh bien ce mouchoir, tu le trouves oui ou non ?

PASSANT-MATHIEU, *bontoux*. Je n'arrive pas à ouvrir votre sac.

LINDA-JUDITH. Toi qui te vantais d'y pénétrer sans les mains...

PASSANT-MATHIEU. Je manque d'exercices.

LINDA-JUDITH. Mets tes doigts sur la fermeture et presse doucement. Avec un peu de doigté ça s'ouvre tout seul.

Le Passant-Mathieu ouvre le sac.

PASSANT-MATHIEU. Voilà! Mais je ne vois pas de mouchoir.

LINDA-JUDITH. Mais plonges-y la main, fouille, ce sac ne va pas te mordre.

Le Passant-Mathieu tire enfin un petit mouchoir du sac et le tend à Linda-Judith.

Ce que tu peux être gauche.

Linda-Judith tamponne le visage de la Victime-Vincent.

C'est rafraîchissant, non ?

COMMISSAIRE-PIERRE. Le rôle d'infirmière te va si mal. Il s'en remettra mieux tout seul.

LINDA-JUDITH. Il reprend déjà des couleurs.

VICTIME-VINCENT. Mais ma blessure me tire.

LINDA-JUDITH. La plaie doit s'être ouverte.

Linda-Judith et la Victime-Vincent palpent le moignon et son bandage.

VICTIME-VINCENT. Je sens mon pouls qui bat à la coupure.

COMMISSAIRE-PIERRE. N'y touchez plus, vous allez l'écarter.

VICTIME-VINCENT, à *Linda-Judith*. Regarde, c'est humide. Le sang coule, c'est sûr.

COMMISSAIRE-PIERRE. C'est l'excitation. À *Linda-Judith*. Laisse-le tranquille. Tu ne fais que raviver ses douleurs.

LINDA-JUDITH. Si la plaie s'est ouverte, il faut agir sans tarder.

COMMISSAIRE-PIERRE. Ça ne se peut pas. Cette plaie ne risque rien sous son bandage.

LINDA-JUDITH. Un petit coup d'œil nous rassurera tous.

VICTIME-VINCENT. Tu veux ouvrir le pansement ?

LINDA-JUDITH. Il le faut.

VICTIME-VINCENT. J'essaierai de faire face.

LINDA-JUDITH. Tu n'as pas besoin de regarder, je me charge de tout.

PASSANT-MATHIEU. Ouvrir le pansement ? Vous êtes sérieuse ?

LINDA-JUDITH. Mais oui. C'est inévitable. Restez à l'écart si ça vous dégoûte.

COMMISSAIRE-PIERRE. Ce genre de blessure ne doit pas être exposée. Ni à l'air ni à la lumière.

LINDA-JUDITH. Tu veux dire qu'il serait préférable qu'elle reste cachée ?

COMMISSAIRE-PIERRE. Protégée.

LINDA-JUDITH. L'opération te ferait-elle trembler ?
C'est un peu tard pour tourner de l'œil.

COMMISSAIRE-PIERRE. Tu vas finir par commettre des actes irréparables.

LINDA-JUDITH. Rassure-toi, je ne lui ferai aucun mal. *À la Victime-Vincent.* Enlève ta chemise, que j'aie accès au bandage.

La Victime-Vincent enlève sa chemise et la tend à Linda-Judith. Elle la met calmement.

Viens, rapproche-toi si tu veux que je te délace.

La Victime-Vincent se colle à Linda-Judith.

PASSANT-MATHIEU. Commissaire, dites-moi ce que je peux faire ? On court droit à la catastrophe...

COMMISSAIRE-PIERRE. Ferme-la, ça vaudra mieux.

Le Commissaire-Pierre saisit la Victime-Vincent par son bras blessé et le force à se lever.

VICTIME-VINCENT. Mais lâchez-moi, vous me faites mal.

COMMISSAIRE-PIERRE. Arrêtez vos simagrées. Depuis quand la victime se fait-elle soigner par son bourreau ?

LINDA-JUDITH. Mais c'est toi qui le persécutes. Tu en fais une victime et tu refuses de prendre soin de lui. Il faut bien que quelqu'un s'en charge.

VICTIME-VINCENT. Ne serrez pas si fort, je sens la plaie qui palpite.

COMMISSAIRE-PIERRE. Ça vous excite d'être manipulé ?

VICTIME-VINCENT. Pas par vous. Mais avec elle, ça m'a toujours beaucoup plu.

COMMISSAIRE-PIERRE. Elle a fini par vous quitter, je vous rappelle. Vous vous êtes fait jeter comme un vulgaire mouchoir.

VICTIME-VINCENT, *riant*. C'est ce qu'elle vous a dit ?

LINDA-JUDITH. Je vois le sang qui perle sous le bandage.

VICTIME-VINCENT. Je me sens mal, lâchez-moi s'il vous plaît.

LINDA-JUDITH. Tu es si pâle à nouveau.

VICTIME-VINCENT. La tête me tourne.

La Victime-Vincent tombe dans les bras de Linda-Judith qui le mène à la chaise.

LINDA-JUDITH. Viens, calme-toi, donne-moi ton bras. Je saurai me montrer très douce. Ce sera comme une caresse.

VICTIME-VINCENT. Je suis sûr que la plaie est béante.

Linda-Judith commence à défaire le pansement.

LINDA-JUDITH. Tu trembles, mon cher. Ce n'est pourtant pas la première fois que je te touche.

VICTIME-VINCENT. C'est la fièvre.

LINDA-JUDITH. Je m'attaque aux épingles, laisse-toi faire.

VICTIME-VINCENT. Tu es si délicate. C'est un plaisir de s'en souvenir.

COMMISSAIRE-PIERRE. Ce n'est que du passé.

LINDA-JUDITH. Pas tout à fait. *À la Victime-Vincent.* Je vais ôter la première couche, surtout détends-toi.

VICTIME-VINCENT. Je suis tout à toi. Prends ton temps, c'est une opération sensible.

LINDA-JUDITH. La bande est si rugueuse et serrée, on dirait un corset.

Elle enlève la bande et la lui passe autour de la nuque.

VICTIME-VINCENT. Ne m'étrangle pas surtout.

Ils rient.

LINDA-JUDITH. La deuxième est rose. C'est charmant.

VICTIME-VINCENT. Fais durer, c'est délicieux.

Elle défait la bande et la tend au Commissaire-Pierre.

LINDA-JUDITH. Si le commissaire veut bien conserver les preuves.

Le Commissaire-Pierre prend la bande et la lance au Passant-Mathieu.

COMMISSAIRE-PIERRE. Tiens, c'est toi l'assistant.

LINDA-JUDITH. Cette bandelette est aussi fine qu'une dentelle.

VICTIME-VINCENT. Et tes doigts si experts. C'est un supplice.

LINDA-JUDITH. Nous n'en avons pas encore fini.
Voilà la gaze.

VICTIME-VINCENT. Si elle colle, déchire-la.

LINDA-JUDITH. Je vais te faire mal.

VICTIME-VINCENT. Vas-y, arrache-moi tout ça.

Linda-Judith arrache les morceaux de gaze.

LINDA-JUDITH, *vibrante*. Je veux sentir ta peau.

VICTIME-VINCENT. Laisse-moi faire. Je n'en peux plus.

*La Victime-Vincent se lève d'un coup et arrache la dernière couche.
Sa main apparaît.*

Enfin je respire.

Linda-Judith éclate de rire.

LINDA-JUDITH. Mais tu n'as rien !

COMMISSAIRE-PIERRE, *ironique*. Quelle découverte.

LINDA-JUDITH. Quelle belle main ! Carrée. Puissante. Lisse. Parfaitement imberbe. Un bijou.

VICTIME-VINCENT. Je suis ravi que ma main te plaise.

LINDA-JUDITH, *au Commissaire-Pierre*. Un beau trophée, n'est-ce pas ?

COMMISSAIRE-PIERRE. Sa main ne m'attire pas.

LINDA-JUDITH. Quelle surprise tout de même, toi qui croyais qu'elle avait été coupée.

COMMISSAIRE-PIERRE. Je ne vois pas là de quoi me réjouir.

LINDA-JUDITH. Tu pourrais au moins la regarder, elle en vaut la peine.

COMMISSAIRE-PIERRE. Je la connais par cœur.

LINDA-JUDITH. La main de la victime t'est si familière ?

COMMISSAIRE-PIERRE. Je vois tous les jours sa photographie.

LINDA-JUDITH. Mais là, il s'agit de la vraie. Une main palpitante et agile.

COMMISSAIRE-PIERRE. Je l'aimais mieux sur papier glacé.

LINDA-JUDITH. J'ai pensé que tu aurais préféré voir l'original plutôt qu'un ersatz...

Tous rient, sauf le Commissaire-Pierre.

COMMISSAIRE-PIERRE, *à tous*. Ce nouveau jeu vous amuse ?

LINDA-JUDITH. Je pensais ainsi résoudre ton affaire 12-4-69 par un non-lieu. Tu manques de reconnaissance.

COMMISSAIRE-PIERRE. Tu t'attendais à ce que je batte des mains comme une otarie réjouie par ton tour de passe-passe ?

LINDA-JUDITH. Mais enfin, c'est une révélation de taille ! Tu pourrais te montrer un peu plus réjoui, oui. Tout au moins étonné. Tu n'as pas dû voir ça tous les jours dans ta carrière... Mais non. Au lieu de ça, tu m'opposes une figure blasée...

COMMISSAIRE-PIERRE, *la coupe*. Tu ne m'étonnes pas.

LINDA-JUDITH. ... comme si tu le savais déjà.

Silence.

Vous rendez-vous compte de ce que je viens de dire ?

PASSANT-MATHIEU, *répète sans comprendre*. Comme s'il le savait déjà ?

LINDA-JUDITH. Vous ne vous rendez pas compte des implications de cette phrase ?

VICTIME-VINCENT. Il le savait déjà. C'est une évidence.

Linda-Judith prend la chaise et la place au centre, comme au début.

LINDA-JUDITH, *serviable*. Nous occupons cette chaise comme si elle était à nous. *Au Commissaire-Pierre*. Assieds-toi. Cette place est à toi.

COMMISSAIRE-PIERRE. Je n'en ai aucune envie.

LINDA-JUDITH. Tu es debout depuis si longtemps et tu n'es plus tout jeune.

COMMISSAIRE-PIERRE. Je me porte tout à fait bien.

LINDA-JUDITH. Assieds-toi, je te dis. Ne fais pas tant d'histoires.

VICTIME-VINCENT. Elle vous cède sa place, ne lui faites pas l'affront de refuser.

Le Commissaire-Pierre s'assoit à contrecœur.

LINDA-JUDITH. Comme tu le sais, l'affaire 12-4-69 comporte encore certaines zones d'ombre. Maintenant que tu es là, on va pouvoir les éclaircir. C'est excitant, non ?

COMMISSAIRE-PIERRE. C'est déjà fait.

LINDA-JUDITH. Et pourtant la partition est encore loin d'être limpide.

COMMISSAIRE-PIERRE. Ce n'est pas toi qui diriges cette enquête.

LINDA-JUDITH. Les rôles s'avèrent parfois interchangeables. Et le tien reste à préciser. Alors commissaire ? Tu préfères donc une main coupée à une main bien vivante ?

COMMISSAIRE-PIERRE. Je n'ai rien dit de tel.

VICTIME-VINCENT. « Je l'aimais mieux sur papier glacé », c'est ce que vous avez osé dire de ma main droite qui, ne vous en déplaise, se porte comme un charme. Moi je la préfère de loin au bout de mon bras.

LINDA-JUDITH. Elle est mieux là que sur un parking.

COMMISSAIRE-PIERRE. Cette main n'aurait jamais dû sortir de sa gangue. Vous le savez.

VICTIME-VINCENT. C'est que nous avons décidé de lui faire prendre l'air et je ne m'en trouve pas plus mal, à vrai dire.

COMMISSAIRE-PIERRE. Vous vous laissez pousser à des extrémités que vous finirez par regretter.

VICTIME-VINCENT. Je me laisse guider par les instincts charmants de votre femme. C'est un vrai plaisir de se diriger avec elle vers des zones inconnues. Bien plus excitantes que celles de votre affaire 12-4-69.

COMMISSAIRE-PIERRE. Vous vous faites mener par le bout de la queue.

VICTIME-VINCENT. Si c'est elle qui la tient, je ne peux pas m'y refuser.

COMMISSAIRE-PIERRE. Si elle serre un peu fort vous vous évanouirez.

VICTIME-VINCENT. Ne vous inquiétez pas pour moi. Elle me manie tout en douceur. Et sans me couper la main.

LINDA-JUDITH. Mais cette main personne ne l'a jamais coupée! Le commissaire prétend l'avoir retrouvée sur un parking. Meticuleusement cautérisée, au point d'en faire un vrai trophée masturbatoire. Et pourtant nous voyons bien

qu'elle n'a pas subi de sévices. *Au Commissaire-Pierre.* Elle n'a même pas cette tache que tu prenais pour le sceau de ma chevalière. C'est incongru, tu ne trouves pas ?

COMMISSAIRE-PIERRE. Tu m'ôtes les mots de la bouche.

LINDA-JUDITH. Tellement étrange qu'on se demande si tu ne l'as pas inventée de part en part, cette affaire obscène.

COMMISSAIRE-PIERRE. De quoi cherches-tu donc à m'accuser ?

LINDA-JUDITH. Tu es le seul ici à ne pas te réjouir de l'état parfait de cette belle main, mais également seul à ne pas t'en étonner. On dirait que ce non-lieu ne t'arrange pas du tout.

COMMISSAIRE-PIERRE. La victime elle-même n'est pas stupéfaite.

LINDA-JUDITH. Évidemment, c'est sa propre main ! Il est le mieux placé pour savoir qu'elle ne lui a jamais été coupée. Mais il nous a menti, c'est sûr. Il nous a joué le rôle de la victime avec beaucoup de complaisance.

VICTIME-VINCENT. Nous sommes dans une situation où le mensonge tient lieu de vérité.

LINDA-JUDITH. Et après tout, tu n'es toi-même qu'une victime. Mais le commissaire, lui, était chargé d'une enquête, et la vérité c'est son domaine. *Au Commissaire-Pierre.* J'aimerais beaucoup savoir comment tu as pu établir que ce crime avait bien eu lieu ?

COMMISSAIRE-PIERRE. L'enquête dont j'ai été chargé a montré que la main coupée avait été retrouvée sur le parking. Le passant qui a interrompu le crime en a témoigné.

LINDA-JUDITH, *ironique.* Évidemment. C'est le passant qui est responsable. *Au Passant-Mathieu.* Tu nous donnerais les détails de la scène à laquelle tu as assisté ?

PASSANT-MATHIEU. J'ai assisté à la scène du crime.

LINDA-JUDITH, *stupéfaite.* Tu as vu le criminel couper la main de la victime ?

PASSANT-MATHIEU. Non. Ça je ne l'ai pas vu.

LINDA-JUDITH. Mais ce que tu nous as décrit tout à l'heure, la voiture, le sang, la blonde platine et la main qu'elle a laissé tomber sur le parking, tu les as vus ?

PASSANT-MATHIEU. Je les vois bien. Oui.

LINDA-JUDITH. Je ne te demande pas si tu peux te les représenter, je te demande si tu les as vus de tes propres yeux ?

PASSANT-MATHIEU. C'est que...

LINDA-JUDITH. Ta déposition m'a semblé pleine de références. De références à ce film... J'ai un blanc. Le titre m'échappe...

COMMISSAIRE-PIERRE. *Fellations nordiques*.

LINDA-JUDITH. Certains détails restent gravés dans ta mémoire, c'est charmant. *Au Passant-Mathieu*. Tu les as beaucoup aimées ces *Fellations nordiques*.

COMMISSAIRE-PIERRE. Ses goûts cinématographiques t'intéressent ?

LINDA-JUDITH. Mais c'est passionnant. *Au Passant-Mathieu*. Qu'est-ce qui t'a plu dans ce film ?

PASSANT-MATHIEU. Tout. Oui. J'ai bien aimé.

LINDA-JUDITH. Ne sois pas timide, donne-nous les détails.

PASSANT-MATHIEU. Quels détails ?

LINDA-JUDITH. Dis-nous par exemple ce qui arrive à cette blonde, cette pompeuse hors pair qui t'a tant marqué? Quelle est l'action principale, quelles sont les meilleures scènes...

PASSANT-MATHIEU. La scène de la blonde platine est bien.

LINDA-JUDITH. La scène de la blonde platine? Mais enfin qu'est-ce qu'elle joue cette blonde? Tu l'as vu ce film, oui ou non? Ce n'est tout de même pas compliqué de nous faire part des moments que tu aurais appréciés. Je ne te demande pas de développer une pensée critique sur ta filmographie favorite, je te demande de nous raconter. Allez, raconte-nous l'histoire.

PASSANT-MATHIEU. Je ne peux pas.

LINDA-JUDITH. Pardon? Tu ne peux pas nous raconter ce film?

PASSANT-MATHIEU. Non.

LINDA-JUDITH. Tu ne t'en souviens pas assez bien?

PASSANT-MATHIEU. Demandez au commissaire.

LINDA-JUDITH. Le commissaire aurait vu *Fellations nordiques*?

PASSANT-MATHIEU. Oui. J'ai vu la cassette sur son bureau.

LINDA-JUDITH. Mais le film lui-même, tu ne l'as pas vu.

PASSANT-MATHIEU. À vrai dire, je ne suis pas un fana du porno.

LINDA-JUDITH. Ah non ? Et cette scène que tu disais avoir revue au moins vingt fois ?

PASSANT-MATHIEU, *désignant le Commissaire-Pierre*. C'est lui qui s'y connaît.

COMMISSAIRE-PIERRE. J'ai dû me documenter pour les besoins de l'enquête.

LINDA-JUDITH. Mais qui t'a mis sur la piste de ce film-là ? Ton témoin ne l'a même pas vu.

COMMISSAIRE-PIERRE. On n'a pas toujours besoin de voir pour savoir.

LINDA-JUDITH, *au Passant-Mathieu*. Tu n'as jamais vu *Fellations nordiques*, soit. Mais la blonde et la main, tu les as vraiment vues, ou est-ce que toute ta déposition n'est qu'une fiction plus ou moins pornographique ?

PASSANT-MATHIEU. J'ai fait ce qu'on m'a dit de faire.

LINDA-JUDITH. Tu serais en train de nous avouer que tu as fait un faux témoignage ?

PASSANT-MATHIEU. Si vous voulez. Je n'en suis pas responsable.

LINDA-JUDITH. Tu y as été contraint ?

PASSANT-MATHIEU, *au Commissaire-Pierre*. Je suis tout à fait désolé. Cette histoire prend une voie nouvelle, impossible à maîtriser...

COMMISSAIRE-PIERRE, *le coupe*. La maîtrise est largement au-delà de tes capacités. La tournure des événements ne vient que le confirmer. Je saurai m'en souvenir.

LINDA-JUDITH. Tu as été payé. C'est bien ça ?

PASSANT-MATHIEU. Ça n'a rien d'exceptionnel. Que vouliez-vous que je fasse ?

LINDA-JUDITH. Tu aurais pu refuser.

PASSANT-MATHIEU. On ne refuse pas un tel rôle. Je construis mon avenir, moi.

LINDA-JUDITH. Tu as été payé pour témoigner de toute cette scène rocambolesque sur le parking ? Pour parler de la blonde, du tailleur blanc et de la main coupée ? Mais tu te rends compte que ce

faux témoignage finit par m'accuser? Et combien il t'a versé pour ça?

COMMISSAIRE-PIERRE. Essaie seulement de dire que je t'ai soudoyé...

LINDA-JUDITH. Commissaire, on ne menace pas un témoin. Laisse donc cet homme s'exprimer! Tu ne peux pas glisser tes mots dans toutes les bouches indéfiniment, un peu de retenue. *Au Passant-Mathieu*. Alors, combien?

PASSANT-MATHIEU, *au Commissaire-Pierre*. Qu'est-ce que je dois dire?

LINDA-JUDITH. Mais le montant. Dis le chiffre exact. Tu n'es pas en accusation, alors parle!

PASSANT-MATHIEU, *gêné*. 4 800. Par mois. Moins les charges.

LINDA-JUDITH. Ce n'est pas énorme pour te prêter à ce jeu obscène. Décidément tu ne vaux pas grand-chose. *À la Victime-Vincent*. Et toi? Tu touches aussi?

VICTIME-VINCENT. Moins que lui. 4 200.

LINDA-JUDITH. Si peu? Mais pourquoi?

VICTIME-VINCENT. Il fait l'œil extérieur, lui. Moi je ne suis que la victime.

LINDA-JUDITH. À quoi sert un œil extérieur s'il n'a rien vu? En somme, vous êtes des vendus tous les deux. Le commissaire s'est payé la main de l'un et l'œil de l'autre pour s'offrir son thriller en matière d'obsessions fétichistes. Un commissaire pourri jusqu'à l'os, prêt à corrompre ses témoins pour monter un crime de toutes pièces.

COMMISSAIRE-PIERRE. Tu crois que tu parviens à me faire peur?

LINDA-JUDITH. Tu te débrouilles très bien tout seul. Ton affaire 12-4-69 est pétrie de tes angoisses personnelles. Moi, je ne fais que te tenir en joue.

COMMISSAIRE-PIERRE. Tes jeux ne sont pas du tout à mon goût.

LINDA-JUDITH. Et pourquoi tu t'y prêtes?

COMMISSAIRE-PIERRE. J'y suis forcé.

LINDA-JUDITH. C'est bien ce qui t'excite. Bien plus que ce que ta femme de chambre a dû te concéder. J'imagine qu'elle aussi a reçu une petite compensation pour se livrer tout entière à cette vaste fable? À *la Femme de chambre-Céline qui guigne en coulisses*. Tu peux entrer. J'avais justement une question à te poser.

La Femme de chambre-Céline s'avance craintivement.

FEMME DE CHAMBRE-CÉLINE. Qu'est-ce qui vous prend ? Je ne suis pas censée assister à la résolution.

LINDA-JUDITH. Mais comme tu écoutes aux portes, autant que tu participes un peu.

FEMME DE CHAMBRE-CÉLINE. Je n'y tiens pas du tout.

LINDA-JUDITH. Quelle sorte de paiement tu as bien pu recevoir, toi ? Mais peut-être que le commissaire s'est arrangé pour obtenir tout ce qu'il désirait sans rétribution particulière ?

FEMME DE CHAMBRE-CÉLINE. Je me suis tenue à la disposition de la justice, c'est bien normal.

LINDA-JUDITH. Tu as joué à la soubrette gratuitement ? *Au Commissaire-Pierre.* Mais j'oubliais ce détail, c'est vrai, elle a été l'une de tes maîtresses.

COMMISSAIRE-PIERRE. Je suis un homme marié.

LINDA-JUDITH. Justement. Une fille d'avant ta femme. Parmi celles qui ne te résistaient pas.

COMMISSAIRE-PIERRE. Mes relations passées n'ont aucune importance.

LINDA-JUDITH, à *la Femme de chambre-Céline*. Je crains qu'il n'ait balayé tous les détails de vos amours...

FEMME DE CHAMBRE-CÉLINE. Je n'ai jamais couché avec le commissaire.

LINDA-JUDITH. Quelle ingrate! Renier ainsi ses sentiments, ça me dégoûte. Tu ne te souviens même pas de ce cadeau qu'il t'a offert? Ces cosmétiques de grande qualité, conditionnés en de charmantes petites bouteilles? Toute une gamme Nuit Douce. Ce n'est pas rien tout de même. Tu ne t'en souviens pas?

FEMME DE CHAMBRE-CÉLINE. Je n'ai jamais rien reçu de tel.

LINDA-JUDITH. Jamais, jamais. Ce que tu peux être catégorique. C'est un cadeau qu'il t'a fait pour compenser votre rupture. Le jour où il t'a annoncé qu'il se mariait.

COMMISSAIRE-PIERRE. Tu es une garce.

LINDA-JUDITH. Pour mieux te plaire, mon enfant. À *la Femme de chambre-Céline*. J'espère que tu as apprécié l'attention.

FEMME DE CHAMBRE-CÉLINE. Il vaut mieux oublier certains détails.

LINDA-JUDITH. Le commissaire et sa femme, eux, s'en sont beaucoup amusés.

FEMME DE CHAMBRE-CÉLINE. Ça m'est égal.

LINDA-JUDITH. Tu es de bonne constitution. Toujours prête à dire oui quand on te le demande.

FEMME DE CHAMBRE-CÉLINE. Mes valeurs ne vous regardent pas.

COMMISSAIRE-PIERRE. Elle a certaines qualités qui t'échappent complètement.

LINDA-JUDITH. Tu en as bien profité? C'était agréable?

COMMISSAIRE-PIERRE. C'est une femme parfaite. Douce et aimante. Consciente de sa place et de ce qui lui revient naturellement.

LINDA-JUDITH. Mais tu as épousé quelqu'un d'autre.

COMMISSAIRE-PIERRE. Certaines femmes n'ont pas besoin d'être épousées pour me rester fidèles.

LINDA-JUDITH. Comme ton épagueul.

COMMISSAIRE-PIERRE. Ne me fais pas dire des grossièretés.

LINDA-JUDITH. Je heurte ta finesse. À *la Femme de chambre-Céline*. Tu as dû y goûter?

FEMME DE CHAMBRE-CÉLINE. Je ne vois pas ce que vous insinuez.

LINDA-JUDITH. Tu n'as jamais joué à la blonde platine, tu sais bien, sur le modèle de *Fellations nordiques*?

FEMME DE CHAMBRE-CÉLINE. Les jeux sont des jeux.

LINDA-JUDITH. Encore faut-il pouvoir s'offrir les délices de la victoire de temps à autre. Mais toi tu n'es qu'une bonne perdante.

FEMME DE CHAMBRE-CÉLINE. Vos allusions sont désagréables. À quel sorte de jeu jouez-vous, vous-même?

LINDA-JUDITH. À qui perd gagne: un jeu stratégique plein de raffinements. Les règles en sont simples, il faut parvenir à inverser les rôles imposés au départ. Mais tu n'es pas une bonne adversaire à ce jeu-là, voilà pourquoi le commissaire a préféré en épouser une autre.

FEMME DE CHAMBRE-CÉLINE. Vous n'êtes sa femme que sur le papier, pour le reste, on a bien vu que vous soulevez tout ce qui bouge.

LINDA-JUDITH. Le commissaire a une femme dont l'infidélité le menace sans cesse. Quelle vie difficile. *Au Commissaire-Pierre*. En serais-tu particulièrement meurtri ?

COMMISSAIRE-PIERRE. Les détails de ma vie sexuelle n'ont pas à être évoqués ici.

LINDA-JUDITH. Ils nourrissent pourtant largement ton affaire 12-4-69.

COMMISSAIRE-PIERRE. Cette affaire n'a plus cours.

LINDA-JUDITH. C'est vrai qu'elle a subi quelques modifications. Plus excitantes que toutes tes angoisses à propos de cette main coupée. Ce trophée masturbatoire t'obsède, n'est-ce pas ? Cette jouissance dont tu es écarté t'offense car elle ne dépend pas de toi.

COMMISSAIRE-PIERRE. S'il faut être John pour y avoir accès, ça ne m'intéresse pas.

LINDA-JUDITH. Dommage, d'ailleurs, que ce John ne soit pas incarné. Tu as bien visualisé ta victime, ton passant pornographe et ta soubrette toute prête à ouvrir la bouche quand tu le demandes. Tu t'es complu dans ton commissaire vengeur et tu m'as imaginée avec délectation en criminelle onaniste qu'il s'agit à tout prix de

punir, mais John, lui, est resté dans les limbes de ton imagination. Il était trop jeune pour que tu puisses t'y couler ?

COMMISSAIRE-PIERRE. John n'est qu'une figure.

LINDA-JUDITH. Nous pourrions facilement l'adapter à la tienne. Il n'y a pas d'âge pour savourer la soumission. Il ne manque que lui ici pour compléter ton histoire. Sans voiture ni parking, ni même cette main coupée. Je suis sûre que tu brûles d'incarner enfin ce personnage qui assiste à ma jouissance.

COMMISSAIRE-PIERRE. Tu espères me dicter mon rôle ?

LINDA-JUDITH. Il t'attend, saisis ta chance.

COMMISSAIRE-PIERRE. Je n'ai rien d'un John.

LINDA-JUDITH. Son humiliation t'effraie, mais elle lui offre certaines douceurs dont tu es privé. Elle lui dégage la vue sur mon plaisir. Ça ne te dit rien ?

COMMISSAIRE-PIERRE. Tu ne me priveras pas du pouvoir qui me revient.

LINDA-JUDITH. John t'ira si bien. Laisse-toi tenter. Je m'arrêterai dès que tu le souhaiteras. C'est la règle.

COMMISSAIRE-PIERRE. Tu cherches à abuser de moi.

LINDA-JUDITH. Tout se passera bien. Laisse-moi faire.

Linda-Judith gifle le Commissaire-Pierre.

Ma main est-elle assez dure ?

COMMISSAIRE-PIERRE. Tu ne sauras pas me faire céder.

Linda-Judith le gifle encore.

LINDA-JUDITH. L'épaveul est-il prêt à recevoir sa laisse ? Mais tu trembles ?

COMMISSAIRE-PIERRE. C'est une angoisse qui monte.

Linda-Judith flatte la tête du Commissaire-Pierre.

LINDA-JUDITH. Laisse-la passer. Tu ne regretteras rien.

COMMISSAIRE-PIERRE. Elle me serre la gorge.

Linda-Judith le frappe encore une fois. Il tombe de la chaise.

LINDA-JUDITH. Viens, je suis là pour réaliser tes désirs les plus chers.

COMMISSAIRE-PIERRE. Enfin je me sens vaciller.

LINDA-JUDITH. Laisse-toi glisser.

COMMISSAIRE-PIERRE. Je frissonne sous l'humiliation.

LINDA-JUDITH. Sa fièvre monte, tu ne l'as que trop attendue.

COMMISSAIRE-PIERRE. La faiblesse me gagne.

LINDA-JUDITH. Accueille-la, elle va t'étreindre.

COMMISSAIRE-PIERRE. Mes mains me brûlent, elles grésillent sous la flamme, je sens qu'elles fondent.

LINDA-JUDITH. Regarde-moi, tu n'as plus besoin que de tes yeux.

COMMISSAIRE-PIERRE. Vous me faites voir ma mollesse immense.

LINDA-JUDITH. Douce révélation de la soumission.
Tu n'es plus qu'un œil ouvert sur ton insignifiance.

COMMISSAIRE-PIERRE. Je m'efface.

LINDA-JUDITH. Tes poils ont perdu leur vigueur.

COMMISSAIRE-PIERRE. Mon torse est mou.

LINDA-JUDITH. Ton ventre pend.

COMMISSAIRE-PIERRE. Il se défait.

LINDA-JUDITH. Ta queue pourrit.

COMMISSAIRE-PIERRE. Mes couilles moisissent.

LINDA-JUDITH. Elles se dissolvent.

COMMISSAIRE-PIERRE. Je suis à vous.

LINDA-JUDITH. Surtout ne bouge plus, surtout ne parle pas. Tais-toi, John.

COMMISSAIRE-PIERRE. Oui.

LINDA-JUDITH. Tais-toi, je te dis. Regarde. Maintenant regarde, je vais jouir. Mes seins se dressent. L'aréole rougit. Ma langue se durcit dans ma bouche. Mon clitoris m'appelle. Il susurre à ma main des mots grossiers. Il l'exhorte à le rejoindre. Et elle se glisse vers lui d'un coup. Précis. Le sort de sa gangue. Un à un, mes doigts rendent leur hommage à mon pic dressé, ils l'effleurent, le complimentent, l'agacent et le piquent. Il est mouillé. Il gonfle. À l'intérieur il

prend la place qui est la sienne. Il enfle sous les replis visibles de ma chair, sans que personne ne puisse voir ce qui s'y passe. Il n'y a que moi qui le sens, qui perçois son expansion. Les cinq doigts de ma main sont au service de ce bourgeon subtil, ils savent exactement où presser, où pincer, où frôler. Mes cinq doigts, tous les cinq entièrement acquis à l'expansion formidable de mon organe souterrain, enraciné dans les profondeurs, secret, ramifié en réseaux épais qui font de mon corps entier un massif érectile. Et mon vagin lui répond. Il palpite en écho sous la pression. Il se dilate, il m'écarte, il triple de volume dans l'obscurité de mon ventre. Tout entière je suis à l'affût de ce qui s'épaissit en moi, j'enfle, tout entière je m'électrise, je vibre, et enfin je gicle. J'éjacule. Mon jus bout, se gazéifie, il pétille en flots qui fument. Je suinte. Mon eau fine file entre mes lèvres, enduit mes poils, dévale ma peau. Et mes cinq doigts baignent dans cet onguent. *Un temps.* Maintenant, tu peux lécher ma main, John.

Un temps.

COMMISSAIRE-PIERRE, *comblé.* La douceur de ce jeu est sans fin.

LINDA-JUDITH, *comblée.* Tu m'as fait attendre.

Linda-Judith aide le Commissaire-Pierre à se relever. Ils s'étreignent et se sourient tendrement.

Silence.

Le Commissaire-Pierre dispose la chaise au centre comme au début.

LINDA-JUDITH, *malicieuse*. Tu es insatiable.

COMMISSAIRE-PIERRE, *tendre*. Encore une fois.

Il lui tend la perruque qu'elle remet.

LINDA-JUDITH. Voyons si tu sauras me faire envie.

Le Commissaire-Pierre saisit la jupe et la chemise de Linda-Judith et les lui lance.

COMMISSAIRE-PIERRE, *durement*. Rhabille-toi !

Linda-Judith sourit, rend pantalon et chemise à leurs propriétaires et passe à nouveau ses propres vêtements.

D'un geste, le Commissaire-Pierre ordonne aux trois autres de reprendre leurs places.

Le Passant-Mathieu remet son pantalon, la Femme de chambre-Céline aide la Victime-Vincent à refaire le bandage et à remettre sa chemise.

COMMISSAIRE, *à Linda, durement*. Assieds-toi.

LINDA. Je n'en ai aucune envie.

COMMISSAIRE. Cette place est à toi, alors ne fais pas tant d'histoires.

LINDA. Je préfère rester là où je suis.

COMMISSAIRE. Profite de cette chaise, elle t'offre la chance d'être au centre.

LINDA. Pour que vous puissiez me contempler à votre aise ?

Le Commissaire toise le Passant, la Victime et la Femme de chambre qui traînent.

COMMISSAIRE. Vous ne voudriez pas en perdre une miette, n'est-ce pas ?

Linda s'assoit en les toisant à son tour.

LINDA. Les miettes. Servez-vous donc.

Noir.

ŒUVRE D'ISABELLE SBRISSA

LA TRAVERSÉE DU DÉSERT
Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2009.
Enjeux 7
Création: 2009

TABLE

<i>Préface</i> de Paul Pourveur	5
GAËL BANDELIER	
<i>Le Taureau versatile</i>	7
BENJAMIN KNOBIL	
<i>Boulettes</i>	81
MANON PULVER	
<i>À découvert</i>	163
ISABELLE SBRISSE	
<i>Le Quatre-Mains</i>	269

Cet ouvrage,
qui constitue l'édition originale de
Enjeux 8,
a été achevé d'imprimer
en novembre 2009
sur les presses
de l'Imprimerie La Source d'Or,
imprimeur N° 14049,
à Clermont-Ferrand